

L'ESPRIT

**DES USAGES ET DES COUTUMES
DES DIFFÉRENS PEUPLES.**

TOME SECOND.

A LONDRES,

Espresso à Paris,

chez M. l'abbé de la Harpe, au Palais National,

près la Bibliothèque.

M. DE C. M. D. C. C.

L'ESPRIT
DES USAGES ET DES COUTUMES
DES DIFFÉRENS PEUPLES.
TOME SECOND.

18 H d

L'ESPRIT
DES USAGES
ET DES COUTUMES
DES DIFFÉRENS PEUPLES,

Ou Observations tirées des Voyageurs & des Historiens;

PAR M. DÉMEUNIER.

TOME SECOND.



A LONDRES,

Et se trouve à Paris,

Chez P I S S O T, Libraire, quai des Augustins,
près la rue Gilles-Cœur.

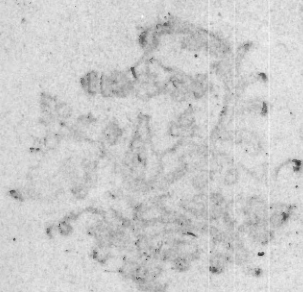
M. DCC. LXXVI.

14

LE SPY T
DES USAGES
ET DES COUTUMES
DES DIFFERENTES PEUPLES

On trouve dans cet ouvrage les usages et les coutumes

Jos. Banks



A LONDRES,
Chez M. P. S. O. T. Libraire, dans la rue de la Harpe,
près la rue Gilles-Corin.
M. DCC. LXXVI.



TABLE

DES LIVRES ET CHAPITRES

CONTENUS dans le second Volume.

LIVRE SIXIEME.

<i>DE LA GUERRE,</i>	page 1
CHAP. I. <i>Origine de la Guerre. Préliminaires & cérémonies avant le combat,</i>	ibid.
CHAP. II. <i>Guerriers,</i>	12
CHAP. III. <i>Différentes sortes d'armes,</i>	22
CHAP. IV. <i>Courage. Maniere de combattre,</i>	27
CHAP. V. <i>Frénésie des Guerriers,</i>	39
CHAP. VI. <i>Trophées des Vainqueurs,</i>	44
CHAP. VII. <i>Captifs. Traitement des Vaincus,</i>	50
CHAP. VIII. <i>Singularités relatives à la guerre,</i>	61
CHAP. IX. <i>Duel. Guerres particulieres,</i>	64
CHAP. X. <i>Fêtes guerrieres,</i>	71

LIVRE SEPTIEME.

- D**ISTINCTIONS des rangs , noblesse , insociabilité des Peuples , 74
 CHAP. I. Distinctions d'état observées avec quel scrupule , *ibid.*
 CHAP. II. Avilissement des classes inférieures ; & supériorité des autres , 83
 CHAP. III. Injustice & bisarrerie des privilèges établis par la distinction des rangs , 91
 CHAP. IV. Distinctions dans les propriétés , 97
 CHAP. V. Ordres & marques de distinction , 99
 CHAP. VI. Prétentions des Peuples sur leur antiquité & sur leur origine , 105
 CHAP. VII. Insociabilité des Peuples , 107

LIVRE HUITIEME.

- E**SCLAUVAGE, SERVITUDE, 114
 CHAP. I. Combien la servitude est naturelle , *ibid.*
 CHAP. II. Comment on devient esclave , 117

DES CHAPITRES. vij

CHAP. III. Différentes sortes d'Esclaves,	123
CHAP. IV. Comment on s'est joué de la vie & du bonheur des Esclaves,	137
CHAP. V. Vengeance des Esclaves, & ce que les Maîtres doivent craindre,	148
CHAP. VI. Apologie de l'esclavage. Désa- vantages politiques de la servitude,	155
CHAP. VII. Esclavage politique,	163
CHAP. VIII. Liberté. Goût de la liberté,	171

LIVRE NEUVIEME.

B EAUTÉ, Parure. Manieres de se de- figurer, & de se mutiler,	176
CHAP. I. Idées diverses sur la beauté & la parure,	ibid.
CHAP. II. De la parure en particulier. Manieres de se peindre & de s'enduire le corps,	207
CHAP. III. Parures douloureuses,	213
CHAP. IV. Manieres de se défigurer, relatives à la beauté & à la terreur,	219
CHAP. V. Manieres de se défigurer, rela- tives à l'amour & à la continence,	234
CHAP. VI. Mutilations. Circoncision,	243

viiij TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. VII. *Diversité des vêtements & des parures,* 265

LIVRE DIXIEME.

PUDEUR, Chasteté, Continence, 274

CHAP. I. Nudité. Pudeur, ibid.

CHAP. II. Impudicité des sauvages & des grandes nations. Débauche autorisée par les lois, ou consacrée par la religion, 286

CHAP. III. Raffinemens de volupté. Communauté de femmes, 302

CHAP. IV. Corruption de l'amour. Inceste, &c. 308

CHAP. V. Célibat. Vœux de chasteté, 319

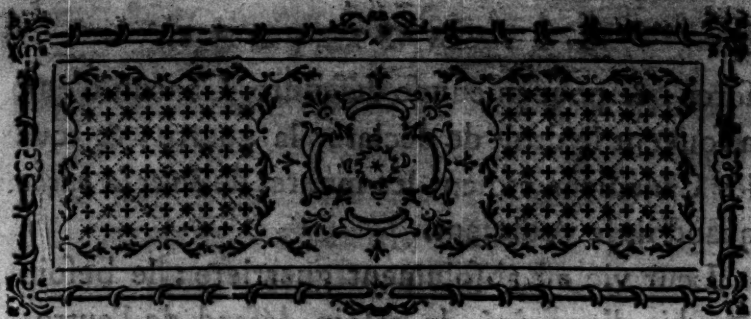
CHAP. VI. Courtisanes, 327

LIVRE ONZIEME.

PRÉCAUTIONS que prennent les hommes au commencement de leurs actions. Usages relatifs à l'Astrologie, aux Sciences cabalistiques, &c. 334

Fin de la Table des Chapitres.

LIVRE



LIVRE SIXIEME.

DE LA GUERRE.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de la Guerre. Préliminaires & cérémonies avant le combat.

ON tâchera de traiter cette matiere de sang-froid ; car il est dangereux de tomber ici dans la déclamation : il faudroit parler comme un homme qui n'est étonné de rien , & que l'habitude a familiarisé avec les plus grands désordres.

Le développement des facultés de l'homme le met dans un état de guerre avec ses semblables : les institutions sociales amènent d'ailleurs la discorde , & c'est le principe secret des associations. Les sauvages , exposés à toutes sortes d'attaques , se réunissent en troupes , pour avoir plus de

force, & pour mieux se défendre. Chacun d'eux a souvent le droit de déclarer la guerre ; & tous les Canadiens étoient les maîtres de *lever la hache* quand ils le vouloient.

Leur vie est absolument guerrière ; le besoin envahit d'un côté, le besoin défend de l'autre, & les deux partis sont entraînés par des passions qu'ils ne peuvent réprimer. Dès qu'ils choisissent un chef, l'ambition, la fierté, l'amour-propre & la jalousie, qui étoient les vices des individus, se répandent sur toute la communauté. Une première attaque jette des semences éternelles de haine & de division ; & alors l'esprit de vengeance, qui se nourrit de ses propres fureurs, ne connoît plus de bornes.

Le désœuvrement & mille autres causes allument la guerre entre ces sauvages. Comme ils ne savent que faire, ils entreprennent une expédition. L'imagination trouve un certain charme dans l'appareil guerrier, & l'on recherche avec avidité tout ce qui en retrace le spectacle. Les enfans se rangent en bataille, ils s'arment de bâtons & de pierres ; & c'est un plaisir pour eux de s'exercer au combat.

On a dit que l'homme n'est pas né pour la guerre, parce que ses organes ne sont point des armes meurtrières ; mais son intelligence est plus

dangereuse que les dents du tigre & les griffes de l'ours. Les animaux qui approchent davantage de nous sont les plus adroits à se venger, & même leur manière de se battre ressemble quelquefois à nos guerres. Les singes qui habitent les environs du chemin de Madraff, détestent ceux qui vivent dans les forêts; & si le hasard en amène un dans le canton ennemi, il est étranglé sur le champ. Le gouverneur de Paliacate procura à Tavernier le plaisir de les voir combattre. On mit cinq corbeilles de riz, éloignées l'une de l'autre de quarante ou cinquante pas; & près de chaque corbeille, six bâtons de deux pieds de long & de la grosseur d'un pouce. Les singes descendent bientôt de toute part, pour s'approcher des corbeilles. D'abord ils se montrent les dents, ils avancent, ils reculent, comme s'ils craignoient d'en venir au choc. Les femelles, plus avides que les mâles, mettent enfin la tête dans les corbeilles; les mâles du parti opposé fondent alors sur elles. La mêlée devient furieuse; ils prennent les bâtons, ils se mordent avec les dents, & le sang ruisselle. Les plus foibles se retirent enfin dans les bois, estropiés, tandis que les vainqueurs, maîtres du champ de bataille, mangent le riz.

On a parlé souvent de l'instinct qui porte les

tigres & les vautours à dévorer les autres animaux. Mais les passions morales sont plus impérieuses que les besoins phisiques : l'homme en colere ou animé par la vengeance, déchire son semblable avec encore plus de fureur, & l'on diroit qu'il est né plus vorace que les animaux carnassiers.

La civilisation ne détruit pas cet instinct. Par une singularité surprenante, elle ne cesse de l'augmenter ; car les peuples modernes qui se font la guerre sont plus sauvages que les Cannibales qui se battent entr'eux.

L'homme en société chérit ses compatriotes ; mais il a de l'éloignement & de l'aversion pour les autres peuples. Les nations sont donc insociables, & il n'y a plus entr'elles de commisération ni de pitié. Chaque individu cherche, d'ailleurs, son bonheur, aux dépens de tout le monde : cette maxime devient aussi la règle des gouvernemens, & l'on ne voit que des ravages & des meurtres.

Que la terre soit couverte de républiques ou de monarchies, un seul homme turbulent suffit pour la mettre en feu. La crainte se communique de proche en proche ; on garde toujours les précautions qu'on a prises une fois ; on forme des soldats dès l'enfance, & il est de l'essence d'un guerrier de se battre.

Les républiques ne subsistent que par l'enthousiasme de la liberté, & le courage des citoyens : les monarques, foibles par eux-mêmes, ont besoin de défenseurs ; le despote est dans un état de guerre contre ses sujets, & il lui faut des satellites pour les contenir. Des orateurs ou des bardes excitent un peuple libre au pillage ou à la vengeance : un souverain capricieux & passionné parle, & des milliers de soldats accourent à sa voix : le despote tremble, & pour en imposer, il s'agite, il ordonne des massacres, & partout des causes puériles arment les humains.

L'enlèvement de trois courtisanes excite la guerre du Péloponnèse, qui ne finit après vingt-huit ans, que par la prise d'Athènes (1). Les Bukkariens querellent sans cesse leurs voisins qui ne rasent pas, comme tous les Tarrares, le poil de la levre supérieure (2). Le duc d'Olivarès fut blessé de ce que le cardinal de Richelieu finissoit une lettre par les termes de *très-humble & bien affectionné serviteur* : on fit la guerre & il en coûta la vie à cent mille hommes (3).

(1) *Aristoph. in Acharn. Plut. in Per.*

(2) Prevôt, t. 7.

(3) Entretien 21 de Bassac.

Cent mille François périrent à la bataille de Fontenay. Ce massacre révolta la nation, & l'on établit par une loi, que la noblesse ne feroit plus obligée de suivre les princes à la guerre, que lorsqu'il s'agiroit de défendre l'état contre une invasion étrangere (1).

Le philosophe s'approche; il contemple la nature, il lie les troubles de la terre au mouvement général de l'univers; il étudie froidement ces désastres; il en cherche la cause, & après l'avoir trouvé, il dit: Si la guerre & la discorde étoient bannies de la nature, tous les corps s'arrêteroient, tout demeurerait suspendu (2).

L'humanité plaintive le fuit en gémissant: on lui prouve que la guerre est nécessaire; elle dédaigne les raisonneurs. Le bruit des combats retentit à ses oreilles; son cœur est ému; elle adresse, d'une voix entrecoupée, ces tristes ac-

(1) Cette loi fut en usage pendant plusieurs siècles. Voyez la loi de Guy, roi des Romains, parmi celles qui ont été ajoutées à la loi Salique & à celle des Lombards, tit. 6, §. 2 dans Echard.

(2) C'étoit le sentiment de quelques anciens Philosophes. Voyez *Plut. in Vitâ Ages.* Lucien, *Traité de la man. d'écrire l'Histoire.*

eens : O mortels ! pourquoi vous détruire les uns les autres , & quel plaisir peut-on goûter à se rendre malheureux ! Vaines paroles ! les nations sont sous les armes , & la déesse dévore en secret ses propres douleurs.

La religion n'a pas toujours béni les drapeaux des guerriers. Suivant les Baculaires (1) , c'est un crime de porter d'autres armes qu'un bâton , & il n'est permis à personne de repousser la force par la force , puisque Jésus-Christ ordonne de tendre la joue à celui qui nous frappe. On se moqua des Baculaires.

On va exposer ce qu'il y a de plus singulier sur la guerre , dans l'histoire des nations.

Les préliminaires des combats , chez tous les peuples , sont dignes d'attention. Les hommes implorent partout le dieu de la guerre ; & dans ces momens de délire , ils doivent se livrer à toute sorte d'extravagances.

Prélimi-
naires &
cérémonies
avant le
combat.

Les anciens Iroquois insultent alors les jeunes gens , qui n'ont pas encore vu l'ennemi. Ils leur jettent sur la tête des cendres chaudes ; ils les frappent , & les accablent d'injures & d'outrages. Ceux-ci doivent paroître insensibles ; au moindre signe d'impatience , on les jugeroit indignes

(1) Secte d'Anabaptistes. Voyez l'Hist. Ecclésiast.

de porter jamais les armes. Il est clair qu'on veut les aguerrir, & leur inspirer de l'audace (1).

D'autres s'arrêtent une nuit, dès qu'ils arrivent sur les terres ennemies. On célèbre un festin, & l'on s'endort. Ceux qui se ressouviennent le lendemain, d'avoir eu des songes, vont les proposer sous des expressions énigmatiques à leurs camarades, en entonnant leur chanson de guerre. Chacun s'efforce de les deviner; & si personne n'y réussit, il est permis aux songeurs de retourner à la bourgade (2). — Il paroît que c'est un moyen adroit de se débarrasser des lâches, & on a imaginé cet expédient, pour ne conserver dans la troupe que les hommes de courage. On peut dire aussi que c'est un préjugé superstitieux: le songeur passe peut-être pour un homme à qui Dieu vient de parler. Il faut remarquer que ces songes allument l'imagination des guerriers, & qu'en les racontant, & en s'efforçant de les expliquer, ils s'inspirent mutuellement de la fureur.

Les Giagues font avant le combat des sacrifices aux démons, & ils leur promettent d'égorger sans pitié tous les vaincus: pour se rendre favorables les dieux du bien, cent jeunes filles

(1) Lafiteau.

(2) *Ibid.*

choisies parmi les plus belles du royaume, & cent jeunes guerriers s'avancent au son des tambours, au milieu de l'armée, & ils se livrent à leurs transports à la vue de tout le monde. — Ce peuple, le plus féroce de ceux qu'on connoît, se fera formé quelque idée bisarre sur la propagation, & dans ce moment de carnage, il prétend montrer aux dieux qu'il reproduira d'autres hommes, s'il tue ses ennemis. Nous ajouterons que ces filles sont la récompense des vainqueurs, & qu'on veut les encourager par cet appas.

Les sauvages alliés de la Nouvelle-France ont même perfectionné cet usage; car les femmes & les filles se prostituent alors aux hommes; & la Potherie dit expressément que c'est pour les engager à n'épargner qui que ce soit dans le combat.

On a vu ailleurs qu'en bien des occasions les peuples se mettent nuds. Il paroît qu'au tems de la ligue, les moines n'étoient pas plus réservés. Ils faisoient des processions, où hommes & femmes, filles & garçons étoient tout nuds, marchant pêle-mêle, si bien qu'on en vit des fruits.

Presque toutes les nations ont adoré le dieu de la guerre sous le nom de Mars, de Sabaoth, &c. ou sous un autre nom, & l'on imagina des sacrifices & des vœux étranges, pour obtenir ses

faveurs. Les Mysiens immoloient un cheval : ils juroient d'immoler de même les généraux ennemis , & de se repaître de leur chair (1).

Lorsque les Saxons déclaroient la guerre , ils prenoient un captif de la nation ennemie : ils le faisoient combattre avec un de leurs compatriotes , & ils jugeoient de la victoire par l'issue de ce combat (2).

Les déclarations de guerre sont souvent accompagnées de violences. Les Indiens du Chili commencent par égorger jusqu'au dernier Espagnol qui se trouvent chez eux sur la foi des conventions , & les Turcs emprisonnent l'ambassadeur de la puissance ennemie.

Les sauvages & les barbares entrent à main armée dans un pays ; ils annoncent leurs prétentions sans détour & sans alléguer d'autre droit que celui de la force. Les peuples policés recourent à des sophismes , & ils se font illusion ; ils mentent avec audace ; & par un vil stratagème , ils s'étudient à donner de mauvaises raisons , lors même que personne n'en est la dupe.

Les Gaulois s'emparèrent d'un terrain appartenant aux Clusiens. Ceux ci implorèrent le se-

(1) Hist. anc. des Peuples de l'Europe , t. 4.

(2) Boëmus , *Mores Gentium*.

cours des Romains. La république envoya des députés vers les Gaulois, qui répondirent » qu'ils portoient leurs droits à la pointe de l'épée, & que tout appartient aux gens de courage. « Brennus ajouta : » Vous-mêmes, vous avez enlevé aux Fidenates, aux Volques, &c. la plus grande partie de leurs terres. Cela ne me paroît ni étrange ni injuste, puisque vous ne faites que suivre la plus ancienne de toutes les lois, qui veut que le plus foible cede au plus fort ; loi émanée de la divinité elle-même, & qui s'étend jusqu'aux brutes (1). » Cette terrible maxime est encore préférable aux subtilités qu'employoient les Romains pour justifier leur rapine.

Enfin le grand art des peuples fut toujours de mêler la religion dans toutes les guerres, & d'échauffer ainsi les combattans par le fanatisme. Lorsqu'en 1775, le roi de Maroc a déclaré la guerre à la régence de Tripoli, il a voulu prouver que les Tripolitains ne sont pas Musulmans, & que la loi de Mahomet l'oblige à combattre les infideles Turcs.

(1) Tite-Live, liv. 5.

CHAPITRE II.

Guerriers.

Les guerriers passent par bien des gradations avant d'être disciplinés, comme ils le sont aujourd'hui chez les nations polies : mais leur profession fut toujours plus ou moins funeste aux empires. On ne sait pas combien, en formant ainsi des hommes au meurtre & au carnage, on a corrompu les peuples ; & Ménandre dit avec raison que la divinité elle-même pourroit à peine adoucir la brutalité d'un soldat.

Outre cette dépravation morale, qu'entraîne l'état des guerriers, il y en a souvent une physique, qui révolte davantage, parce qu'elle tombe sous les sens. Les hommes en sont venus jusqu'à se déformer le corps & le visage, pour avoir un air plus redoutable, & l'on en verra toutes sortes d'exemples dans le Livre de la beauté. D'autres veulent porter des marques inaltérables de leurs meurtres. Les Indiens de Vénézuëla se peignent autant de parties du corps qu'ils ont tué d'ennemis. Au premier, ils peignent les bras ; au second, la poitrine, & au troisieme, ils se tirent des lignes de couleur depuis le nez jusqu'aux oreilles.

Les Mexiquains alloient nus, mais les soldats se couvroient de la peau entiere de quelque animal; & ils portoient en bandouliere, un cordon de cœurs, de nez & d'oreilles d'hommes, terminé par une tête (1).

Lorsque les Indiens de Terre-Ferme partent pour la guerre, ils se peignent le visage de rouge, les épaules & l'estomac de noir, & le reste du corps de jaune ou de quelque autre couleur; & quelquefois ils rendent ces peintures ineffaçables, en se piquant la peau avec des pointes d'épines (2).

Le Livre de la Naissance des Enfans traite de l'éducation guerriere; & chez les sauvages & chez les peuples barbares, c'est la seule qu'on reçoive. Un homme alors ne doit apprendre qu'à ruer ses semblables, & les arts de la clémence & de la paix sont indignes d'un grand cœur. Les Goths remontrèrent à Amalasonte qu'elle élevoit son fils Athalaric d'une maniere qui ne convenoit pas à un roi des Goths; que la science est incompatible avec la valeur; qu'elle donne de la timidité, qu'elle étouffe le courage, & qu'il faut livrer entierement aux exercices des armes,

(1) Gomara.

(2) Voyage de Waffer,

un jeune prince , qui doit être un grand capitaine (1).

On fonde la plupart des institutions sur ces principes , & l'on a vu des pays où les enfans s'acquittoient , par des homicides , de la reconnaissance due à leurs parens. Dès que les Celtes (2) étoient en âge de porter les armes , ils laissoient croître leur barbe , & ils s'engageoient par un vœu , de ne relever leurs cheveux qu'en tuant un ennemi. Après avoir coupé , sur les dépouilles sanglantes du cadavre , cette chevelure qui leur couvroit le front , ils se vantoient de ne plus rien devoir à la mere qui leur avoit donné le jour. Une épaisse criniere couvroit toute la vie le visage des lâches.

Les Galles , peuples d'Abyssinie coupent leurs cheveux , quand ils sont admis au rang des hommes : les jeunes gens n'obtiennent cette faveur que lorsqu'ils tuent un ennemi , un lion , un tigre , un léopard , &c. & comme on se dispute souvent pour savoir si la tête qu'on produit est d'une femme ou d'un homme , il y a un registre général

(1) Traité de l'opinion , t. I.

(2) Nation Germanique. Tacite , de *Moribus Germanorum*.

où chacun , après le meurtre , est obligé de faire inscrire son exploit (1).

Le roi de l'île de Lampou donnoit une femme par chaque tête d'étranger que lui apportotent ses sujets , & ils déterroient quelquefois les morts afin d'obtenir cette récompense (2).

Un Mexiquain ne parvenoit au rang des nobles que par la voie des armes ; & pour entretenir le courage , Montezuma II établit les trois ordres de l'aigle , du tigre & du lion.

Un roi de Danemarck fonda à Jomsbourg une république où il étoit défendu de prononcer le nom de *la peur* , même dans les plus grands dangers.

La poltronnerie est un crime , & souvent on n'en connoît point d'autres. Tacite nous apprend que les Germains ne punissoient que deux crimes d'une peine capitale ; ils pendoient les traîtres , & noyoient les poltrons.

Ailleurs on prend de singuliers moyens pour maintenir le courage des guerriers. L'empereur Kang-hi alloit , trois fois par an , de la province de Peking dans la Tartarie , avec toute son armée ; afin qu'en s'exerçant à la chasse des ours , des sangliers , des tigres & des cerfs , elle apprît

(1) Ludolph. Tellez.

(2) Prevôt , t. I.

à vaincre les ennemis de l'empire. Le pere Verbiest dit que ces chasses ressemblent à des expéditions militaires, & non pas à des parties de plaisir. Les Tartares qui composent le cortège de l'empereur, sont armés d'arcs & de cimeterres, & divisés en compagnies, qui marchent en ordre de bataille sous leurs étendards, au son des tambours & des trompettes. » Ils forment autour des montagnes & des forêts, des cordons qui les environnent, comme s'ils assiégeoient régulièrement des villes à la maniere des Tartares orientaux. Cette armée consiste quelquefois en soixante mille hommes & cent mille chevaux (1). Le prince marche à leur tête, à travers des régions désertes & des montagnes escarpées, exposé aux ardeurs du soleil, à la pluie & à toutes les injures de l'air. Ces chasses sont plus pénibles que les véritables guerres. On est obligé, pendant deux ou trois mois, de transporter toutes les munitions sur des chariots, des chameaux, des chevaux & des mulets, par des routes fort difficiles (2). »

(1) Ceci paroît fort exagéré ; & en général les Voyageurs sont absurdes, lorsqu'ils parlent du nombre des combattans qu'il y a dans les différens pays.

(2) Voyage de Gerbillon. Chine de Duhalde.

Mais le meilleur de tous les moyens pour former de courageux guerriers , fut de n'accorder le paradis qu'aux braves , & d'envoyer les poltrons en enfer. L'élysée des sauvages de l'Amérique septentrionale , est la récompense de celui qui est bon chasseur , brave à la guerre , heureux dans ses entreprises , *Et qui mité ou brûlé un grand nombre d'ennemis* (1).

Les Goths croyoient que les hommes oisifs , qui meurent de maladie ou de vieillesse , tombent dans des antres souterrains , où ils croupissent éternellement. Le palais d'Odin n'admettoit que ceux qui font des actions de valeur , qui subjuguent leurs ennemis , ou qui meurent sur un champ de bataille , ou pour une affaire d'honneur (2).

Le dieu des combats étoit la principale divinité des Gètes (3) ; & plusieurs peuples du Nord étoient persuadés que les dieux se rangent toujours du côté du plus fort. Les sectateurs d'Odin l'appelloient le dieu terrible & sévère , le pere du carnage , le dépopulateur , l'incendiaire , l'agile , le bruyant , celui qui donne la victoire , &

(1) L'Escarbot. Champlain.

(2) Traité de l'opinion , t. VI.

(3) Ovide , Trist. l. 5 , élég. 3 , & ailleurs.

qui nomme *ceux qui doivent être tués* : & ils imaginoient que la femme Fregga couroit de rang en rang , pour animer les guerriers.

Les Siamois placent au ciel des pays indépendans l'un de l'autre, des peuples & des rois , qui font la guerre & qui donnent des batailles (1).

Dans la suite , on associa la religion & la guerre par des institutions plus particulières. La Corée est remplie de *religieux soldats* , qui gardent les forts & les châteaux dans les défilés & sur les revers des montagnes (2). On dit même que ces troupes sont les meilleures du pays.

On n'a pas employé moins de précautions pour s'endurcir & se mettre à l'abri des coups. Les insulaires des Canaries s'oignoient le corps du jus de certaines plantes mêlées de suif. En renouvelant cette onction , ils rendoient leur peau très-épaisse ; ce qui servoit encore à les défendre du froid (3).

La vie militaire déprava tellement les idées , qu'on n'estima les hommes qu'autant qu'ils pouvoient porter les armes. Les Huns-Turcs avoient

(1) Voyage de Tachard. On dira plus bas que les Siamois sont très-lâches , & il n'y a point en cela de contradiction.

(2) Rel. d'Hamel.

(3) Voyage de Nichols.

beaucoup de mépris pour les vieillards ; ils ne faisoient cas d'un citoyen , que lorsqu'il étoit propre à la guerre (1).

Quand une longue habitude de la guerre a tout corrompu , les femmes elles-mêmes marchent aux combats , comme on le voit chez les Tartares de la grande Bukkarie , & dans beaucoup d'autres pays (2).

Dès que Rome craignoit une attaque de la part des Gaulois , on enrôloit les prêtres , les vieillards & les invalides , qu'on dispensoit dans un autre tems de porter les armes (3).

L'appareil de la guerre fait oublier les dangers , & ce spectacle tumultueux jette dans le délire. L'homme , qui tremble seul , est intrépide sous le drapeau ; alors on dédaigne la vie , & quand on voit à quel prix la mettent les guerriers , on ne peut trop admirer cette transformation. Il y a même chez des sauvages , des mercenaires , qui s'enrôlent au service de quiconque veut les payer : les Souquas , tribu d'Hotten-

(1) Mém. hist. sur les Huns & les Turcs de M. de Guignes.

(2) Voyez le Livre des Femmes & l'Hist. des Turcs & des Mongols.

(3) Tit. Liv. l. 8. Appien , l. 2. *Plut. in Vir. Mar.* Tac. de Mor. Germ.

tots, ne trouvant pas des moyens de subsister dans leur canton, embrassent la profession militaire, & ils se battent pour celui qui veut les nourrir (1). D'autres évaluent avec un sang-froid admirable, la perte de quelques-uns de leurs membres: parmi les conditions de la chasse-partie, les flibustiers stipulèrent qu'on donneroit cent écus à celui qui perdrait un œil, cent pour la perte d'un doigt, deux cens pour celle d'un pied ou d'une main, six cens ou six esclaves pour la perte des deux pieds ou des deux mains, &c. (2).

Les soldats ne sont que des victimes dévouées à la mort: on les sacrifie sans scrupule & sans remords, & souvent on ne daigne pas garder là-dessus la moindre réserve. Vers le tems de Hugues Capet, en France & en Europe, on traînoit les paysans à la guerre: on en faisoit des remparts pour couvrir les lignes, & ils servoient de pionniers plutôt que de combattans, tandis qu'on bardoit les chevaux de fer, & qu'on armoit leur tête de chamfreins.

La plupart des soldats combattent sans aucun intérêt particulier, & c'est aux chefs seuls à pu-

(1) Kolben.

(2) Hist. des Flibustiers.

vir les infracteurs de la discipline militaire ; cependant on a fait sur cette matiere des réglemens canoniques. Le coneil de Lenhaut , en Angleterre , confisque les biens d'un homme , qui se soustrait sans permission à une expédition où assiste le roi (1).

La discipline ne se maintient que par la rigueur , & les guerriers ressemblent quelquefois à des esclaves. Les Romains punissoient du fouet , les officiers ; on n'en exceptoit pas les centurions. A la Chine , le cérémonial de l'esclavage s'est introduit dans les camps : les soldats se mettent à genoux , dès que le général paroît.

(1) *Si quis de protectione militari , cui rex intererit , sine licentiâ se subtraxerit , in detrimentum corrumpat omnium fortunarum.* Labbe , Coll. des Conciles , t. 9.



C H A P I T R E I I I.

Différentes sortes d'armes.

AU lieu de s'occuper à prévenir ou terminer les guerres, on rechercha quelle seroit l'armure qui donneroit le plus d'avantage, & l'homme consuma son esprit à inventer des instrumens de destruction.

Les sauvages commencent par empoisonner leurs armes, pour qu'elles causent une mort plus assurée : à peine ont-ils découvert des poisons, qu'ils enveniment leurs traits ; & comme le soldat d'Amérique en produisoit beaucoup, les Indiens du nouveau Monde firent là dessus de grands progrès.

On a essayé en Europe des dards trempés dans du suc de mancanillier, & ils n'avoient point dégénéré après cent cinquante ans.

Les Asiatiques, plusieurs siècles avant Alexandre, & les habitans du Latium, avant la fondation de Rome, se servoient déjà d'armes envenimées ; & ce fatal secret a précédé l'invention du fer.

Les Auteurs citent des exemples merveilleux de l'activité de ces venins, & il paroît que

Cette partie de l'histoire naturelle a été bien approfondie. Les Soanes, habitans de la Colchide, enduisoient leurs fleches d'un venin, qui tuoit, infailliblement, les personnes blessées, & qui répandoit d'ailleurs une odeur si dangereuse & si forte, qu'elle incommodoit ceux que le trait n'atteignoit point (1).

Les Scythes envenimoient les leurs avec de la sanie de vipere & du sang humain, & Plin nous apprend qu'alors les blessures étoient incurables.

Les fleches, qu'on nomme *alènes de Macassar*, sont si redoutables, que la plus petite blessure à un doigt du pied, fait mourir dans des convulsions. On recoure en vain à l'amputation; le venin s'empare si promptement du reste du corps, que cette précaution est inutile (2).

Les Javans empoisonnent le fer de leurs poignards dans la trempe; & de mille blessures, il n'y en a pas une qui ne soit mortelle (3).

Les habitans des îles Mariannes garnissent leurs

(1) Strabon, l. vi. Il y a cependant ici quelque difficulté: car on ne conçoit pas comment on a pu composer une drogue dont la puanteur n'agissoit que quand la fleche étoit décochée.

(2) Voyage des Indes de Tavernier, l. 3.

(3) Prevôt, t. I.

bâtons d'os pointus ; la moindre esquille de ces os produit une mort accompagnée de convulsions & de douleurs extrêmes (1), & on n'a point encore trouvé de remède à un poison si puissant.

On a tout fait servir à la destruction des hommes. On dit qu'Annibal vainquit les Pergames avec des vipères, qu'Amilcar défit les Lybiens avec des mandragores, & que la ville de Bertha fut prise avec du *solanum* dormitif.

Lorsqu'on eut inventé le canon, on se servit en Europe de poudre puante : on en remplissoit les grenades & les bombes, qui répandoient une odeur épouvantable, & étouffoient les animaux des environs. Une ancienne Pyrotéchnie, écrite par un ingénieur Italien, nous apprend comment on composoit cette poudre. On étouffe encore aujourd'hui, avec la fumée du soufre, les mineurs qui ouvrent des rameaux à la tranchée.

On ne rappellera pas ici toutes les machines, dont parlent les anciennes tactiques ; c'est toujours l'art du meurtre perfectionné par le génie, & on croiroit qu'elles furent fabriquées en enfer. Depuis l'invention de l'artillerie, on y a substitué des fusils, des canons & des bombes, &

(1) Descr. des îles Marianes.

On a profité des découvertes mathématiques, pour en tirer un meilleur parti. Les habitans de Malte ont même taillé dans le roc de l'île, des mortiers, dont l'explosion répand au loin une pluie meurtrière, qui coule à fond les vaisseaux, & qui détruit les animaux & les hommes. On a proposé à diverses reprises, beaucoup d'autres grands projets qu'on n'exécute pas, parce qu'on courroit trop de risque, & qu'ils causeroient une égale perte aux deux armées.

Les nations éclairées sont remplies de savans qui s'occupent de ces précieuses recherches, & l'homme a tant de force pour faire le mal, qu'il est difficile de prévoir où s'arrêteront leurs découvertes. On emploiera probablement un jour l'électricité dans la guerre, & peut-être qu'on viendra à bout d'attirer la foudre sur une armée.

On ne cesse de perfectionner cet art, qu'on pourroit appeller *l'art de la mort* : parmi les machines de guerre qu'on vient d'envoyer (en 1775) de Woolwich en Amérique, il y a un mortier, qui, d'un seul coup, lance au moins cent petites bombes, lesquelles, en éclatant, remplissent une immense étendue de terrain.

On a excité la rage des animaux eux-mêmes; & on l'a dirigé contre ses ennemis. On ne craint pas que ces brutes méconnoissent leur maître,

& qu'elles dévorent celui qui les a rendues féroces. Enfin, on reproche à la nature l'instinct sanguinaire de quelques animaux, & l'on s'efforce de l'accroître.

Lors de la conquête du nouveau monde, l'Espagnol dressa des chiens pour la guerre, & l'on fait avec quelle fureur, ils dévoroient les Américains. Il paroît que cette inclination perverse est devenue naturelle aux chiens du Pérou: ils ont encore aujourd'hui tant d'acharnement contre les Indiens, qu'ils déchirent le premier inconnu, qui entre dans une maison, & d'un autre côté, les chiens élevés par les Indiens ne détestent pas moins les Espagnols, & les Métifs (1).

Ailleurs, on dresse des éléphants au combat; & cet animal intelligent & paisible, devient féroce sous la main de l'homme.

(1) Ulloa.



CHAPITRE IV.

Courage. Maniere de combattre.

Nous sommes exposés à toute sorte d'accidens & de maux ; & le courage est la première qualité de l'homme. L'intrépidité de l'ame , qui brave le sort & les dangers , & qui supporte , sans être abbatue , l'injustice , les douleurs & la méchanceté , excite une admiration involontaire ; & nos hommages prouvent assez combien on la croit importante. Ce courage devient bravoure , lorsqu'il faut défendre sa vie , ou ce qui nous est cher.

Si la paix régnoit sur la terre , la bravoure militaire seroit un crime , & on en purgeroit les états avec le plus grand soin , mais telle est la constitution de l'univers , qu'elle passe pour une qualité.

C'est le besoin qui produit la bravoure ; & lorsqu'il faut vaincre ou mourir , ordinairement on ne balance point , & l'amour de soi inspire de l'audace. Ainsi les peuples auront beaucoup de courage , s'ils se trouvent dans de grands dangers ; & voilà pourquoi les barbares en ont plus que les peuples policés.

Le courage des sauvages va jusqu'à l'héroïsme ; & ces héros sont bien plus étonnans que ceux des nations polies , qui recherchent la gloire & les acclamations de la renommée.

Les Zélandois (1), les Tlascalans (2), les Gaulois (3), les Allobroges, & plusieurs autres peuples se mettent nus pour combattre, & c'est sûrement la dernière marque du courage. Au moment où l'action va s'engager, ces guerriers quittent leurs vêtemens, & ils s'exposent ainsi aux coups des ennemis, sans autre égide que leur bravoure.

Les Negres d'Angola se dépouillent jusqu'à la ceinture, à l'exception de quelques chaînes de fer, dont ils se couvrent les épaules; ils y suspendent des sonnettes dont le bruit les anime au combat (4).

Les anciens Celtes méprisoient les secours de l'art & les armes défensives, qui leur paroissent incompatibles avec la vraie bravoure (5).

On dira que les guerriers devoient employer toute sorte de moyens pour amortir les coups;

(1) Voyage de Cook.

(2) Herrera.

(3) Diod. de Sic. l. 5. ch. 20.

(4) Rel. de Pigafetta.

(5) Hist. univ. des Anglois, t. XIII.

que s'ils ne veulent pas se servir de boucliers, il est absurde de se mettre nuds, afin d'être plus exposés à des ennemis qui n'auront pas la même délicatesse; & on a pitié des Zélandois qui commencent par se déshabiller pour se battre, en lançant des pierres contre un vaisseau de trente pieces de canon (1). — Une réflexion si simple, & qui tient à la conservation, n'échappe point à ces sauvages; mais les désavantages de cette nudité se compensent d'une autre maniere, & l'intrépidité que donne cette habitude, l'emporte à leurs yeux sur quelques meurtrissures. Enfin ils sont plus en état que nous de faire ces sortes de calculs.

L'homme réunit tant de contradictions, qu'en l'étudiant de près, on n'y voit qu'un effroyable cahos. Lorsque deux peuples sont en guerre, on croiroit qu'il ne doit plus y avoir que de la fureur de part & d'autre, & qu'il faut toujours profiter de la foiblesse de son adversaire. Mais on trouve des nations qui se forment des sentimens élevés sur la maniere d'exterminer un ennemi, qui mettent de la fierté & de l'honneur à le détruire avec noblesse, & qui dédaignent des triomphes trop aisés.

(1) Voyage de Cook,

Les insulaires de Ternate n'entreprenoient jamais aucune guerre sans la déclarer à leurs ennemis ; ils leur envoyoient le plan de la campagne ; ils disoient combien d'hommes ils alloient mettre sur pied , s'ils étoient accoutumés à se battre , quelles étoient leurs munitions , & de quelles armes ils se serviroient (1). Les Achaïens , si l'on en croit Polybe (2), n'avoient pas des procédés moins généreux.

Les Cimbres raffinerent encore sur cette délicatesse ; car dans leurs expéditions de pirates , ils n'employoient jamais plus de vaisseaux que n'en avoient leurs ennemis , de peur que la victoire ne fût attribuée à la supériorité du nombre (3).

Les peuples recourent à des moyens singuliers pour se donner du courage. On en a vu qui traînoient au combat les corps de leurs guerriers morts dans les batailles , afin d'être enflammés par cet exemple (4).

Les peuples du nord menaient avec eux des poètes , pour chanter en vers les belles actions dont ils feroient les témoins.

(1) Essais de Montagne, l. 1. ch. 5.

(2) Polybe, l. 13. ch. 1.

(3) *Sketches of the History of Man.*

(4) Montagne, l. 1, ch. 3.

Zisca ordonne, en mourant, qu'on fasse un tambour de sa peau, afin que les Hussites soient plus terribles dans les batailles.

Lorsque les Indiens de l'Amérique septentrionale restent maîtres du champ de bataille, ils brûlent leurs morts, pour cacher leur perte (1).

Les Negres d'Ardra ont soin d'enlever ceux de leurs chefs qui périssent dans les combats, & ils les enterrent secrètement.

Les Orientaux & les Turcs prennent de l'opium, afin de se rendre furieux; & cette drogue, qui assoupit l'homme, le rend aussi alerte & forcené.

Plusieurs peuples modernes se servent d'eau-de-vie, pour exciter les soldats: Milord Marlborough, pressé par le prince Eugene, qui le chargeoit d'attaquer, lui répondit: *J'attends les brandeviniers, ils ne tarderont pas.* Puisque les liqueurs fortes excitent le courage, il est simple qu'on en donne aux soldats. Mais d'autres peuples, qui craignent les effets de l'ivresse, ou qui veulent une bravoure plus naturelle, interdisent ces petites ressources. Les Carthaginois défendoient aux guerriers, sous les plus sévères pei-

(1) Voyage de la Potherie.

nes, de goûter du vin, tant qu'ils étoient en campagne (1).

On ne s'est pas arrêté là : les Marattes ; avant le combat , font avaler de l'opium à leurs chevaux ; ce qui les rend si impétueux , que l'ennemi ne peut plus les arrêter.

Le courage des peuples dépend de bien des circonstances, du climat, de la position & de la stérilité du pays. &c. Ainsi les Zélandois , dont le naturel est doux & paisible (2) , sont devenus féroces & anthropophages , parce que la disette les oblige à se faire , sans cesse , la guerre. Il est donc aisé d'expliquer tous les caractères de foiblesse qu'on trouve en différentes nations. Les Siamois craignent le courage ; ils n'entreprennent jamais un siège ouvert , & ils n'attaquent une place que par la trahison & la faim. Ils tremblent , à la vue d'un Européen qui porte une épée. Dès que les Péguans ravagent leurs terres , ils vont ravager celles de leurs ennemis ; & comme la croyance de la métémpychose leur inspire l'horreur du meurtre , ils ne cherchent qu'à faire des esclaves. Si les armées s'approchent , elles ne tirent

(1) Hendreich.

(2) Voyage de Cook ;

pas, dit la Loubere, » directement l'une contre l'autre. On s'efforce cependant de faire retomber ces coups perdus sur l'ennemi; & celui des deux partis qui sent le premier la pluie de balles, ne tarde gueres à prendre la fuite. S'il faut arrêter des troupes qui fondent sur eux, & qui n'en sont plus qu'à trente pas, ils déchargent leurs fusils à vingt, afin que les ennemis soient responsables de leur propre mort, s'ils s'approchent jusqu'à pouvoir être tués. On raconte qu'un François servoit, il n'y a pas longtems, dans les armées de Siam en qualité de canonier; & comme on lui défendoit de *tirer droit*, il crut que le général trahissoit son maître. Fatigué de voir en présence deux armées qui sembloient se respecter, ou manquer de hardiesse pour une attaque, il résolut de passer seul au camp des ennemis, & d'enlever leur roi. Il en vint à bout, & il termina une guerre qui duroit depuis vingt ans. — Il est permis d'accuser les voyageurs (1) d'un peu d'exagération: un peuple qui craindroit de se battre, deviendrait bientôt la proie de ses voisins; & quand même les Siamois seroient naturellement lâches, les généraux & les rois doivent ordonner des attaques directes, sans

(1) Flouf. Joost. Schouten, la Loubere, &c.

s'embarrasser de leur foiblesse. Les Juifs respectèrent autrefois le jour du sabbat, & souffrirent, sans se défendre, les attaques de leurs ennemis ; mais il est difficile de penser qu'une autre nation, placée au milieu du continent, adopte des dogmes religieux qui la livrent au premier usurpateur ; car les peuples voisins n'admettent point la métempsychose.

Manieres de combattre.

Les sauvages se battent en désordre. L'impétuosité de leur choc, & la bravoure de leur caractère, soutiennent le combat qui devient bientôt singulier. Chaque guerrier s'acharne contre un seul ennemi, & ils ne se quittent que lorsque l'un des deux est mort ou vaincu.

La plupart des Negres sont trop barbares, pour mettre de la discipline dans leurs armées. Quand les ennemis sont en présence, ils commencent par disputer froidement le sujet de leur querelle. Ils passent insensiblement aux reproches & aux injures ; & on en vient aux coups. Si les soldats ont des fusils, ils en font une seule décharge qui n'est pas dangereuse ; car ils appuient la crosse contre l'estomac, sans aucun point de mire, & l'effet des balles est d'autant moindre, que les deux partis s'accroupissent au premier feu. Ils se relevent ensuite pour se servir de leur arc ; ils ne tirent en droite ligne, que quand

ils sont très-près. Ils lancent leurs fleches en l'air, dès qu'ils sont un peu éloignés; ils croient qu'elles causent plus de mal en retombant par une ligne parabolique (1).

Comme la musique embrâse le courage, & transporte les combattans, on a fait un grand usage de cette découverte. Les Negres d'Angola ont trois genres de musique martiale. Le général se sert d'un instrument particulier, pour communiquer ses ordres; & les officiers répondent, par un autre instrument plus petit, qu'on va lui obéir. Les chefs ou les plus braves soldats marchent à la tête, en sonnant le tocsin: ils dansent, & ils encouragent leurs compagnons; ils leur apprennent, par les différens tons, quelle est la grandeur du danger, & quelles sortes d'armes ils ont à redouter (2).

Les Kamtarers & les Heykrims, peuples Hottentots, auroient perdu dix hommes contre un, qu'ils ne cessent pas de combattre, si leur chef continue de jouer d'une flûte, qui est le signal de l'action. Ils se retirent, dès que ce bruit cesse; mais s'il recommence, ils retournent à la charge avec une nouvelle furie.

(1) Voyez le Voyage de Merolla, & l'Abbé Prévost.

(2) Rel. de Pigafetta.

Les petits Namaquas & leurs alliés soutiennent vigoureusement le combat , jusqu'à ce qu'ils aient perdu plus de soldats que l'ennemi. Les Dunquas , les Damaquas & les Gaures se battent tant qu'ils voyent le général à leur tête ; mais sa mort ou son absence les met sur le champ en fuite (1).

La maniere de combattre des anciens peuples barbares renferme des singularités très-curieuses. Les cavaliers Germains & Bastarnes choissoient des fantassins , qui les accompagnoient partout , & qui formoient derriere les escadrons un corps de troupes , pour favoriser leur retraite. Au besoin , ils se jettoient avec eux au milieu de l'ennemi : si un cavalier blessé tomboit de cheval , ces fantassins l'entouroient & le tiroient de la mêlée : s'il falloit faire une marche un peu longue , chacun d'eux s'attachoit aux crins d'un cheval , & ils suivoient ainsi les coursiers les plus vigoureux (2).

Les soldats Cimbres se lioient entr'eux par le bras gauche ; & ils enchaînoient leurs bataillons

(1) Rel. de Kolben.

(2) Cœsar Comm. l. 1. ch. 48.

pour les rendre plus fermes & plus invincibles (1).

Les Gaulois rangeoient sur la premiere ligne, des esclaves entierement couverts de fer (2), qui ne pouvoient pas recevoir des coups, mais qui ne pouvoient pas en donner. La Gaule se révolta sous Tibere; le soldat Romain prenant la coignée & la hache, se fit une breche à travers ce rempart mobile: d'autres fois on renversoit avec des fourches & des leviers ces *cru-*
pellaires (3).

Enfin l'esprit humain a poussé si loin le raffinement & la délicatesse sur cette matiere, que les Scythes Tartares montoient presque toujours des cavales, quand ils alloient à la guerre, à cause, selon Pline & Solin, qu'*elles font de l'eau sans s'arrêter.*

Si l'on a remarqué de grands traits d'héroïsme & de courage dans les guerres, les ruses, les stratagêmes & les surprises sont encore plus répandus; & les peuples éclairés réduisent ces

(1) Traité de l'opinion, t. 6. Il y a grande apparence que cette méthode produisoit des effets très-contraires à ceux qu'on en attendoit.

(2) Voyez les Annales de Tacite.

(3) C'est le nom qu'on donnoit à ces soldats.

fourberies en systèmes. La timidité apparente de certains sauvages , a la même origine. Lorsque ceux de la nouvelle France ont résolu la guerre , ils se mettent toujours en marche de nuit , pour attaquer à l'improviste. Il semble que l'habitude de la ruse a dégénéré en superstition ; car s'ils entroient en campagne le jour , ils imaginent que l'ennemi les découvrirait , quoiqu'ils en soient éloignés quelquefois de plus de cent lieues (1).

Les insulaires des Marianes ne cherchent qu'à se surprendre : ils n'en viennent aux mains qu'avec peine. La mort de deux ou trois hommes décide ordinairement de la victoire (2).

Les Massyliens , peuples Numides , tâchoient communément de livrer une attaque générale pendant la nuit (3).

(1) Voyage de la Potherie , t. 2.

(2) Descr. des îles Marianes.

(3) Nic. Damascenus , in *Excerpt. Vales.*



CHAPITRE V.

Frénésie des Guerriers.

LA fureur transporte les guerriers un jour de combat, & ils sont alors animés par un véritable délire. Les peuples établissent des institutions capables de perpétuer cette frénésie. Les habitans de la nouvelle Andalousie, célébroient une fête solennelle, & ils y recevoient *l'esprit de courage*.

Un prêtre Macassarais donne aux guerriers des lettres écrites en caractères magiques ; il les attache lui-même à leur bras, en les assurant qu'ils seront invulnérables tant qu'ils les porteront. Ils imaginent d'ailleurs que tous les hommes qu'ils tuent à la guerre, leur serviront d'esclaves dans l'autre monde. L'intrépidité est, pour ainsi dire, le seul objet de leur éducation, & ils en profitent si bien, que dix Macassars, les cris à la main, attaqueroient cent mille hommes (1).

L'histoire de toutes les nations nous apprend que l'homme est le plus féroce des animaux,

(1) Voyage de Forbin.

lorsque son imagination est exaltée. Dès que l'ennemi l'emporte, le Kamtchadale égorge sa femme & ses enfans, se jette dans des précipices, ou s'élance au milieu des soldats, pour se faire un lit dans le sang & le carnage, & pour ne pas mourir sans se venger. Dans la révolte de 1740, les hommes se précipiterent au milieu de la mer, du haut de la montagne où ils s'étoient réfugiés, après avoir massacré toutes les femmes à l'exception de deux ou trois qui se sauverent par hasard (1),

De pareils transports se communiquent quelquefois à des peuples entiers; car l'enthousiasme donne une vigueur indomptable. Brennus voit la faim & le froid détruire son armée, lors de son expédition dans la Grece; il en rassemble les débris, & conseille à ses troupes de choisir pour chef *Cichorius*, qui commencera par tuer lui Brennus, & tous les malades & les blessés, & qui remenera le reste dans leur patrie. On suit son conseil, & on égorge vingt mille soldats (2).

D'autres Gaulois vont livrer bataille à Anti-

(1) Hist. du Kamtchatka.

(2) Diod. de Sic. Pelloutier, hist. des Celtes. Justin Pausanias.

gone. Les aruspices les menacent d'une défaite : les soldats tuent leurs femmes & leurs enfans , & ils courent ensuite à cette mort , que les devins ont prédite (1).

Les peuples du nord avoient du plaisir à mourir à la guerre , parce que c'étoit pour eux la couronne du martyr. Un prisonnier , qu'on alloit tuer , parla ainsi : » Frappe-moi au visage ; je resterai immobile , & tu verras si je donne quelques marques de frayeur. « Un roi Goth mourut , en chantant , au milieu d'une bataille : » Les heures de ma vie se sont envolées , je mourrai en riant. « Enfin , un auteur Danois dit , d'un champion qui fut tué dans un combat singulier ; *il tomba , rit & mourut.*

Mais si la soif de l'or , le fanatisme & l'orgueil excitent la rage des guerriers , elle ne s'arrête plus qu'au moment où finit pour l'homme la puissance de détruire. Les déprédateurs de l'Amérique en donnerent un exemple frappant. Pizarre , Almagro & Luques , s'associent pour ravager le nouveau monde : le dernier consacre publiquement une hostie , & après l'avoir mangé , ils jurent tous trois , par le sang de leur Dieu , de ne pas épargner celui des Indiens.

(1) Justin.

D'autres Espagnols firent vœu d'en massacrer douze tous les jours, en l'honneur des douze apôtres. Quatre cens quatre-vingts Allemands s'établirent en 1528 entre la riviere de la Magdelaine & celle de l'Orenoque, & si l'on en croit l'histoire, ils firent périr un million d'Américains. Carvajal se vante, en mourant, d'avoir tué de sa main quatorze cens Espagnols & vingt mille Indiens. Guatimozin est tiré demi-mort d'un gril ardent, & on le pend trois ans après, sous prétexte qu'il a conspiré contre ses bourreaux. Enfin, les habitans de Saint-Domingue résolvent unanimement de ne point avoir de commerce avec leurs femmes, pour que le brutal Castillan ne tourmente pas les enfans qu'ils mettroient au monde.

L'homme a du goût pour les massacres, & les Espagnols suivirent ce penchant avec d'autant plus d'ardeur, que les théologiens du tems les débarrassoient des remords. Sepulveda soutint qu'on pouvoit tuer les Américains, sans commettre un péché véniel, & l'on imagine aisément quel heureux effet produisit cette décision des casuistes. Pour qu'il ne restât pas le moindre scrupule, on eut recours à la calomnie, on dit que les Mexicains sacrifioient vingt mille victimes par année dans leur temple.

Des peuples guerriers, qui ne connoissent ni freins ni lois, s'arment contre les élémens eux-mêmes ; ils se battent contre la nature , & alors , comme il arrive toujours , le comble du délire devient puérile. Aulugelle & Hérédote parlent d'une nation de la Lybie , qui faisoit la guerre aux vents. Les Cimbres prenoient les armes contre les inondations de la mer : les Celtes septentrionaux , sans craindre d'être engloutis , s'avançoient , armés de lances & d'épées , dans la vue d'épouvanter les flots (1). D'autres peuples affectent de pousser des cris & de faire du bruit , au tems des éclipses , pour chasser , disent-ils , l'ennemi ou le dragon qui veut dévorer le soleil ou la lune. En 1663 , le Canada éprouve un tremblement de terre , les sauvages s'arment , & déchargent leurs fusils & leurs arcs contre des montagnes , pour écarter les mauvais esprits qui vouloient sortir de dessous terre , & s'emparer de leur pays (2).

Les Negres de Monbaze attaquent jusqu'à la divinité ; si la pluie ou le soleil les incommode

(1) Strabon , l. 7.

(2) Traité de l'Opinion , t. 4.

dent, ils décochent leurs fleches contre le ciel, en vomissant des imprécations (1).

CHAPITRE VI.

Trophées des Vainqueurs.

LA victoire enorgueillit tous les peuples, & ils ne manquent jamais de célébrer leurs triomphes. C'est d'abord une jouissance de l'amour-propre; les exploits inspirent d'ailleurs un nouveau courage, & le souvenir de la gloire soutient la valeur.

Les nations barbares emportent la tête, la chevelure, les os, les bras & les jambes de leurs ennemis; ils en font des magasins & des dépôts; ils se parent de ces trophées, & au milieu de ces horribles dépouilles, comment les guerriers ne seroient-ils pas féroces?

Cet usage presque universel, n'est pas observé partout de la même maniere, & il est utile de rapporter les différences.

Les sauvages les plus paisibles ne sont pas en ceci les moins cruels. Les Orahitiens arrachent

(1) Daviti. Dapper.

la mâchoire de leurs ennemis , & ils la suspendent comme une parure à leurs vêtemens de guerre (1).

La plupart des Indiens de l'Amérique Septentrionale enlevoient la chevelure en cernant la peau autour de la tête , & ils étoient très-fiers de porter un ornement si dégoûtant & si sale. Il falloit qu'ils en changeassent souvent ; car les poils devoient se détacher bientôt de la peau (2).

Les Floridiens , après la bataille , coupoient les bras & les jambes aux vaincus , & ils les traînoient soigneusement à leurs cabanes.

Les Brésiliens entassoient les têtes dans leur village , & ils les montraient avec empressement aux étrangers. Ils gardoient les os des cuisses & des bras pour en faire des flûtes , & ils portoient les dents à leur col en forme de colliers (3).

Les nobles de Cupang , royaume de l'île de Timor , placent sur des pieux , au sommet de leurs maisons , les têtes des ennemis qu'ils ont

(1) Voyage de Cook.

(2) Les Brésiliens , pour mieux éterniser la mémoire de leurs exploits , se faisoient des incisions sur la poitrine , les bras , les cuisses & les gras de jambe , lorsqu'ils se signaloient par le meurtre de plusieurs combattans. (2)

(3) Voyage de Lery.

tués de leur propre main , & les simples soldats portent dans les magasins de l'état , celles qu'ils viennent à bout de couper (1).

Quelques Nègres en font un usage encore plus affreux. Ceux d'Akim pavent leurs habitations de crânes (2). Le roi de Juda , dit Lamb , en avoit pavé deux palais dont chacun étoit aussi grand que le parc Saint James à Londres , qui a un mille & demi de tour.

D'autres se servent de ces matériaux pour la construction d'un monument. Snelgrave vit les soldats du roi de Dahomay apporter des milliers de têtes enfilées dans des cordes , & ils reçurent cinq schellings pour chacune ; on les amassoit avec soin , parce que le prince vouloit en former un arc de triomphe (3).

Les Caffres coupoient autrefois les parties génitales aux morts qui restoient sur le champ de bataille , & voici comment ils les offroient à leurs rois , après les avoir fait sécher. Ils mettoient chacun de ces membres dans leur bouche , & ils les crachoient ensuite aux pieds du prince , qui les ramassoit & les rendoit au vain-

(1) Voyage de Dampierre.

(2) Voyage d'Atkins.

(3) Voyage de Snelgrave.

queur. Celui-ci les reprenoit pour en former un collier qu'il donnoit à sa femme ou à quelque personne de sa famille (1). Linschor nous apprend qu'ils imaginerent ces puérités, en haine de la génération de leurs ennemis.

Les Negres du Monomotapa mutilent tous les captifs, & offrent les parties honteuses à leurs femmes, qui se font gloire de les porter.

Ces usages vont prendre une forme plus guerrière & plus militaire chez d'autres peuples barbares. Les Thraces victorieux coupoient autant de têtes, qu'ils avoient tué d'ennemis; & les élevant en l'air, ils chantoient autour de ces trophées (2).

Les Scythes écorchoient leurs ennemis, & après avoir préparé les peaux, ils en couvroient leur carquois, leurs chevaux & même leur propre corps (3).

Chaque Celte gardoit, dans sa maison, les têtes des champions qu'il avoit vaincu en combat singulier, & il ne manquoit pas de les montrer à tous les étrangers (4).

(1) Coll. de Bry, petits Voyages, première partie.

(2) Hist. anc. des Peuples de l'Europe, par M. le Comte du Buat, t. 3.

(3) Hérod. l. 4.

(4) *Ibid.*

Les Gaulois pendoient ces têtes aux cols de leurs chevaux, & ils les attachoient aux portes des maisons, comme les petits seigneurs clouoient autrefois celles des bêtes féroces à l'entrée de leurs châteaux. Ils frottoient d'huile de cedre les têtes des grands capitaines, & ils les conservoient soigneusement dans des caisses (1). La loi des Saliens a même eu la précaution de défendre qu'on enlevât ces trophées (2).

Le roi des Huns tua dans un combat, celui des Yve-chi, & fit, du crâne de ce prince, un vase dont il se servoit toujours depuis, dans les grandes cérémonies (3).

Lorsque les Tartares gagnent une bataille, ils remplissent neuf sacs des oreilles qu'ils coupent aux morts : l'histoire atteste, à différentes époques, cette barbarie.

Enfin, chez les peuples d'Asie, on retrouve la brutalité du despotisme, & souvent la superstition se mêle encore du choix de ces trophées. L'empereur de la Chine défit, en 1696, quelques corps d'Eleuths & de Calmouks, on

(1) Diod. de Sic. l. 5. ch. 20.

(2) Tit. 69. art. 3.

(3) Hist. anc. des Peuples de l'Europe, t. 33.

Coupa leurs longs cheveux treffés, & l'on en remplit aussi *neuf sacs* (1).

Le général Mongol, qui remporte une victoire, envoie à son maître une grande quantité d'oreilles & de boucles de cheveux, & l'*Histoire des Turcs & des Mongols*, nous apprend, qu'on en a chargé quelquefois *neuf chameaux*.

Soliman Bacha attaqua les Portugais dans l'Inde en 1539; on coupa cent quarante-fix têtes & un grand nombre de nez & d'oreilles, dont il fit présent au grand seigneur (2).

On fait avec quel zèle on porte aux sultans les têtes de ceux qu'ils ordonnent de tuer, & l'on dit que Tamerlan ne livroit des combats que pour jouir du plaisir d'élever des pyramides de têtes d'ennemis.

On retrouve le même esprit dans les titres que prennent les vainqueurs & les généraux. Après une victoire, on leur donnoit anciennement le surnom glorieux de *bouchers*. Le sultan Bajazet défait par Tamerlan, étoit appelé *Bajazet le foudre*. Pompée bâtit un temple à Minerve des dépouilles des peuples d'Asie, & il y mit cette inscription : *Pompée le grand, après*

(1) Recb. Phil. sur les Egypt. t. 1.

(2) Prevôt, t. 1.

avoir défait , mis en fuite , tués ou faits prisonniers deux millions cent quatre-vingt-trois mille hommes , après avoir coulé à fond ou pris huit cent quarante-six vaisseaux ; après avoir soumis quinze cens trente-huit villes & forteresses , &c. s'acquitte justement de ce vœu à Minerve (1).

CHAPITRE VII.

Captifs. Traitement des Vaincus.

LE sort des captifs dépend de la civilisation des différens peuples. Les plus sauvages les tourmentent , les égorgent & les mangent ; les sauvages ordinaires les massacrent , sans les tourmenter : les peuples à demi barbares , en font des esclaves : ceux qui le font le moins , les échangent ou les restituent à la fin de la guerre : & si la superstition s'en mêle , elle réduit tous les peuples sans distinction au même degré d'abrutissement.

On a développé si souvent ces idées , que ce n'est pas la peine d'y revenir.

Déclarer la guerre , c'étoit , chez les Cana-

(1) Pline.

diens, *aller manger une nation*. Les Floridiens coupoient les bras & les jambes de leurs ennemis, morts ou vifs, comme on l'a dit, & ils leur enfonçoient par *l'an*us, *une fleche jusqu'au haut des épaules* (1). — Ce raffinement de cruauté ne peut avoir d'autre origine que le plaisir de s'amuser.

Les peuples du Chaco sur la riviere de la Plata, scioient avec une mâchoire de poisson, le col de leurs prisonniers (2).

Les Bresiliens engraissoient les captifs pendant quelque tems: on leur donnoit une femme pour les soigner; & s'ils en avoient un enfant, on le massacroit, au moment de sa naissance, ou quelques années après.

Les Zapothecas, peuple du Mexique, les lioient par les parties naturelles, & ils les traînoient ainsi à l'autel des dieux. Les Indiens de Terre-Ferme leur arrachotent une dent, par laquelle ils juroient dans les circonstances les plus intéressantes.

En général, tous les Indiens de l'Amérique septentrionale exercent sur eux une lâche & puérile vengeance; & les supplices qu'ils inven-

(1) Rel. de Laudonniere & de Gourgues.

(2) Histoire du Paraguay.

tent, nous offrent une multitude de faits importants, qu'il ne faut pas omettre dans cette histoire. Les malheureux captifs, sans avoir l'air humilié ou souffrant, entonnent une chanson de guerre, & leur chant a, dit-on, quelque chose de lugubre & de fier. Le sens est à peu près toujours le même. » Je suis brave, je suis intrépide, je ne crains ni la mort ni les tortures; & ceux qui les redoutent sont des lâches & moins que des femmes. La vie n'est rien pour un homme de courage. Que le désespoir & la rage étouffent mes ennemis. Que ne puis-je les dévorer, & boire leur sang jusqu'à la dernière goutte! »

Cependant toute la bourgade s'attroupe & danse autour d'eux, & même on les fait danser. Ils obéissent volontiers, & racontent leurs exploits; ils nomment ceux qu'ils ont tués ou brûlés de leurs mains, & dont on doit le plus regretter la perte. Ils cherchent, en quelque sorte, à exciter la fureur des Indiens qui les tourmentent, & on croiroit qu'ils prennent plaisir à souffrir. Les habitans d'un canton se rangent sur deux files, avec des bâtons & des massues, pour que chacun ait la consolation de les meurtrir. On les traîne d'une peuplade à l'autre, & tout le monde, pendant la marche, a

Ilroit de les arrêter , pour les outrager & les battre. Dès qu'ils sont arrivés aux villages , on les conduit de cabane en cabane , & partout ils reçoivent quelque traitement cruel. Ici , on leur arrache un ongle ; là , on leur coupe un doigt avec les dents , ou avec un mauvais couteau , qu'on emploie comme une scie. Les hommes leur enlèvent des lambeaux de chair , les enfans les piquent à coups d'alènes en mille endroits : les femmes les fouettent , jusqu'à ce qu'elles soient épuisées de fatigue. Mais les guerriers ne mettent pas la main sur eux : on ne peut les mutiler sans leur permission , & c'est la seule vengeance qui soit exceptée (1).

— Ces sauvages ressemblent à un enfant cruel , qui se plaît à déchirer des animaux , pour jouir de leurs convulsions , & outre plusieurs autres motifs , ils prolongent ainsi les jouissances de l'amour-propre qui s'applaudit de la victoire.

Bientôt ce ne fut plus au ressentiment qu'on immola les captifs , mais à la religion ; & on imagina que les dieux vouloient qu'on en fit sur les autels un sacrifice éclatant.

Si l'on en croit les relations des Espagnols , les Mexicains craignoient de verser dans les

(1) Voyez la plupart des Voyageurs , & Lafiteau.

guerres le sang de leurs ennemis : ils cherchoient à faire des prisonniers , afin de les immoler paisiblement à leurs dieux (1). On ajoute que l'empereur fomentoit la discorde entre les peuples voisins , de peur de manquer de victimes. On accompagnoit ces sacrifices , des cérémonies les plus capables d'entretenir la superstition & l'esprit de férocité. Des prêtres , au milieu d'un temple , ouvroient le sein de ces malheureux , leur arrachent le cœur , qu'ils offroient ensuite au Soleil ; & pour consommer cette horrible fête , les peuples mangeoient solennellement le cadavre. Les sacrificateurs inventerent par la suite un raffinement qui leur étoit utile : ils égorgeoient plusieurs captifs , & revêtoient de leurs peaux des ministres subalternes , qui alloient danser & chanter dans tous les quartiers de la ville. Chacun devoit leur faire un présent , & celui qui n'offroit rien recevoit au visage un coup de cette peau ensanglantée.

Lorsqu'un captif succombe au milieu des souffrances , la fureur des barbares n'est pas encore satisfaite : souvent elle s'accroît , parce

(1) On se souviendra cependant que les Castillans ont calomnié les Mexicains.

que le prisonnier vient d'échapper à la vengeance; on voudroit qu'il vécût toujours, pour avoir le plaisir de le tourmenter sans cesse; & l'on s'acharne alors sur le cadavre. En effet, plusieurs sauvages Américains, les Zélandois & d'autres peuples, mangent les restes de leurs ennemis. Les Bastarnes les coupoient par morceaux (1), & quelques-uns les jettoient à leurs chiens (2).

Quoique la civilisation des Negres soit plus avancée que celle des peuples de l'Amérique, la chaleur du climat leur donne des passions plus violentes, & avant qu'on eût établi le commerce des Noirs, ils ne traitoient pas leurs captifs avec moins de fureur. Les Imbis, habitans du royaume de Monbaze, portent, dans toutes leurs expéditions, un grand nombre de fournaises, pour annoncer que les prisonniers seront brûlés (3).

Lorsque les rois Negres étoient pris dans une bataille, ils se donnoient eux-mêmes la mort, parce que rien ne pouvoit les garantir du dernier supplice. On exerçoit envers les soldats,

(1) Hist. anc. des Peuples de l'Europe, t. 6.

(2) Aélien, chap. 27. l. 12.

(3) Purchass, l. 7. Oforius, l. 1. Davity, Dapper.

des cruautés inouïes. Après les avoir long-tems tenaillés, on leur arrachoit la mâchoire inférieure. Un Negre de Commendo dit à Barbot, qu'il traita ainsi trente-trois prisonniers dans une seule bataille; qu'il leur coupa d'abord le visage d'une oreille à l'autre; & qu'appuyant le genou contre l'estomac, il vint à bout d'arracher les trente-trois mâchoires qui lui servirent de trophées. D'autres ouvrent le ventre aux femmes enceintes, & ils en tirent l'enfant, pour l'écraser sous la tête de sa mere (1).

Depuis l'établissement des colonies, on fait mourir encore beaucoup de captifs, mais la cupidité étouffe la colere, & on aime mieux les vendre aux Européens.

Les insulaires de Bissao ne sont plus aussi barbares, & ils traitent déjà leurs captifs comme les traitoient jadis les Romains. Ils les traînent à leur suite, ils les accablent d'injures & de reproches, & ils les forcent à chanter les louanges des vainqueurs (2). — C'est que les habitans des îles restent plus long-tems barbares, ou se civilisent plutôt, suivant les circonstances.

(1) Bosman, Desmarchais.

(2) Voyage de Brue.

Si l'on jette un coup-d'œil sur les peuples des tems gothiques, on reconnoîtra mieux encore la vérité de ce que l'on a dit au commencement du chapitre.

Les Hérules & les Germains sacrifioient tous les prisonniers qu'ils faisoient à la guerre (1).

Les Scythes en immoloient la dixieme partie (2).

Les peuples de la Germanie aimoient d'ailleurs à voir autour d'eux de vastes solitudes : ils ravageoient entierement la contrée, & ils n'y laissoient pas même les femmes & les enfans des nations vaincues (3).

Les Vandales arrivent en Afrique, ils releguent les Chrétiens dans le désert : on y chasse à force de coups, les vieillards, les enfans & les malades : on attache par les pieds, ceux qui ne peuvent marcher, & on les traîne au milieu des rochers, des cailloux & des épines, jusqu'à ce que leurs corps soient mis en pieces (4).

Les Rhètes & les Vindéliciens s'emparerent d'une ville & d'une bourgade 88 ans avant

(1) Procop, de *Bello gothico*, l. 6. ch. 14.

(2) Hérod.

(3) Tacite,

(4) Procope, Jornandès, *Hist. univ. des Angl.* t. 24.

Jésus-Christ: ils passèrent au fil de l'épée tous les habitans, sans excepter les enfans au berceau; ils avoient même des devins qui prononçoient sur le sexe de ceux qui n'étoient pas encore nés: si ces prêtres disoient qu'une femme grosse accoucheroit d'un mâle, la mere devoit périr avec son fruit (1).

Les anciens Tartares égorgoient tous les captifs; mais comme leur nombre étoit souvent trop grand, on chargeoit chacun des esclaves d'en tuer huit ou dix avec des haches; ils clouoient le millieme à un arbre la tête en bas, & on l'y laissoit expirer de douleur & de faim (2).

Les nations polies se vengent des captifs par des outrages & par des injures. Cyrus, ayant vaincu les Lydiens, fit une loi, pour qu'ils ne pussent exercer que des professions viles, ou des professions infâmes (3).

Sapor, roi de Perse, appuyoit son pied sur la tête de l'empereur Valérien, son prisonnier, lorsqu'il vouloit monter à cheval.

(1) Hist. anc. des Peuples de l'Europe, t. 4. Strabon, l. 4.

(2) Boëmus, *Mores Gentium*.

(3) Esprit des Lois, l. 10. ch. 13.

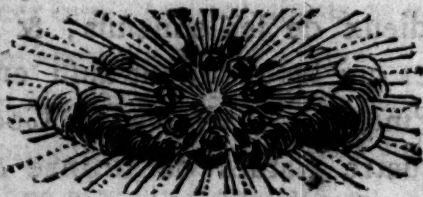
Scipion l'Africain monte triomphant au Capitole ; les rois & les généraux , qu'il a vaincus , marchent enchaînés devant son char. On leur a coupé les cheveux , afin qu'ils ressemblassent mieux à des esclaves. Deux ou trois bouffons , chargés de chaînes & vêtus de robes magnifiques , contrefont par leurs mines & leurs gestes , ces princes captifs , pour divertir la populace.

Il parut au sixième siècle un prophète législateur en Arabie : les nations étoient alors très-policées , & ce prophète ordonne dans l'alcoran de mettre à mort tous les prisonniers qui ne voudront pas embrasser le Mahométisme.

Des idées absurdes amènent toujours quelque étrange folie. Après avoir imploré si souvent les dieux des combats , le vainqueur voulut punir les dieux de ses ennemis , & l'on trouve des peuples qui les réduisent aussi en captivité. Mindez Pinto (1) vit , à la Cochinchine , soixante-quatre statues de bronze & dix-neuf d'argent , enchaînées par le col. Il apprit que

(1) On ne citeroit pas ce Voyageur , qui est d'ailleurs peu digne de foi , si le fait qu'il rapporte n'étoit pas très-naturel , & si on n'en retrouvoit pas ailleurs d'autres qui confirment celui-ci.

c'étoient les quatre-vingt-trois dieux des **TH** mocochos que le roi avoit enlevés dans la dernière guerre , & qui devoient honorer son triomphe, lorsqu'il retourneroit à sa capitale. Le même Voyageur a vu , dans un autre royaume de l'Inde , un bâtiment nommé *prison des dieux* , qui renfermoit quatre-vingt idoles & plusieurs petites divinités prosternées devant les grandes. Celles-ci étoient debout , & enchaînées par le col ; & quelques-unes avoient des menottes. Les petites , étendues par terre , étoient attachées six à six par la ceinture. Deux cens quarante-quatre figures de bronze , rangées sur trois files , & armées de hallebardes & de massues , servoient de gardes à ces dieux captifs.



CHAPITRE VIII.

Singularités relatives à la guerre.

LA guerre doit produire des lois & des usages révoltans ; & comme , d'ailleurs , elle échauffe l'enthousiasme , on y trouve ce qu'il y a de plus héroïque & de plus noble , & en même tems ce qu'il y a de plus bisarre.

On rapportera des faits , & le lecteur y mettra des liaisons.

On condamnoit souvent à mort les généraux Carthaginois , après une campagne malheureuse , quoiqu'on ne leur reprochât aucune faute (1). La loi déclare coupable le capitaine Mantcheou qui livre une bataille , sans remporter une victoire complète , & on le punit (2). — Avec cette perspective à la fin d'un combat , il faut que des généraux soient intrépides ; & c'est tout ce que l'on demande.

Lorsque les sauvages de la nouvelle France prennent la fuite , ils entassent les blessés dans des paniers , où ils sont liés & garrottés comme

(1) Diod. Sil. Ital.

(2) Duhalde.

dans un maillot (1). — S'ils tomboient entre les mains des vainqueurs , ils expireroient au milieu des tourmens ; il vaut donc mieux que les vaincus les emportent , & l'on est obligé de les réduire à cet état.

Il étoit défendu aux Spartiates de combattre souvent le même ennemi (2). — On ne vouloit point l'aguerrir ; & s'il se révoltoit toujours , on prenoit le parti de l'exterminer.

Les gouverneurs des provinces Scythes donnoient annuellement un festin aux braves , qui avoient tué , de leurs mains , des ennemis. Les crânes des vaincus servoient de coupes ; & la quantité de vin qu'on pouvoit boire , étoit proportionnée au nombre de ces crânes. Le jeune homme qui ne citoit pas encore de pareils exploits , regardoit le festin de loin , sans y être admis (3). — Cette institution formoit de courageux guerriers.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher comment la guerre a corrompu la morale des peuples , & quelles horribles idées on se fit de la vertu. Les Portugais attaquèrent Madrid , sous

(1) Champlain.

(2) Plut. Aristoph. Platon , Xénoph.

(3) Hérodote.

Philippe V : les courtisanes de cette ville voulurent marquer du zèle à leur patrie : celles qui étoient les plus sûres de leur mauvaise santé, se parfumoient & al'oient la nuit au camp ennemi ; & en moins de trois semaines, il y eut plus de six mille Portugais attaqués de maladies vénériennes, & la plupart en moururent.

On est tombé dans des contradictions impardonnables, pour avoir voulu rapprocher des principes & des lois qui ne peuvent être d'accord. Les Juifs se laissoient battre le jour du sabbat, & les Romains profitèrent de ces scrupules. Le concile de Trente fit exhumer le corps du connétable de Bourbon qui avoit combattu contre le pape ; comme si le chef de l'Eglise n'étoit pas soumis à la guerre, comme les autres (1), puisqu'il est prince temporel.

Le pape Nicolas premier, dans sa réponse aux Bulgares, défend de faire la guerre en tems de carême, à moins qu'il n'y ait une nécessité urgente.

(1) Brantôme, Vie des Hommes Illustres.



CHAPITRE IX.

Duel. Guerres particulieres.

ON n'a pas dessein de montrer que le duel est une institution sauvage : l'éloquence & la raison ont prouvé mille cette fois cette vérité. On n'en parle ici que pour faire voir combien il est naturel ; comment il est adopté par les sociétés policées ou barbares , & combien de formes diverses il a prises.

Indépendamment de l'orgueil & de la fierté qui porte un sauvage à se venger , l'amour de soi l'excite à repousser les outrages qu'il reçoit. Ces sentimens grossiers se développent & se raffinent dans les grandes sociétés : mille passions factices enveniment ces germes de division ; & comme la nature des associations ne permet pas des haines aussi invétérées , on a imaginé un moyen de terminer subitement les disputes.

Voici comment des combats à coups de massue, on a passé aux cartels & aux combats de l'épée & du pistolet. Les premiers hommes ne mettent point de délicatesse dans la manière de se venger : un offensé attaque par surprise & à l'improviste son agresseur ; celui-ci se défend ou succombe ;

tombe, & le triomphe est toujours du côté du plus fort. Les nations barbares qui inonderent l'Europe, imaginerent le cartel; & cette forme de combat alloit mieux à des hommes rassemblés en grandes troupes.

A cette époque de la civilisation, la naissance la fortune & l'autorité, donnoient à l'homme puissant & riche, toutes sortes de moyens d'insulter impunément le foible. L'invention du cartel rétablit l'égalité. Il y avoit mille outrages, dont on ne pouvoit obtenir réparation, & beaucoup d'autres dont on ne l'obtenoit qu'après un long tems; & on substitua une justice plus rapide & plus prompte. Enfin, des peuples guerriers dédaignent d'implorer le secours d'un vengeur; & ils croient qu'un homme n'est pas digne d'en porter le nom, s'il ne peut lui-même repousser une injure.

Le sauvage se venge par instinct, lorsqu'on lui enleve sa femme ou ses provisions; & c'est le même instinct qui arme, en combat singulier, l'homme policé, qu'on outrage dans son honneur. Cet honneur, inconnu des premières peuplades, soutient les sociétés; & c'est pour l'habitant des grandes nations, le plus précieux de tous les biens.

La vengeance des sauvages est une passion

Tome II,

E

terrible , qui ne s'appaise que par des meurtres : elle passe de race en race , & les vieillards mourans ne cessent de la recommander à leur fils. L'homme est si foible , que le châtiment de ses fautes doit avoir un terme ; & ce qui diminue la durée du ressentiment est toujours un bien. Dans les pays où l'on ne connoît point le duel , les haines sont plus invétérées , & les disputes plus fréquentes.

La maniere de se venger des sauvages , est est d'ailleurs bien plus meurtriere que le cartel. Les Brésiliens ne séparoiént point ceux qui vouloient se battre ; mais si l'un des deux étoit blessé , ses parens faisoient à l'autre la même blessure , ou ils le tuoient , s'il avoit tué son adversaire (1).

Les habitans de l'isle Saint Jean , découverte par le Maire , ont des sabres qu'ils n'emploient que contre leurs ennemis : ils se mordent comme des chiens , lorsqu'ils sont mécontents les uns des autres. Suivant M. de Saint-Foix , cette façon de se battre est la seule permise , & l'intention du législateur a , sans doute , été de corriger les querelleurs & les hargneux , en les assujettissant à ne pouvoir assouvir leur colere que comme des animaux.

(1) Voyage de Léry.

— Le voyageur qu'on a cité, ne dit pas que cette coutume soit fondée sur une loi ; & il est difficile que des insulaires barbares en établissent une pareille. Ils ont probablement imaginé qu'il faut se battre sans autres armes que ses propres membres ; & il n'est pas étonnant que des sauvages alors se mordent avec les dents.

Il seroit à souhaiter qu'on fît l'histoire du point d'honneur chez les peuples barbares : on verroit toute la délicatesse de l'amour-propre ; combien il étoit aisé de le blesser ; & enfin , par quelles gradations insensibles , les passions perdent la franchise & la simplicité , qu'elles ont dans leur origine. On ne détachera d'un plan si vaste , que les traits qui peuvent convenir à cet ouvrage.

Lorsqu'un Scythe recevoit une injure , sans pouvoir se venger , il sacrifioit un bœuf , & le faisoit cuire. Après en avoir étendu la peau à terre , il s'asséyoit dessus les mains liées derrière le dos , & les bras rapprochés l'un de l'autre par-devant , au moyen d'une corde. Cette posture suppliante devenoit sacrée : quiconque avoit la moindre liaison avec l'offensé , épousoit sa querelle ; il s'approchoit pour couper un morceau de la viande placée près de lui ; & mettant le pied droit sur la peau , il promettoit d'amener gratuitement des cavaliers & des fantassins ;

pour sa défense ; & jamais il ne violoit un pareil ferment (1).

Le refus d'un combat singulier , étoit , aux yeux des Goths , le plus grand déshonneur. Les monarques eux-mêmes obéissoient à cette loi , s'ils ne vouloient pas se couvrir d'infamie. Un festin précédoit le duel ; on associoit aux plus grands hommes de la nation , le vainqueur dans un duel éclatant. S'il n'étoit pas marié , on lui donnoit pour épouse une belle femme riche & noble ; & pour que le courage du vaincu ne fût pas sans récompense , on l'entéroit honorablement.

On a parlé , dans le livre des épreuves , du duel chez nos ancêtres : on dira seulement ici , que sous Henri III , on n'étoit reçu dans quelques compagnies de gendarmes , qu'après s'être battu au moins une fois , ou lorsqu'on juroit de se battre dans l'année. — Il y avoit , à cette époque , des champions qui se battoient pour les autres , dans les affaires d'honneur & dans les affaires criminelles ; & on les trouvoit toujours prêts à se faire tuer , pour défendre un homme qu'ils ne connoissoient point (2).

Un Sage de la Grece s'indigna de ce que les

(1) Hist. anc. des peuples de l'Europe , t. 5. Lucien , t. 2.

(2) Mém. sur les Epreuves , par Duclos.

souverains entreprennent la guerre si légèrement, & de ce que les peuples se dévouent à la mort, sans savoir le sujet de leurs querelles. Il fit un livre sur les gouvernemens, & il se livra à tous les projets chimériques que lui dicta le zèle de l'humanité. Il vouloit que les rois terminassent par un combat singulier, les disputes qui surviendroient entr'eux, & qu'ils en prononçassent le serment à leur inauguration : il disoit même que cet usage, introduit dans une seule nation, suffiroit pour contenir toutes les autres, & que la crainte du déshonneur & de cartel, arrêteroit les princes qui voudroient l'attaquer. — L'auteur s'applaudissoit d'une si belle découverte, & il avoit grand tort : elle produiroit seulement le meurtre de quelques rois, & les peuples ne combattroient qu'avec plus de fureur. Lorsque l'un d'eux auroit perdu son prince, il se mettroit en campagne, pour le venger ; il faudroit bien que la nation ennemie se défendît, & la guerre recommenceroit de nouveau.

Les souverains se sont donné quelquefois des cartels. L'empereur Héraclius proposa à Chosroès de terminer la guerre par un combat singulier : le roi de Perse sembla l'accepter (1) ; mais il

(1) Fredeg. ch. 63.

mit lâchement à sa place un de ses officiers, revêtu de ses armes.

Louis le Gros propose à Henri, roi d'Angleterre, frere de Guillaume le Conquérant, de terminer la guerre par un combat singulier. Le cartel ne fut point accepté.

Edouard, roi d'Angleterre, fit proposer un pareil cartel à Philippe de Valois, mais il ne fut point accepté.

François premier en proposa un autre à Charles-Quint, mais il n'eut pas lieu.

Le Traité de l'opinion rapporté plusieurs autres cartels offerts par des souverains à des princes; & si l'on en excepte les rois Goths qui se battoient contre de simples particuliers, jamais on n'en a vu se battre entr'eux.

Les uns répondoient, comme Christian IV, roi de Dannemarck, à Charles IX, qu'à l'égard de son défi, c'étoit une preuve du besoin qu'il avoit d'ellobore, pour se purger le cerveau; & soit par l'intervention des sujets, soit de quelque autre manière, on empêchoit le combat.

CHAPITRE X.

Fêtes guerrières.

L'HOMME a tant de goût pour la guerre, qu'il prend plaisir à tous les spectacles guerriers; il donne souvent des combats simulés qui, en s'échauffant, deviennent véritables (1). Des princes barbares s'amuseut d'autre fois à voir le massacre de leurs sujets. On établit des fêtes guerrières, remarquables par des meurtres, & même il arrive qu'on couvre ces assassinats du voile de la religion.

Les Indiens de l'île Hispaniola, donnerent à Colomb des combats simulés à la manière du pays; mais l'action devint si vive, qu'il y eut quatre hommes de tués. Le nombre des blessés fut plus grand; & les prières des Castillans arrêterent avec peine cet exercice, qui sembloit animé par la joie, sans aucune attention pour les blessés ou les morts.

Montanus fit présent d'une bouteille d'eau-de-vie, à un prince Alfourien de l'île d'Amboine. Le

(1) Les enfans, qui s'amuseut à de pareils combats, finissent ordinairement par se battre.

barbare ne sachant comment lui rémoigner sa reconnoissance, voulut qu'il acceptât du moins le spectacle d'un combat de ses sujets. Les objections & les excuses du voyageur ne purent changer son dessein. Le combat commence. La terre fut bientôt jonchée de cadavres. Le sang ruisseloit & les membres voloient de toute part, tandis que le prince animoit les combattans par ses promesses & ses menaces; & cette scène tragique continua, malgré les instances de Montanus. « Ce sont mes sujets, répondoit-il, *ce ne sont que des chiens morts*, dont la perte n'est d'aucune importance, & je suis bien aise d'en sacrifier mille, pour vous marquer mon estime (1). »

Chacun sait avec quelle fureur les Romains, si vantés, couroient au cirque, pour y voir les combats des gladiateurs.

Tous les trois ans, les habitans des deux bords de la rivière de Pise, se disputent le pont. Sept cent vingt combattans divisés en douze compagnies de soixante hommes, revêtus d'une armure militaire, s'avancent au signal annoncé par une boîte: les troupes fondent les unes sur les autres au son des instrumens. Ce spectacle

(1) Rel. de Valentin.

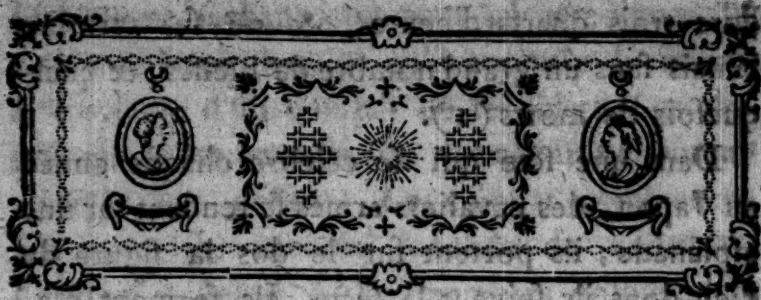
Duré trois quarts-d'heure , & ne se termine jamais sans un grand nombre de blessés , & quelquefois de morts (1).

Dans une fête qui se célèbre chaque année au Japon , des cavaliers armés se rendent sur une esplanade ; ils portent sur le dos la figure du dieu dont ils suivent la secte. Ils forment d'abord diverses évolutions pour préluder à un combat qui commence à coups de pierre , mais dans lequel on employe bientôt les fleches , la lance & le sabre. Comme c'est le rendez-vous de ceux qui ont des querelles à vider , on se traite avec toute la fureur de la haine , & on se venge sous le masque de la religion & les auspices des dieux. Le champ de bataille se couvre de morts & de blessés , & la Justice n'a pas droit de punir ces meurtres. On dit qu'on institua cette fête , afin de décider , par les armes , la préférence entre les dieux du premier ordre (2).

(1) Voyage d'Italie , de M. de la Lande , t. 2.

(2) Charlevoix.

Fin du Livre sixieme.



LIVRE SEPTIEME.

*Distinction des rangs, noblesse, infociabilité
des Peuples.*

CHAPITRE PREMIER.

Distinctions d'état observées avec quel scrupule.

A TRAVERS les institutions sociales, qui pourroit reconnoître l'égalité primitive de tous les hommes? On la chercheroit en vain, elle ne subsiste pas même parmi les sauvages, & l'on peut dire que c'est une chimere. La nature a voulu que la force opprimât la foiblesse : on va retracer les désordres qu'a produits cette loi, & exposer des maux dont il est inutile de se plaindre. Mais il est intéressant d'examiner jus-

qu'ou la distinction des rangs a porté la démen-
ce, & avec quel dédain se traitent les mortels.

Chacun fait comment l'inégalité des condi-
tions s'établit dans les sociétés, à mesure qu'el-
les se polissent, & l'arrangement seul des faits,
formera une théorie qui n'a pas besoin d'être
développée.

Les sauvages des îles Mariannes sont si jaloux
de leur liberté, qu'ils ne permettent pas aux
Noirs d'une autre montagne de mettre les pieds
sur leur terrain; on trouve cependant parmi eux
des nobles très-fiers. Lorsque ces nobles parlent
à leurs inférieurs, ils s'expliquent de loin en très-
peu de mots & d'un ton élevé; si l'un d'eux
s'allioit à une famille du peuple, les autres lave-
roient ce déshonneur dans le sang du coupable (1). C'est un crime pour les insulaires de
naissance commune, d'approcher de leurs mai-
sons.

Des peuples qui ne connoissent ni les arts ni
les métaux, ont fait là-dessus des progrès bien
étonnans: la nation des Otahitiens est partagée
en différentes classes; & chacune a des prêtres
particuliers. Celui d'une tribu inférieure n'est
jamais appelé par des insulaires d'un rang plus

(1) Rel. des Îles Philippines. Gémelli Carréry.

distingué, & les prêtres d'une classe supérieure n'exercent jamais leurs fonctions pour des hommes d'un rang plus bas (1). Comme il y a dans cette île une sorte de gouvernement féodal, les fils des barons & des rois succèdent dès le moment de la naissance, à la dignité de leur pere. Un baron, qu'on n'approchoit qu'en ôtant une partie de ses vêtemens, est réduit à l'état de simple particulier, si sa femme accouche d'un fils; & tous les hommages qu'on lui rendoit, passent à cet enfant (2). — Les gradations dans la noblesse & la rôture sont trop avancées, relativement à la civilisation, & il faut examiner d'où vient cette exception à la regle commune. La douceur du climat, la fécondité de la terre, inspirent aux Otahitiens de la mollesse, & lorsque les hommes n'ont pas une certaine rudesse de caractère, ils ont bientôt perdu tous leurs droits.

Les peuples eux-mêmes, qui sentent le mieux les charmes de la liberté, établissent les distinc-

(1) Voyage de Cook.

(2) *Ibid.* Ces chefs ne doivent pas être fort empressés d'avoir des enfans, & on a peut-être imaginé cette politique grossière pour ne pas trop multiplier la race des souverains. Voyez le Livre cinquieme des chefs & souverains.

tions les plus humiliantes, & ce qu'on verra dans le cours de ce traité n'a pas droit de nous étonner, puisqu'à Sparte, il y avoit deux familles où la royauté se transmettoit comme un héritage, & que les enfans des Ilotes naissoient tous de vils esclaves.

Avant que la distinction s'établisse parmi les races, elle s'introduit parmi les membres d'une même famille, & dès les premiers âges du monde, les aînés traitent leurs freres comme des inférieurs : à Juida, les cadets des deux sexes ne parlent jamais qu'à genoux à leurs aînés, sous peine d'une amende que ceux-ci règlent à leur gré (1). Au royaume de Benin, l'aîné ne donne à ses freres & à ses sœurs, que ce qu'il lui plaît (2).

Otton de Frisingen nous apprend que dans presque toutes les provinces de France, le frere aîné & les enfans de l'un & l'autre sexe, conservoient autrefois sur leurs cadets l'autorité paternelle, & même, l'autorité d'un seigneur (3).

Les gouvernemens ne tarderent pas à distri-

(1) Voyage de Desmarchais, t. 7.

(2) Rel. de Nyendal.

(3) Lib. 2. de Gest. Frederici. C'étoit en quoi consistoit le droit de parage.

buer leurs sujets en castes séparées , & depuis cette époque , les préjugés sur la distinction des rangs ne cessèrent point de se multiplier. Un Egyptien qui avoit pris une profession ne pouvoit plus la quitter, ou en exercer une autre, sans être grièvement puni (1).

On ne permettoit pas autrefois à un Indien de se marier dans une caste différente de la sienne: il étoit défendu à un soldat de labourer les champs , & à un homme de la caste des lettres de se faire ouvrier (2). On compte aujourd'hui quatre-vingt-quatre tribus d'Indiens. Chacun d'eux périroit plutôt que de manger d'un met appêté par son inférieur , & il y en a qui se croiroient deshonorés de manger avec leur roi. Les Bramines portent même la délicatesse jusqu'à ne point manger ce qu'a touché un homme qui n'est pas Bramine.

Parmi les habitans d'Amboine , ceux qui n'ont point d'esclaves en louent un , pour porter à cent pas , deux pintes de riz (3).

Enfin , cette supériorité paroît si naturelle , lorsqu'on y est accoutumé , qu'un Negre des

(1) Diod. de Sicile , l. 1. sect. 2.

(2.) *Ibid.* l. 2. ch. 26.

(3) Voyage de Dampierre , t. 54.

Colonies ne daigne pas admettre sa femme à sa table (1). Le trait que voici est encore plus curieux.

Le capitaine Cook & Messieurs Bauks & Solander, en passant à Savu, virent le roi de l'île, qui commande à plus de soixante mille sujets. Ce prince Negre, n'osant pas s'asseoir devant eux, dit : « Je ne croyois pas que des Blancs me permissent de m'asseoir en leur compagnie (2). »

On contraignit les inférieurs à rendre toute sorte d'hommages avilissans à ceux qui sont d'un rang plus distingué. Sur la Côte des Esclaves, ils ne paroissent jamais devant eux qu'à genoux & prosternés : ils ne se retirent qu'en rampant, & ils seroient coupables d'un grand crime, s'ils osoient paroître debout ou s'asseoir sur un banc : ils se couvrent la bouche de leurs mains, pour ne pas les *incommoder de leur haleine*. Si un noble étornue, tous les assistans tombent à genoux, baissent la terre, & après avoir frappé des mains, ils lui souhaitent un éternel bonheur (3).

Si un Negre de Juida entre chez un noble,

(1) Voyez ce qu'on dit dans le Livre des femmes du Negre de Labat.

(2) Voyage de Cook.

(3) Bosman, Barbot.

il doit, sous peine de la bastonnade, crier *ago*, ce qui avertit les femmes de se retirer.

Aux Maldives, les rôturiers ne s'asseyent pas avec un noble; ils doivent s'arrêter dès qu'ils le voient paroître, & le laisser passer; s'ils portent quelque fardeau, on les oblige à le mettre bas (1).

Lorsqu'un seigneur de Java sort, il est précédé par un domestique qui tient à sa main plusieurs javelines & une épée: à ce signal, le peuple se retire, après s'être prosterné.

Quand il passe un officier de la cour dans les provinces de la Chine, le gouverneur & les mandarins vont lui demander à genoux des nouvelles de la santé de l'empereur. Les premiers officiers de l'état ont seuls le droit de faire cette question (2).

Les chefs, pour rehausser leur dignité, ne crurent pas devoir parler à leurs sujets, & ce qui est assez singulier, les sauvages eux-mêmes prennent ces airs de hauteur. Drake eut une entrevue avec le roi des Indiens de la nouvelle Albion; mais ce prince ne parloit pas immédiatement au Voyageur; il disoit quelque chose

(1) Voyage de Pyrard.

(2) Voyage de Bouvet.

d'une voix basse à un de ses officiers, qui répétoit ensuite fort haut ce que lui ordonnoit le roi (1).

Les particuliers affectent à leur tour de pareils droits, & leurs prétentions en ce genre sont très-insolentes. L'affranchi Pallas ne parloit à ses esclaves que par geste (2).

Un baron d'Allemagne ordonna qu'après sa mort, on mît son cadavre debout dans une colonne qu'il avoit fait creuser à dessein & placer contre un des piliers de l'église, afin, disoit-il, que quelque bourgeois ou villain ne marchât pas dessus son corps.

On n'eut pas honte de traiter les animaux comme des hommes : Alexandre fit bâtir une ville à l'honneur de son chien Peritus, mort dans les Indes, & une autre à l'honneur de son cheval (3).

Caligula ordonnoit qu'on offrît de l'avoine & du vin dans des coupes d'or à son cheval Incitatus; & nous dirons ailleurs avec quel soin on sert les éléphants de quelques princes d'Asie.

Enfin, on se persuada si bien que l'ancienneté

(1) Prevôt, t. II.

(2) Tacite.

(3) Plut. in Alex.

est un mérite, qu'on eut les mêmes idées à l'égard des animaux. Le chevalier d'Arvieux vit en Arabie une jument de la première race des chevaux du pays, dont la filiation prouvée par des actes publics, remontoit jusqu'à cinq cens ans.

Dès que la puissance civile autorisoit ces préjugés, bientôt les particuliers ne furent plus les maîtres de s'en débarrasser, & on porta des peines contre ceux qui ne s'y conformoient pas. Un gentilhomme qui se rabaisse par mariage, & épouse une roturière, dit René roi de Sicile & d'Anjou, doit subir cette punition : *En plein tournois, tous les autres seigneurs, écuyers, chevaliers, s'arrêteront sur lui, & tant le batteront, qu'ils lui feront dire qu'il donne cheval & qu'il se vend.*

Il ne faut pas oublier les disputes sur les préférences dans cette partie de l'histoire de l'homme ; mais comme les prétentions de la vanité sont inépuisables, on ne citera qu'un trait. Autrefois, en Turquie, les gens de guerre & les gens de loi, se disputoient souvent le pas dans les assemblées, le grand-seigneur déclara, pour les mettre d'accord, que la main gauche seroit désormais plus honorable parmi les gens de guerre, & la main droite parmi les gens de loi ;

ainsi, quand ces deux corps marchent ensemble, chacun croit être à la place d'honneur.

Après avoir vu tant de dépravation parmi les peuples qu'on vient de parcourir, on arrive à Genève & à Bâle, & on goûte un moment de repos. Aucun gentilhomme ne peut parvenir aux charges de cette dernière république, à moins qu'il ne renonce à ses prérogatives de gentilhomme.

CHAPITRE II.

Avilissement des classes inférieures, & supériorité des autres.

LES outrages, dont on vient de parler, ne sont pas les plus grands qu'essuie la nature humaine. Rien de si naturel à l'homme que d'être dédaigneux & méprisant; & chaque siècle nous montre des castes ou tribus qu'on abhorre & qu'on tient dans le dernier degré de l'avilissement. On ne soumet pas ces races malheureuses à une proscription passagère: leurs descendants sont souillés avant que de naître, & l'infamie, plus cruelle que la mort, les attend au moment de leur naissance.

Avilissement,

Tels furent les Egyptiens : le la caste qui gardoit les cochons ; ils ne pouvoient s'allier qu'entre eux , & leur tribu isolée étoit couverte d'opprobres.

Mais depuis la destruction du temple de Jérusalem , on a eu pour les Juifs un mépris encore plus insultant , & l'on frémit en lisant l'histoire des persécutions qu'on leur a suscitées (1). Sous les premiers empereurs Romains, on les contraignoit à payer une capitation arbitraire , & on deshabilloit publiquement dans les rues ceux qu'on soupçonnoit d'être circoncis. Ces malheureux tâchoient de faire recroître leur prépuce , & ils inventerent un instrument particulier pour forcer la peau à recouvrir le gland.

Abdalak , célèbre général Arabe , les marquoit à la main avec un fer chaud (2).

Charlemagne , après avoir fait périr les chefs de la synagogue , ordonna qu'à l'avenir tous les Juifs , habitans de Toulouse , recevraient un soufflet , trois fois par an , à la porte de la cathédrale.

Charles VI , en les chassant , défendit à leurs

(1) Voyez dans l'Hist. univ. des Anglois , l'histoire des Juifs depuis la destruction du temple de Jérusalem.

(2) Theophanes Sub. A. C. 759.

débiteurs de rien payer. Une déclaration ordonna ensuite au prévôt de Paris de déchirer & brûler toutes les obligations en leur faveur.

Une autre fois, on les accusa d'avoir crucifié un petit enfant le Vendredi-Saint, & dans quelques villes de Languedoc & de Provence, on établit une loi qui permettoit de les battre depuis le vendredi-saint jusqu'à Pâques, quand on les trouveroit au milieu des rues.

On les a même regardés comme *des chiens*. Le crime de bestialité est puni par le feu. On a long-tems fait brûler les filles dont un Juif abusoit, & les hommes qui avoient eu les faveurs d'une Juive; parce que, dit le jurisconsulte Galus, *c'est la même chose de coucher avec un Juif, que de coucher avec un chien.*

C'est en Orient surtout, que le despotisme a mis le comble à la corruption, & qu'elle est consacrée par la superstition & la politique. On ne s'amusera point à rechercher l'origine de ces castes déshonorées, dont les contrées asiatiques sont remplies: l'orgueil de l'homme a besoin d'avilir des êtres de son espèce, & c'est pour lui une douce jouissance de les traiter en tyran.

Les *gueux* de l'île de Ceylan sont réduits au dernier degré de l'abjection & du mépris. On les oblige à donner à tous les insulaires les titres

que ceux-ci donnent au roi & aux princes, & à les traiter avec le même respect. On ne leur permet pas même de puiser de l'eau dans les puits; ils ne peuvent boire que celles des mares ou des rivières. Lorsque le roi condamne à la mort un de ses grands officiers, on laisse quelquefois à sa femme & à ses fils le choix d'être mis au rang des gueux ou de se précipiter dans la rivière, & ils ne balancent pas à prendre ce dernier parti (1).

La tribu des Parias chez les Indous est si avilie & si méprisée, que les autres ne veulent avoir aucune espèce de communication avec elle, & on lui défend de mettre le pied dans les villages des tribus ordinaires. Croiroit-on que ces misérables se disputent entre eux pour le rang? Ils forment deux classes particulières; celle des Perréas croit être la plus distinguée, & ne veut point manger avec celle des Serriperes.

Les *Piriaves* du royaume de Golconde n'ont pas le droit de demeurer dans les villes. Un vil artisan d'une tribu supérieure, qui touche par hasard un *Piriave*, est obligé de se purifier aussitôt (2).

(1) Rel. de Knox.

(2) Rel. de Methold. Les Barbiers à Ceylan n'ont jamais le droit de s'asseoir sur des chaises. Rel. de Knox.

Le récit qu'on va faire est de la plus exacte vérité , & on ne changera pas les termes du Voyageur Dellon. Les Pouliats sont regardés au Malabar comme la plus méprisable partie de l'humanité , & comme indignes du jour. Ils vont errans dans les campagnes , ils se retirent sous des arbres , dans des cavernes ou sous des huttes de feuilles de palmier. Leur unique fonction est de garder les bestiaux & les terres. On devient infâme en les fréquentant , & souillé pour s'être approché d'eux de vingt pas. Les purifications sont indispensables , lorsqu'on leur parle de plus près. Si quelqu'un des quatre premières tribus rencontre ces misérables objets de l'exécration publique , il jette un cri d'aussi loin qu'il peut les voir , & c'est un signal qui les oblige de se retirer à l'écart : au moindre retardement , on a droit de les tuer d'un coup de fleche ou de mousquet , pourvu que le terroir ne soit pas privilégié , c'est-à-dire , consacré à quelque pagode. La vie de ces malheureux paroît si méprisable , qu'un Noir qui veut essayer ses armes tire indifféremment sur le premier Pouliat qu'il rencontre , sans distinction d'âge ni de sexe. Jamais le meurtre n'est recherché ni puni. Cette liberté de les outrager & de les tuer impunément , en a fort diminué le nombre , & peut-

être seroient-ils tous exterminés depuis long-tems, si le besoin qu'on a d'eux pour la garde des biens de la campagne, n'obligeoit d'en conserver quelques-uns. Il leur est défendu de se vêtir d'étoffes ou de toiles ; ils se couvrent de l'écorce des arbres ou de feuilles entrelassées : ils sont d'ailleurs fort sales, on leur voit manger toute sorte d'immondices & de charognes. Il ne leur est pas plus permis d'approcher des temples, que des grands & de leurs palais. Les prêtres ne reçoivent de leur part aucune autre offrande que de l'or & de l'argent ; encore faut-il qu'ils le posent fort loin à terre, où l'on ne va le prendre que lorsqu'ils ont disparu : on le lave pour le présenter aux dieux, & celui qui le touche, est obligé de se purifier après l'avoir apporté. S'ils ont quelque faveur à demander aux grands, il faut que leur requête soit présentée d'assez loin, & la réponse se fait à la même distance. Souvent, sans avoir commis la moindre faute, ils sont condamnés, sous peine de la vie, à payer de grosses amendes ; & pour éviter la mort, ils apportent fidèlement la taxe qu'on leur impose. Il semble que des malheureux, qui sont bannis du commerce des hommes, qui ne possèdent rien, & qui n'exercent aucune profession lucrative, ne

doivent pas être en état d'acquitter ces impositions. Mais c'est une passion commune aux Malabares , d'enterrer tout l'or & l'argent qu'ils amassent , & d'ajouter chaque jour quelque chose à leur trésor , dont ils n'ôtent jamais rien. Ils meurent ordinairement sans en donner connoissance à leurs héritiers , dans l'espoir de retrouver ces richesses & de s'en servir , lorsque , suivant leurs principes , ils reviendront animer un autre corps ; les Pouliats , qui vivent dans l'oisiveté , emploient la meilleure partie de leur tems à la recherche de ces trésors cachés , & le bonheur qu'ils ont souvent d'y réussir , les fait accuser de sortilège. Ils satisfont , avec cet argent , l'insatiable avidité des princes qui menacent continuellement leur vie (1).

Enfin , voici d'autres effets de la distinction des rangs. Dans cette même contrée du Malabar , » si un Indien reçoit les faveurs d'une femme d'une tribu supérieure à la sienne , on le fait mourir ; & , pour expier un crime si noir , ceux de la tribu de la femme peuvent tuer pendant trois jours , sans distinction d'âge ni de sexe , toutes les personnes qu'ils rencontrent de la tribu du séducteur. Au lieu d'abroger la loi dont

(1) Voyage de Dellon.

on sent l'absurdité, on emploie cet expédient : comme le massacre ne commence qu'à l'instant où l'on mène le coupable au supplice, on le garde en prison assez long-tems pour que les hommes & les femmes de sa tribu aient le tems de se cacher (1).

Tous ces malheureux sont bien plus à plaindre que les esclaves & les Negres : ceux-ci sont vils & non pas infâmes ; on ne se purifie point, lorsqu'on les a touchés. On sent que le hasard & la force les réduisent à cette condition, & on est touché quelquefois de leur sort ; mais l'infamie, dont on couvre les Pouliars, étouffe la commisération (2).

Disons maintenant jusqu'où l'on a porté le respect & la vénération à l'égard de certains hommes.

Les Argypéens étoient regardés par les autres Scythes comme sacrés. Dès qu'on avoit com-

(1) *Ibid.* C'est un exemple frappant de l'immuabilité des lois & des abus en Orient : plutôt que de les détruire, on emploie des palliatifs aussi ridicules que celui dont on vient de parler.

(2) On pourroit citer dans ce chapitre beaucoup d'autres exemples, mais on tâche de saisir les grands traits & de négliger le reste.

mis un crime énorme, on se réfugioit vers eux & on étoit en sûreté: on les nommoit arbitres de tous les différends (1).

Les Tartares de Kardan, qui n'ont point d'idoles, rendent un culte au plus âgé de chaque famille, comme à l'être qui les a créés, & à qui ils doivent ce qu'ils possèdent (2).

CHAPITRE III.

Injustice & bisarrerie des privilèges établis par la distinction des rangs.

La plupart des privilèges qu'introduit parmi les hommes la distinction des rangs sont injustes ou bizarres.

A Madagascar, il n'y a que les filonbeis ou nobles qui puissent égorger les animaux dont on se nourrit; & si une fille du roi épouse un homme qui ne soit pas de la famille royale, ses enfans n'ont pas le privilège de tuer des bœufs (3).

Privilèges
bisarres.

(1) Hérodote & Strabon.

(2) Voyage de Marcopolo.

(3) Drury's History. Flacourt;

Les Negres de la Côte d'Or achètent la noblesse à prix d'argent ; & quand ils sont installés, ils ont droit de souffler à leur gré dans un cornet ; ce qui n'est permis qu'à eux seuls (1).

Le roi de Benin donne , pour marque de faveur & de distinction , un cordon de corail qui équivalait à nos ordres de chevalerie. Dès qu'on l'a reçu , on est obligé de le porter sans cesse à son col , & la mort est le châtiment de ceux qui le quittent un instant , ou qui le perdent , lors même qu'il n'y a pas de leur faute (2).

Les Siamois d'un rang distingué placent sur leurs maisons , différens toits plus bas les uns que les autres ; & cette inégalité de toits , est la mesure des degrés de puissance. Le palais de Siam en a sept qui s'élevent par gradation. Les officiers de la cour en ont trois ou quatre , & les simples nobles à proportion (3).

Lorsqu'un gouverneur Chinois passe d'une province à l'autre , après avoir satisfait le public dans l'exercice de sa charge , on dresse un grand nombre de tables sur un espace de deux ou trois lieues : on les couvre de tapis de soie ,

(1) Bosman , Desc. de la Guinée.

(2) Barbot , & Rel. de Nyendal.

(3) Rel. de la Louhere.

de candelabres , de bougies , de viandes , de liqueurs , de fruits , de vins & de thé : dès que le mandarin paroît , chacun se jette à genoux , & baisse la tête jusqu'à terre ; on pleure , on le presse de descendre , pour recevoir du peuple les derniers témoignages de sa reconnoissance : on lui tire ses bottes de distance en distance ; & on lui en donne de nouvelles : on conserve comme des précieuses reliques celles qui ont touché ses jambes , & on en met quelques-unes dans des cages bien décorées , sur les portes des villes (1).

Quand les adigars , officiers principaux de l'île de Ceylan , sortent à pied , ils s'appuient sur le bras d'un écuyer. Devant eux , marche un homme avec un grand fouet qu'il fait claqueter , pour avertir le peuple de se tenir à l'écart (2).

Il seroit impossible de parler ici de tous les privilèges injustes. Parmi ceux qui ont directement rapport à la matiere que l'on traite , on ne choisira que les plus singuliers.

Les Romains condamnoient à une amende

(1) Duhalde , le Comte.

(2) Voyage de Knox.

considérable quiconque ne donnoit pas à un patrice le titre d'illustre (1).

Autrefois il étoit défendu d'assister aux duels à cheval, sous peine pour un noble, de perdre sa monture, & pour un bourgeois, de perdre une oreille.

Si un évêque ou un prince plaidoient contre un particulier, une loi des Goths craignoit qu'ils ne dérogeassent à leur dignité; elle leur permit de nommer une personne qui se chargeroit de cette affaire, comme si elle lui étoit personnelle (2).

Les seigneurs d'Achem obtiennent du roi un poignard orné de pierreries, qui n'a ni garde ni pommeau. La loi condamne à mort ceux qui osent le porter, sans l'avoir reçu du prince; mais ceux qu'il honore de ce présent, ont droit de prendre toute sorte de vivres & de provisions, & de traiter tout le monde en esclaves (3).

Un vice-roi de la Chine, qui se montre dans la ville, a un cortège de plus de cent hommes: il est précédé par des officiers qui portent des chaînes, des coutelats & des gaules, pour bâ-

(1) *Lex ultima de offic. divers.*

(2) *Legis Visigothorum, lib. 3.*

(3) *Prevost, t. 1.*

tonner sur le champ le premier que désigne le mandarin (1).

La distinction des rangs est nécessaire dans un état ; & lorsque la fortune, le hasard ou la naissance, donnent une place, celui qui en est revêtu doit avoir des marques d'honneur que n'a pas un simple particulier. Mais si les sociétés étoient bien ordonnées, on ne les accorderoit qu'aux talens, à l'industrie & à la force. Presque tous les gouvernemens se sont écartés de cette règle, & il n'y a guères que la Chine qui récompense ainsi le mérite. Un homme integre & éclairé acquiert toujours de la noblesse & des honneurs ; le droit aux hommages du peuple ne s'y transmet point comme un héritage, & le fils d'un premier ministre rampe quelquefois avec le peuple, & embrasse la profession la plus vile. Il reste trop d'abus dans le gouvernement de cette nation, pour en parler avec enthousiasme ; mais cette partie de son institution, mérite des éloges (2).

Les lettrés Chinois se trouvent plus heureux que s'ils vivoient dans les républiques de la

(1) Duhalde.

(2) Comme le despotisme déprave tout, on a soumis les lettrés à des réglemens trop servils,

Grece & de Rome, & jamais souverain absolu n'employa un moyen aussi sûr de faire oublier à ses peuples la servitude. Voici comment ils sont parvenus à se former ces idées.

Il est aisé de se familiariser avec le despotisme, & si l'on veut se soumettre à toutes les lois sans blesser en rien les caprices & l'autorité du maître, on peut mener une vie paisible sous le joug de la tyrannie. Lorsque les nations sont trop nombreuses, il faut avouer que le peuple ne doit être qu'esclave: il ne sent pas le poids de sa chaîne, & ce n'est pas l'autorité arbitraire d'un empereur de Peking qui rend malheureux le payfan, le manouvrier ou l'artisan. Quant à ceux qui ne peuvent souffrir le pouvoir sans bornes, ils sont ordinairement éclairés, & on leur offre des moyens de sortir de la foule. S'ils n'obtiennent jamais toute l'indépendance dont ils jouiroient dans les républiques, on leur accorde de la considération & des honneurs pour les en dédommager, & si on les force de se prosterner aux pieds du maître, on leur donne de l'autorité sur un grand nombre d'esclaves.

Chacun ne goute pas de pareils raisonnemens; il y a des hommes qui dédaignent fierement ces misérables sophismes.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Distinctions dans les propriétés.

DE toutes les distinctions établies parmi les hommes, les plus révoltantes sont celles qui affectent les propriétés. On a défendu d'acquérir des biens : on a créé des propriétés nobles & des propriétés roturieres, & on a tâché d'imprimer à la terre l'avilissement de celui qui la possède.

On ne parlera pas ici des esclaves qui ne possèdent rien. Au royaume de Champa, voisin de la Cochinchine, un homme du peuple ne peut avoir de l'argent chez lui; s'il contrevient à la loi, il est condamné à l'amende & à la bastonnade (1).

Les biens ne se divisent jamais chez les Hottentots, l'héritage entier passe à l'aîné des enfans ou au plus proche parent mâle : les femmes ne sont point appelées à la succession, & les fils cadets vivent dans l'indigence, si le pere ne leur fait pas un établissement pendant sa vie (2).

(1) D'après Neptune Oriental.

(2) Kolben.

Sous le gouvernement féodal, plusieurs pays ne connoissoient point les propriétés *rôturieres*, & l'on n'a permis que cette année 1775 aux étrangers de la classe de la bourgeoisie, d'acquérir en Pologne des terres, des villages & des fermes.

Enfin, il falloit consacrer par la superstition l'autorité & la fortune des hommes d'un rang distingué & des gens riches. Les Siamois croient que ce qui arrive dans ce monde est l'effet des bonnes ou des mauvaises actions, & que le malheur ne se trouve jamais avec l'innocence: les richesses, les honneurs & la santé, sont toujours la récompense d'une conduite vertueuse (1). L'infamie, la pauvreté & les maladies, sont toujours des punitions: qu'on renaisse sous la figure d'homme ou d'animal, les avantages ou les défauts naturels proviennent des vertus ou des vices antérieurs à cette naissance (2).

(1) Lorsqu'on n'a rien fait d'honnête dans cette vie; ils répondent qu'ils parlent de la vie qu'on a menée avant la dernière métamorphose.

(2) Rel. de la Loubere.



CHAPITRE V.

Ordres & marques de distinction.

QUELS moyens n'a-t-on pas inventé pour séparer les hommes d'un rang distingué de ceux d'une classe inférieure ? La forme des habits, la parure, le privilège de porter certains instrumens, des trophées, &c. on a tout mis en usage.

Des sauvages ornent leurs casques de crânes, & leurs portes des mâchoires des ennemis qu'ils tuent : ceux qui en ont le plus, forment une classe particulière que les autres respectent.

Les Sueves nobles tordoient leurs cheveux, & en faisoient un nœud (1).

Dans plusieurs contrées de l'Asie, la couleur ou le mélange des couleurs des habits, annonce l'état, la condition, la profession ou le métier de chacun.

Comme c'est ici une affaire de convention, les marques d'honneur blesseront souvent les idées reçues. Les jeunes nobles des îles Maldi-

(1) Tacite, de Morib. German.

ves apprennent & se divertissent à *rafer*, comme nos petits maîtres à mener un cabriolet.

Les femmes des plus basses tribus du Malabar portent les étoffes les plus précieuses, & celles que la naissance ou les richesses mettent au-dessus du commun, ne se couvrent jamais que d'une belle toile de coton (1).

Ces distinctions cependant n'empêchoient pas assez la confusion des races. On institua des ordres particuliers, & on donna des cordons. L'histoire de ces cordons & de ces ordres ne seroit pas fort amusante : il y en a de toutes les especes, dans les différens états & chez les différens peuples.

Les Banians ont un ordre de la *queue de vache*, lorsqu'on reçoit un chevalier, on lui dit, en l'embrassant, *aimez les vaches, aimez les moines*.

L'ordre de *Purine*, chez les Hottentots, est encore plus singulier. « Pour y être admis, il faut avoir tué un lion, un tigre, un léopard, un éléphant, un rhinoceros ou un élan. L'installation du héros se fait avec beaucoup de cérémonies. « Les habitans du village députent un vieillard pour l'inviter à se rendre au centre du

(1) Voyage de Dellon.

Kraal ; l'assemblée le reçoit avec des acclamations, & on lui rend les honneurs dûs à sa victoire. Il s'accroupit au milieu d'une place, & les habitans se rangent autour de lui dans la même posture. Le vieux député s'approche & pisse sur lui. Tandis qu'on arrose tout son corps d'urine, le champion sillonne avec ses ongles la graisse dont il est enduit, pour recevoir plus immédiatement cette asperision ; toute l'assemblée fume ensuite à la même pipe, & lorsque le tabac est réduit en cendres, on en parfume le nouveau chevalier, qui va se reposer trois jours. Pendant cet intervalle, il est défendu à sa propre femme de l'approcher : enfin, il reparoit pour jouir de sa gloire : il est décoré de la vessie de l'animal qu'il a tué, il la porte suspendue à sa chevelure ; elle lui tient lieu de cordon (1).

Les cérémonies qui accompagnent les installations sont très-différentes & analogues au caractère du peuple qui les pratique. Installations.

Un Mexicain, qui aspirait à la dignité de chevalier du grand ordre, venoit aux pieds des

(1) Kolben a cru devoir donner à cette institution le nom de l'ordre de *l'urine*, parce qu'elle n'en porte aucun dans la nation.

autels; le prêtre lui perçoit le nez avec un os pointu de tigre, ou un ongle d'aigle, & mettoit des petites pieces d'ambre noir dans les trous. Le novice devoit souffrir cette opération sans impatience. Le pontife lui adressoit ensuite un long discours rempli d'injures, & après différens outrages, on le dépouilloit de ses habits. Il passoit le reste du jour à prier nud au milieu du temple, & pendant cet intervalle, l'assemblée faisoit un grand festin. Tout le monde se retiroit à l'entrée de la nuit, sans le regarder & sans lui adresser une seule parole. Cependant on apportoit au novice un manteau fort grossier, de la paille & un tronc de bois pour lui servir d'oreiller; on y ajoutoit de la teinture pour se frotter le corps, des poinçons pour se percer les oreilles, les bras & les jambes: trois vieux soldats endurcis aux fatigues de la guerre étoient chargés de le garder & de troubler continuellement son sommeil, & pendant quatre jours, on ne le laissoit dormir que quelques heures assis. Dès qu'il commençoit à s'assoupir, on le réveilleoit en le piquant avec des pointes de fer. A minuit, il encensoit les idoles, & leur offroit des gouttes de son sang: il parcouroit ensuite l'enclos du temple, & creusoit la terre en quatre endroits; il l'arrosoit du sang de ses

oreilles, de ses pieds, de ses mains & de sa langue. On ne lui donnoit à son repas que quatre épis de maïs & un verre d'eau, & même ceux qui vouloient se distinguer, ne prenoient aucune nourriture. Après cette première épreuve, le chevalier continuoit son noviciat dans les autres temples l'espace d'une année; les exercices étoient moins rigoureux, mais il ne pouvoit aller à sa maison, ni s'approcher de sa femme (1). — Chez les Mexicains, les honneurs étoient la récompense de l'intrépidité & du courage, & il falloit prouver qu'on méritoit de les obtenir. On verra d'autres détails dans le Livre sur les chefs & les souverains.

Quand un Nègre de la Côte d'Or est promu au rang des nobles, on égorge un bœuf, qui est sur le champ distribué à la populace. On croit que le nouveau noble & sa femme mourroient avant la fin de l'année, s'ils goûtoient de cette chair. On lui apporte la tête, après huit jours de réjouissances; on la peint de diverses couleurs, on la farcit de paille fétiche, & on la suspend dans sa maison comme un monument de sa dignité. Il commence à jouir de ses privilèges, & il faut compter pour un des princi-

(1) Gomara.

paux, celui d'acheter des esclaves & de faire le commerce avec les Blancs. Rien n'approche de la fierté de ces nobles, quoique les frais de réception les réduisent souvent à la misère, & que, pour vivre, ils soient contraints de reprendre le métier de la pêche, ou une autre occupation servile (1).

Un noble de la côte de Guinée est porté, lors de son installation, sur un brancard, par quatre esclaves, il appuie ses pieds sur deux autres qui dans cette posture incommode & avilissante, ont beaucoup de peine à suivre les pas des porteurs (2).

Quand le roi d'Issiny reçoit au nombre des nobles, un Nègre qui, par son industrie, a gagné des richesses, il le mene au bord de la mer. « Je défends aux flots, dit-il, de nuire à ce nouveau Kabashir, ni de renverser ses canots. » Il verse au milieu des vagues une bouteille d'eau-de-vie, pour gagner leurs bonnes grâces. Le prince prend ensuite les mains du nouveau noble, les ferre l'une contre l'autre, & souffle dedans, en prononçant ces mots : *Allez en paix* (3).

(1) Prevost, t. 1.

(2) Coll. de Bry, sixieme partie des petits Voyages.

(3) Voyage de Loyer.

CHAPITRE VI.

*Prétentions des Peuples sur leur antiquité
& sur leur origine.*

LES peuples en corps eurent sur la distinction des rangs, les mêmes préjugés que les simples particuliers; & en recherchant une origine illustre, ils devinrent extravagans. Il ne faut pas examiner comment des hommes & des nations entières peuvent croire qu'ils descendent de quelques animaux, ni quelles idées ils adoptent sur ces transformations. Il est clair que c'est une folie, & l'on ne rend pas raison d'une folie.

En voici des exemples tirés des peuples sauvages; d'un peuple savant & libre, & d'un grand peuple réuni sous un maître souverain.

Les trois familles principales des Iroquois s'appellent la famille de l'ours, celle de la tortue, & celle du loup (1). Ce n'est peut-être qu'un surnom pour les distinguer des autres (2). Mais

(1) Voyage de la Potherie.

(2) Voyez le Livre de la Naissance des Enfans, où l'on parle des noms qu'on leur donne.

les sauvages du Canada ont aussi trois familles principales : l'une dit qu'elle descend d'un grand lièvre ; l'autre d'une femme belle & courageuse , qui eut pour mere une carpe dont l'œuf fut échauffé par le soleil ; & la troisieme, d'un ours (1).

Les Athéniens eux-mêmes croyoient descendre des fourmis d'une forêt de l'Attique , & les maisons qui se piquoient d'ancienneté portoient dans leurs cheveux des fourmis d'or , pour marque de leur origine.

Une des premières castes des Indiens du Maduré descend d'un âne. Ils traitent les ânes comme leurs freres ; ils prennent leur défense , poursuivent en Justice , dit M. de Saint-Foix , & font condamner à l'amende quiconque les charge trop , ou les bat sans raison ou par emportement.

La haine & la défiance mirent entre les peuples d'autres distinctions dont on parlera dans le chapitre suivant.

(1) L'Escarbot. Champlain.



CHAPITRE VII.

Insociabilité des Peuples.

L'HOMME est dans un état continu d'agitation & d'inquiétude ; & comme il éprouve souvent la malice des autres hommes , il craint tout ce qu'il ne connoît pas. Les peuplades commencent d'abord à se redouter mutuellement ; & c'est sur tout parmi les insulaires qu'on remarque cette frayeur. Les habitans d'une des grandes Cyclades ne prennent jamais avec leurs mains ce que leur offrent des étrangers ; ils le reçoivent entre deux feuilles vertes , & ils l'attachent ensuite au bout d'un bâton ; & lorsqu'un Anglois touchoit par hasard leur peau , ils se frottoient sur le champ, au même endroit , avec des plantes (1).

Ce sentiment de crainte dégénère bientôt en aversion ; & il n'y a pas dans la nature humaine de penchant plus général. On ne traite avec les Onetacas (2) que de cent pas , & toujours les armes à la main.

(1) Second Voyage de Cook.

(2) Tribu des Brésiliens.

La guerre accoutuma tellement les peuples au carnage, qu'ils se regardent souvent comme ennemis, dès qu'ils n'habitent pas la même contrée. Les Africains de la côte de Zanguebar, victimes de la cruauté des Portugais, massacrent quiconque s'avance dans leur pays (1). Les Thraces & les habitans de la Tauride pillèrent & tuèrent long-tems ceux qui abordoient dans le leur (2); & les Arabes dépouillent encore aujourd'hui & réduisent en esclavage ceux que la tempête jette sur leurs côtes.

On entreprit par la suite d'immenses travaux pour mettre des barrières entre les peuples, & tout concourut à établir sur la terre des semences éternelles de discorde. La surface de l'ancien continent est couverte de remparts, & plusieurs sont si étendus, qu'en les portant sur la même ligne, ils couperoiént en deux notre hémisphère (3). Si cette chaîne de murailles commençoit à l'île de Fer, elle aboutiroit presque à l'extrémité de l'Asie. La célèbre muraille de la Chine a plus de cinq cent lieues; & on l'a con-

(1) Ramusio. Dapper.

(2) Ovide, Trist. l. 1. Hist. anc. des Peuples de l'Europe, t. 3.

(3) Rech. phil. sur les Egypt. & les Chinois.

duite sur des montagnes fort hautes , où les chevaux des Tartares n'auroient jamais pu monter (1).

Bientôt les sociétés politiques se dépravèrent tellement , que les législateurs sages défendirent à leurs peuples de communiquer avec les autres nations. L'Egypte fut inaccessible aux étrangers jusqu'à Psammeticus. Le gouvernement ordonnoit de tuer & de réduire en servitude , ceux qu'on surprenoit le long de la côte (2). Un étranger , qui se mêloit dans l'assemblée du peuple d'Athenes , étoit puni de mort , & par la Xénélasie , il ne pouvoit jamais entrer dans les terres de Sparte (3).

La politique & le commerce détruisirent ces réglemens ; mais on en retrouve encore d'anciens vestiges ; car en Angleterre , au siècle dernier , un étranger n'étoit pas reçu pour témoin (4).

L'enthousiasme républicain & la vengeance , acheverent de pervertir en ce point le droit naturel. Les Grecs condamnoient à une peine capitale , celui qui parloit de faire la paix avec

(1) Mém. du P. Le Comte.

(2) Diod. de Sic. l. 1. sect. 2.

(3) Hérodote.

(4) *Sketches of the History of Man*.

les Perses ; & les Scythes brûloient dans le cours de leurs conquêtes , tous les Livres d'histoire qui tomboient entre leurs mains : « Il faut anéantir , disoient-ils , ces ouvrages des Grecs & des Romains qui parlent sans cesse de leur grandeur , & qui traitent de barbares des peuples célèbres par leurs exploits & par leurs vertus. »

Les administrateurs inspirerent d'ailleurs un goût exclusif pour la patrie , & leurs lois fortifierent encore ces préjugés ; celles des Scythes ne permettoient pas à un étranger qui avoit vécu parmi eux , de s'en retourner dans sa famille (1). Les Goths decernoient une peine de mort contre l'homme qui quittoit son pays , *ou même qui vouloit le quitter* , & si le souverain lui faisoit grâce de la vie , on crevoit les yeux du coupable , on lui coupoit les cheveux , on le fouettoit , & on le mettoit en prison pour le reste de ses jours (2).

Les gouvernemens s'approprierent ensuite toute sorte de droits sur les étrangers ; & ces

(1) Hérodote. Strabon.

(2) *Legis Visigothorum lib. 2.* On trouve au livre 3 du même code , une autre loi , qui , en abrogeant une ancienne ordonnance , permet aux Goths d'épouser une Romaine , ou à un Romain d'épouser une Gothe.

usurpations isolèrent davantage les peuples, en achevant d'étouffer la pitié. Carthage noyoit ceux qui trafiquoient en Sardaigne & vers les Colonnes d'Hercule (1).

Le roi d'Achem confisque tous les navires qui font naufrage sur ses côtes. Pendant le séjour de Beaulieu, un bâtiment vint se briser à l'entrée de la rade : la cargaison, les officiers & cent vingt hommes d'équipage, tombèrent au pouvoir du roi, & chacun connoît chez les peuples modernes, les droits d'aubaine & de bris.

Cette insociabilité corrompt entièrement les caracteres, les lois & la morale des peuples, & les plus horribles crimes devinrent des vertus : le vol & le meurtre des étrangers furent des exploits recommandables.

Les Koriaques, voisins du Kamtchatka, punissent sévèrement le meurtre; mais ils ne châtient point l'assassin qui tue un étranger, & la plupart des sauvages ont la même maxime, relativement au vol (2).

On voit alors parmi les hommes, un horrible mélange de vices & de vertus, suivant qu'ils

(1) Eratosthènes dans Strabon, l. 17.

(2) *Latrocinia nullam habent infamiam quæ extra fines ejusque civitatis fiunt*, dit Cæsar, des Germains, l. 6, c. 23. de Bello Gallico.

ont à traiter avec leurs compatriotes ou avec des étrangers. Les insulaires de Lipari exerçoient tous le métier de pirate, & ils rapportoient fidelement en commun, tout ce qu'ils avoient pris (1).

La superstition mit le comble à tant de maux : les Cauniens couroient çà & là dans la campagne, une fois l'année : ils donnoient de tous côtés des coups de sabre, » pour chasser, disoient-ils, les dieux étrangers. «

Chez les Maures, c'est une œuvre méritoire de sacrifier un Chrétien, & le Talmud défend aux Juifs de saluer un sectateur de la religion de Jésus-Christ, si ce n'est en le maudissant, ou de lui souhaiter un bon voyage, à moins qu'on n'ajoute tout bas : *Tel que celui de Pharaon dans la mer, ou d'Aman au gibet*. Nous avons dit ailleurs que les Chrétiens les ont encore plus maltraités.

On ne put pas souffrir les étrangers, même après leur mort : les Negres de Loango ne permettent point qu'on les enterre dans leur pays. Si un Européen meurt, on est obligé de porter son corps à deux milles du rivage, & de le jeter dans la mer (2).

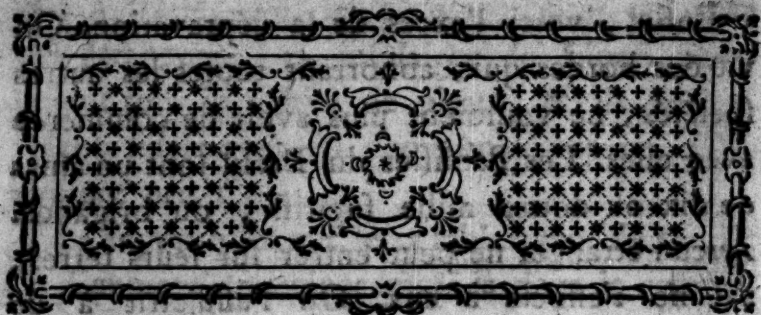
(1) Tite-Live, Décad. 2.

(2) Battel, dans Purchass, t. 2.

Enfin , voici l'excès de la dépravation. On vit des hordes qui , abhorrant toutes les autres sociétés , ne vouloient plus avoir de commerce avec elles. Les Paulistes du Brésil sont un amas de dix ou douze mille fugitifs , ou brigands. Aucun étranger ne peut entrer sur leurs terres , s'il ne s'associe à eux. On l'assujettit à de longues épreuves , pour savoir s'il n'est ni traître ni espion ; & il doit d'abord enlever deux hommes pour le travail des mines ou de l'agriculture. Dès qu'on est admis , on ne peut plus quitter la troupe , & ils égorgent sans pitié celui qu'ils soupçonnent de mauvaise intention (1).

(1) Voyage de Corréal.





LIVRE HUITIEME.
ESCLAVAGE, SERVITUDE.

CHAPITRE PREMIER.

Combien la servitude est naturelle.

IL n'est plus question de se récrier contre l'esclavage ; & c'est un mal si naturel , qu'on ne viendra point à bout de le détruire. L'homme veut être tyran ; & s'il avoit de la force , il feroit des esclaves de tout ce qui l'entoure. La domination flatte l'orgueil & la paresse , & il est difficile de renoncer à cette jouissance. On revient encore au Negre de Labat : l'esclave lui-même a besoin d'un autre esclave ; & comme il est nul par son état , il prend une autorité despotique sur sa femme & ses enfans.

Il y a des esclaves jufques chez les fauvages, & fi la force ne peut établir la fervitude, on trouve toute forte de moyens d'y fuppléer. Le chef des Natchès de la Louifiane difpofe des biens de fes fujets, & les fait travailler à fa fanté. Ils ne peuvent lui refufer leur tête, il eft comme le grand-feigneur. Lorsque l'héritier préfumptif vient à naître, on lui donne tous les enfans à la mammelle, pour le fervir pendant fa vie; vous diriez que c'eft le grand Séfoftris. Ce chef eft traité dans fa cabane comme l'empereur du Japon ou de la Chine dans fon palais (1). « Voici l'origine de fa puiffance. Les Natchès adorent le Soleil, & ce fouverain a imaginé de dire qu'il eft le frère du Soleil.

Les nations les plus enthoufiaftes de la liberté, celles qui mafacroient leurs tyrans, ne pouvoient fe paffer d'esclaves; & l'histoire ancienne nous offre fouvent l'étrange fpectacle de tout un peuple qui fert un autre peuple, & qui dépend à la fois des caprices des particuliers & des caprices de l'état. Les Lacédémoniens ne furent pas les feuls qui établirent la fervitude au milieu d'un pays libre. Les Corynophores à Sycione, les Penéftes en Theffalie, les Clarotes

(1) Lettres édif. Rec. 10. Efp. des Loix.

en Crète, les Gymnites en différens endroits de la Grèce, les Prospelates en Arcadie, les Léleges en Carie, les Mariandins chez les Héracléotes; & les Juifs en Egypte ressembloient aux Ilotes (1).

Les hommes ne tarderent pas à s'enlever mutuellement pour se vendre; & cet usage est aujourd'hui répandu dans la Tartarie, au nord de l'Asie, dans la Sybérie, & dans plusieurs parties de la Chine, comme sur les côtes d'Afrique.

La servitude est quelquefois du goût de l'esclave, aussi-bien que du goût du maître; & rien ne prouve mieux que la plupart des hommes sont indignes de la liberté.

Lorsque les rois de France voulurent dépouiller les barons de l'autorité qu'ils usurpoient, les serfs accoutumés à l'esclavage ne s'empresserent pas de jouir de la liberté; il fallut les y contraindre par des lois. Louis Hutin ordonna que les villains qui ne voudroient pas être affranchis, payeroient de grosses amendes.

Enfin, la servitude établie en Europe, commençoit à s'abolir, ou plutôt à tomber en désuétude, lorsqu'on forma les colonies à sucre, & les Européens la reporterent en Amérique.

(1) Rech. phil. sur les Egypt. & les Chinois, t. 2.

CHAPITRE II.

Comment on devient esclave.

JE suis plus fort que toi ; je m'empare de ces provisions que tu as rassemblé pour ta subsistance , & de plus je t'ordonne de m'en chercher pour demain : sinon crains ma colere . . . Malheur à toi , si tu n'avois pas obéi. Je veux me reposer & je veux que tu travailles pour moi. Tu vois cette massue , elle châtie quiconque ne fait pas ce qu'il me plaît.

Dans la plupart des contrées , l'esclavage a commencé par les femmes. On peut se rappeler comment elles sont traitées par les sauvages. Que je l'achete , ou qu'on me la donne , elle m'appartient , disent-ils , & là-dessus ils en font des esclaves.

Le plaisir de tuer ce captif sera bientôt passé : Si je le laisse vivre , il me servira d'esclave , & d'ailleurs je serai toujours le maître d'assouvir ma vengeance.

La domesticité dégénere en servitude. Un misérable pour être nourri , offre ses bras à un maître ; celui-ci s'accoutume à le regarder

comme un bien qui est à lui. L'habitude de commander donne de la brutalité & des caprices ; la fantaisie ordonne & punit sans cesse , & le serviteur n'est plus qu'un esclave.

Voilà l'histoire de l'esclavage dans l'enfance des sociétés. Les institutions sociales se sont développées ; les gouvernemens ont pris diverses formes , & l'on a inventé mille autres moyens de faire des esclaves. L'esprit des hommes , en se perfectionnant , s'accoutume aux sophismes , & l'on donne de la servitude beaucoup de raisons qui ne valent pas même celles des sauvages.

Si un Tartare rencontroit sur son chemin un homme ou une femme qui n'avoit pas un passeport du roi , il s'en emparoit & le faisoit son bien (1).

Autrefois , en Circassie , lorsque le mari & la femme ne s'accordoient pas , ils alloient se plaindre au seigneur du lieu ; si le mari arrivoit le premier , le seigneur faisoit saisir & vendre la femme , & il en donnoit une autre à l'époux : & il faisoit au contraire saisir & vendre le mari , si la femme arrivoit la première (2).

(1) Boëmus , *Mores Gentium*.

(2) Voyage de Tavernier , t. 1.

La bienfaisance & la douceur d'obliger, qui le croiroit? sont un titre pour ôter la liberté. Un insulaire de Mindanao, qui rachete son fils de l'esclavage, en fait son propre esclave; & les enfans exercent la même rigueur à l'égard de leur pere (1).

Le débiteur devint l'esclave du créancier; & lorsqu'on ne pouvoit rien prendre à celui qui avoit tout perdu, on lui prenoit sa liberté; on croit que la loi des douze tables permettoit aux Romains de couper en morceaux un débiteur insolvable.

La servitude fut bientôt un des châtimens établis par le fisc; & il y eut des pays où la police punissoit un malfaiteur en le vendant à l'étranger.

La découverte de l'Amérique fournit une belle occasion de faire des esclaves. L'Espagnol ignorant & fier, étoit alors, comme aujourd'hui, moins avancé de deux siècles que les autres nations: tout concourut à ôter la liberté aux Américains qu'on n'extermina pas; & l'on se justifia d'une manière admirable. On trouva près de Sainte-Marthe, des paniers de cancrs, de limaçons, de cigales, de sauterelles; Lopes

(1) Gémelli Carrery.

de Vega avoue qu'on reprocha d'ailleurs aux Américains de fumer du tabac, & de ne pas faire leur barbe; & que le droit, qui les rendit esclaves des Espagnols, fut fondé sur ces crimes: le zèle de la religion vint se mêler à tant d'horreurs; afin de la propager, on crut pouvoir réduire en servitude des hommes qui n'étoient pas Chrétiens (1).

Tous les Péruviens qu'on épargna, furent d'abord condamnés à une servitude de six mois. On leur permit ensuite en apparence de retourner dans leurs cabanes. Mais on les tenta par des avances, que le besoin les força d'accepter. Dès-lors ils ne pouvoient se racheter qu'après avoir payé ces dettes. Les créanciers les obligeoient de renoncer à leur liberté, ou on les mettoit en prison. Leurs femmes & leurs enfans se donnoient pour cautions, & ce furent autant de nouveaux esclaves.

C'est depuis l'établissement du commerce des Negres, qu'on a commis les plus grands crimes. Les Mulâtres de Loanda séduisent les jeunes filles par-tout où ils passent: ils retournent ensuite vers elles quelques années après;

(1) Voyez l'Hist. de la Conquête du Mexique, & celle du Pérou, par Garcilasso de la Vega.

& , sous prétexte de leur donner une meilleure éducation , ils enlèvent leurs enfans pour les vendre (1). Le même Voyageur reproche aux Portugais une pareille conduite.

Les femmes de Benguela , d'intelligence avec leurs maris , attirent d'autres hommes dans leurs bras. Le mari emprisonne aussi-tôt les galans , & les vend à la première occasion , & il n'est pas puni de ces violences (2).

Ailleurs , les Negres vendent leurs enfans ; leurs parens & leurs voisins : ils menent au comptoir ces victimes qui ne se défient de rien , & ils les livrent au marchand. Lorsqu'on les charge de chaînes , ils poussent en vain des cris. L'infâme vendeur dit que c'est une ruse. Barbot en rapporte plusieurs exemples. Le Maire nous apprend qu'un vieux Negre résolut de vendre son fils ; mais le fils qui soupçonnoit son dessein , se hâta de tirer un facteur à l'écart , & de vendre lui-même son pere.

Comme les enfans sont occupés à chasser les oiseaux , qui viennent manger le millet & les autres graines , on enlève ces enfans , lorsqu'ils

(1) Voyage de Merolla.

(2) *Ibid.*

s'écartent dans les bois, sur les chemins ou dans les plantations (1).

Les insulaires des Bissagos aiment passionnément les liqueurs fortes, & à l'arrivée d'un vaisseau, les plus foibles, sans distinction, deviennent la proie des plus forts (2).

Que dire de ces princes qui vendent leurs sujets, pour avoir de l'eau-de-vie, des fusils, des miroirs & des grelots; qui punissent par l'esclavage, les moindres délits, & qui prêtent des crimes aux Negres, afin de couvrir d'un prétexte, cet odieux commerce?

Enfin les Portugais ont conquis quelques cantons dans le royaume d'Angola, & ils exigent un tribut d'esclaves (3).

Dès qu'une fois on eut des esclaves, leur nombre s'accrut très-rapidement. Les enfans qu'ils procréèrent appartinrent à leur maître; & la servitude, au lieu d'être personnelle, passa sur la tête des malheureux auxquels ils donnoient le jour.

(1) Voyage de le Maire, & Barbot.

(2) Voyage de Brue.

(3) Dapper dans Ogilby.



C H A P I T R E I I I.

Différentes sortes d'Esclaves.

C E chapitre servira d'introduction au suivant. On se contentera de dire un mot des esclaves anciens, de ceux d'Asie & d'Afrique, des esclaves Chrétiens dans la Barbarie, des serfs de Pologne, de Russie, d'Allemagne, & des mainmortables, des Américains asservis, & des Negres des colonies.

Chacun fait quel étoit à Sparte le sort des Ilotes. La loi autorisoit la dureté des Grecs & des Romains; & l'on ne négligeoit rien, pour rendre la condition des esclaves plus misérable.

Anciens
esclaves.

Le sénatusconsulte Claudien condamnoit à une servitude aussi cruelle que la mort, la femme qui aimoit un de ces esclaves.

Les fils d'un affranchi ne pouvoient jamais servir de témoins contre leur ancien maître, ni contre ses descendans. Les nations barbares qui vinrent s'établir en Europe, adopterent les mêmes principes. On fit une loi qui défendoit à un affranchi de contracter de mariage avec les descendans de son ancien maître, & elle porte de très grandes peines contre celui qui

leur manquoit de respect; cette loi commence d'une maniere très-touchante (1).

Esclaves
d'Orient.

Il paroît qu'en Orient, & à Batavia en particulier, la vie d'un esclave dépend des caprices de son maître: la plus légère faute lui attire des traitemens cruels; on le lie à un poteau, on le fouette avec des cannes fendues; le sang ruisselle, & son corps est couvert de plaies: mais de peur qu'il ne meure, on met sur ses blessures du sel & du poivre (2). On en fait si peu de cas, aux Maldives, qu'il est, pour ainsi dire, à la merci du public. Ceux qui le maltraitent ne reçoivent que la moitié du châtement que les lois imposent à quiconque maltraite une personne libre (3). La plus légère des punitions qu'on lui inflige à Java, est de porter au col une piece de bois avec une chaîne, qu'il traîne pendant toute sa vie (4).

Les esclaves du royaume d'Angola & de plusieurs autres pays de l'Afrique, ne parlent jamais à

(1) *Interdum vidimus, dit le législateur, excessum licentiamque servorum, & dolere coacti sumus ignominiam dominorum. Legis Visigothorum, lib. 2.*

(2) Voyage de Graaf.

(3) Voyage de Pirard.

(4) Rel. d'Houtman.

leur maître qu'à genoux (1). On ne leur accorde pas les honneurs de la sépulture. On jette à la voirie leurs cadavres, qui servent de pâture aux bêtes sauvages.

Si ceux de la Côte d'Or s'échappent, & qu'ils soient repris, ils perdent une oreille la première fois; la seconde fois, ils perdent l'autre; la troisième fois, leur maître est libre de les vendre aux Européens, ou de leur couper la tête (2). Dans le pays d'Issini, on les punit de mort à la moindre tentative qu'ils font pour s'échapper (3).

Le fanatisme de religion accroît la barbarie des pirates d'Afrique. Les Maures & les Européens se haïssent; & depuis qu'on rachète les captifs, les Mahométans sont devenus impitoyables, afin d'exciter les religieux de la Merci à leur en apporter la rançon. Il ne faut pas croire tout ce que racontent les historiens: mais l'on peut assurer que la police ne punit point le maître qui tue ses esclaves; que les préjugés religieux achevent d'étouffer la commisération, & que les zélés Musulmans

(1) Voyage d'Angelo.

(2) Barbot & Bosman.

(3) Voyage de Loyer. Voyez au livre des supplices comment on les punit dans une des Philippines.

tourmentent ces malheureux, pour qu'ils abjurent leur religion.

Les Espagnols & les chevaliers de Malthe mettent par représailles à la chaîne des forçats tous les barbares qu'ils prennent en course, & ainsi le sort des esclaves Chrétiens sur les côtes septentrionales d'Afrique, est la suite d'une guerre qui ne peut jamais finir.

Serfs. Le gouvernement féodal introduisit une servitude qu'on ne connoissoit pas, & qu'on appella servitude de la glebe. Les serfs ne vivoient point dans la maison de leur maître; mais ils étoient soumis à ses caprices, & on les vendoit comme des animaux, avec le champ auquel ils étoient attachés.

On n'imagine pas avec quelle insolence les petits seigneurs de ce tems-là se jouoient de leurs serfs. C'est par cupidité qu'un maître accable de travail son esclave, mais rien n'est si insupportable que la fantaisie & le caprice qui outragent sans aucune raison d'intérêt.

En Ecosse, ils avoient un droit de prémices sur toutes les filles; & Malcome III n'abolit ce droit honteux, qu'en ordonnant qu'il seroit racheté par un cens (1). Ailleurs, pour conserver

(1) Polyd. Virg. de Invent. rerum, l. 1. cap. 4.

ce privilège, dont ils ne pouvoient pas jouir dans toute son étendue, ils mettoient une jambe bottée dans le lit des nouvelles mariées.

D'autres prescrivoient à leurs sujets de passer la première nuit au haut d'un arbre, & d'y *consommer* leur mariage; de le *consommer* dans la rivière; de s'attacher nuds à une charrue, & d'y tracer quelques sillons; de sauter à pieds joints par-dessus des cornes de cerfs (1).

Quelquefois ils ordonnoient aux nouveaux mariés de se rendre en caleçon au château, & de se jeter dans un fossé rempli de boue: de battre les eaux des étangs pour empêcher les grenouilles d'interrompre le seigneur.

Il fut un tems où les seigneurs Allemands comptoient parmi leurs droits, celui de voler sur les grands chemins de leur territoire.

Sous le regne d'Edouard le Confesseur, Geoffroy, seigneur de Coventry, priva cette ville de ses privilèges; sa femme tenta de le reconcilier avec ses sujets; il se rendit à condition qu'elle se *mettroit nue* sur une haquenée blanche, & qu'elle se promeneroit par les rues de la ville. Son épouse balança long tems; mais elle y consentit, après avoir ordonné, sous

(1) Essais hist. sur Paris.

peine de mort, qu'à tel jour & à telle heure chacun se retirât, & qu'on ne laissât ni portes ni fenêtres ouvertes dans le tems qu'elle passeroit.

Quand l'abbé de Figeac fait son entrée dans cette ville, le seigneur de Montbrun, habillé en arlequin & une jambe nue, est obligé de le conduire à la porte de son abbaye, en tenant sa jument par la bride.

Voici ce qu'on lit dans les registres de la chambre des comptes: *Item in & super filiâ communi sexus videlicet virilis quoscunque cognoscente, de novo in villa Montislucii eveniente quatuor denarios semel, aut unum bombum sive vulgariter, un pet super pontem de castro Montislucii solvendum (1).*

Un seigneur revendiquoit par tout ses serfs, même lorsqu'ils embrassoient l'état ecclésiastique. Les co-seigneurs se partageoient les enfans, & on tiroit au sort ceux qui étoient les mieux constitués, ou qui avoient le plus d'esprit (2).

(1) Dans l'aveu de la terre du Breuil, rendu par Marguerite de Montluçon, le 27 Septembre 1498. Le Gendre, t. 6.

(2) Voyez *Camillus Borellus, Bibliotheca Germanica* tom. 1.

On les vendoit ensuite dans les marchés comme du bétail (1).

Je voulois fouiller toutes les coutumes des divers états de l'Europe, pour en tirer d'autres faits encore plus singuliers; mais le fruit d'un pareil travail ne vaudroit pas la peine qu'il auroit coûté, & l'on croit en avoir assez dit.

Cette servitude féodale n'est pas entièrement abolie en Pologne, en Allemagne & en Russie. Les serfs y dépendent absolument des caprices de leurs maîtres. Les paysans de Hongrie & de Bohême se révoltent pour se soustraire à la tyrannie féodale; & l'on espere qu'on adoucira leur servitude.

Un seigneur ou prince des pays du Nord, traversant, il n'y a pas quinze ans, un de ses villages, vit une centaine de paysans & de paysannes qui s'amusoient à danser. Il commande à ses domestiques d'éloigner les hommes des femmes, & de les enfermer dans des maisons; il veut qu'on relève les jupes des femmes sur leur tête, & qu'on les y attache avec des jarretieres; il fait ensuite sortir les

(1) Art. 6 du troisième capitulaire de Charlemagne, année 808.

hommes, & bâtonner tous ceux qui ne reconnoissoient pas leurs femmes dans cet état.

La domination absolue donne de la dureté, & des nobles accoutumés à commander à des serfs, traitent les domestiques comme des esclaves. Ceux de la Sybérie punissent les leurs par le châtiment des Batogues. L'abbé Chappe vit deux esclaves Russes deshabiller une femme-de-chambre, qui venoit de manquer à son devoir. Après l'avoir mis nue jusqu'à la ceinture, l'un prit sa tête entre ses genoux; l'autre la tint par les pieds, & tous les deux armés de grosses baguettes, la frapperent sur le dos jusqu'à ce que les maîtres de la maison criaissent : *C'est assez* (1).

Mainmortables.

La mainmorte est une dépendance servile qui approche de l'esclavage. Un seigneur possède des terres en friche, il forme des villages; il y appelle des habitans, & il leur impose des conditions très-dures. Dès-lors ils s'assujettissent à des hommages humilians; ils ne peuvent plus quitter leurs habitations, sans payer un affranchissement, ils doivent de grosses redevances, & lorsqu'ils meurent sans enfans, le seigneur hérite de leurs biens.

Américains asservis.

Les massacres n'assouvirent pas la fureur des

(1) Voyage de l'Abbé Chappe.

Espagnols, qui découvrirent le nouveau monde. On accouplait au travail, comme des bêtes, les insulaires de Saint-Domingue ; ces malheureux s'empoisonnoient ou se laissoient mourir de faim ; quelques-uns se pendirent aux arbres, après y avoir pendu leurs femmes & leurs enfans. Colomb en amena plusieurs en Europe ; mais ils voulurent tous se détruire pendant le trajet, & comme on les garrota pour les conserver, ils entrèrent dans une espèce de rage qui dura jusqu'à la mort. Quand on les conduisit à Barcelone, ils épouvantèrent les spectateurs, par leurs hurlemens & leurs cris (1).

Parmi les naturels qu'on trouve encore en 'Amérique, les uns forment des peuplades libres, & les autres sont esclaves des Européens. Ceux du Pérou appartiennent au domaine, ou aux particuliers. On les force à exploiter les mines de vif-argent, & on les entasse nuds dans ces abîmes froids, où ils périssent par milliers ; on a recours à ce raffinement de cruauté, pour qu'ils ne cachent rien, comme si l'avarice ne pouvoit pas les fouiller au sortir de ce gouffre. La loi défend de contraindre malgré lui un Péruvien à travailler aux mines souterraines ; il n'y a per-

(1) Dapper. Besc. van America *in-folio*.

sonne qui, avec du crédit & de l'argent, ne vienne à bout de l'é luder. Un propriétaire, qui fait périr un Indien en l'excédant de travail, ou en le laissant manquer du nécessaire, en perd un autre de son privilège : cette punition ne s'exécute pas ; & quand on l'infligeroit, comment arrêteroit-elle un crime qui se renouvelle tous les jours ? Chacun des voyageurs s'empare de ce qu'il trouve dans les cabanes. Enfin, les ministres eux-mêmes de la religion, conduisent les Indiens avec le bâton.

Lorsque les Negres des Colonies dépendent d'un maître brutal, qui pourroit peindre l'horreur de leur sort ? Sans rappeler tout ce qu'ils souffrent en Afrique, avant d'être vendus & pendant la traversée ; la plupart croient qu'après leur débarquement en Amérique, on les massacre d'une façon cruelle, pour brûler & calciner leurs os, & en faire de la poudre à canon ; & ils imaginent d'ailleurs que les Européens fabriquent une huile avec leur graisse & leur moëlle (1).

S'ils n'achevent pas leur tâche, on les bat de verges, & on les met en sang. On laisse quelquefois couler sur leurs blessures une livre de

(1) Voyages de Labat.

poix, & on y répand du poivre (1). On fomente l'aversion naturelle des Negres & des naturels de l'Amérique : il leur est défendu d'avoir ensemble un commerce d'amour, sous peine aux hommes d'être mutilés, & aux femmes d'être rigoureusement punies. On s'étendra davantage dans le chapitre suivant.

L'habitude de souffrir leur donne une patience admirable. On les entend rarement erier ou se plaindre. Ce n'est pas insensibilité ; car ils ont la chair très-délicate, & le sentiment fort vif. C'est un fond de grandeur d'âme & d'intrépidité, qui leur fait mépriser la douleur, les dangers & la mort même. J'en ai vu rompre vifs & tourmenter plusieurs, sans leur entendre jetter le moindre cri, dit le P. Labat ; on en brûla un, qui, loin de paroître ému, demanda un bout de tabac allumé, lorsqu'il fut au bûcher, & fumoit encore, tandis que ses jambes étoient crevées par la violence du feu. Deux Negres furent condamnés, l'un, au gibet, l'autre, à recevoir le fouet de la main du bourreau ; le confesseur se méprit, & confessa celui qui ne devoit pas mourir. On ne reconnut l'er-

(1) Rel. de Benzoni. Coll. de Bry, grands Voyages, t. 2.

reut, qu'au moment où l'exécuteur alloit le jeter au vent ; on le fit descendre , l'autre fut confessé ; & quoiqu'il ne s'attendit qu'au fouet , il monta l'échelle avec autant d'indifférence que le premier étoit descendu , comme si l'un ou l'autre sort ne l'eût pas touché (1). »

Quelle doit être l'infortune de ces Negres ; lorsqu'ils ont l'âme grande & généreuse ? Atkins examinant des esclaves , en vit un d'une haute taille , qui lui parut fier & vigoureux : il regardoit avec dédain ses compagnons qui se laissoient visiter sans humeur ; il ne tournoit point les yeux vers les marchands ; & si on lui commandoit de se lever ou d'étendre la jambe , il n'obéissoit pas sur le champ. Son maître indigné , appliquoit de grands coups de fouet sur son corps nud ; & il alloit le tuer dans sa fureur , si on ne lui eût fait remarquer qu'il valoit mieux le vendre : le Negre supportoit tout avec fermeté , il ne lui échappoit pas un cri ; une larme ou deux couloient seulement le long de ses joues , & même il s'efforçoit de les cacher , comme s'il eût rougi de sa foiblesse. » J'appris , dit Atkins , que c'étoit un chef de quelques villages qui venoient de s'opposer au commerce des An-

(1) Voyage de Labat.

glois (1). « Enfin, parmi ces dix millions de Negres, transplantés d'Afrique en Amérique, depuis deux cens cinquante ans, combien de fois a-t-on vu le même spectacle ? »

Plusieurs nations d'Europe abandonnent les Negres aux caprices des maîtres & au jugement particulier des magistrats ; les François ont fait des réglemens qu'on appelle *le Code noir* ; & l'on peut juger par ce Code, de l'état des Negres en Amérique. En voici quelques articles.

» Ils ne pourront avoir de gros bâtons, à moins qu'ils ne soient porteurs de billets ou marques connues de leurs maîtres. »

» Défendu de s'attrouper le jour ou la nuit, sous prétexte de nocés ou autrement, en quelqu'endroit que ce soit, sous peine de punition corporelle, qui ne pourra être moindre que du fouet & de la fleur de lys ; & en cas de récidive, sous peine de mort. »

» Permis à tous les Blancs, habitans des îles, de se saisir de toutes les choses dont ils trouveront les esclaves chargés, lorsqu'ils n'auront point de billets de leurs maîtres, quand même ces choses seroient le fruit de leur industrie. »

» L'esclave, qui a frappé son maître ou sa

(1) Voyage d'Atkins.

maîtresse, ou ses enfans, avec effusion de sang,
ou au visage, sera puni de mort. «

« Si un esclave s'enfuit pour la seconde fois,
il aura la jambe coupée & sera marqué d'une
fleur de lys, & la troisieme fois puni de mort. «

« Un maître ne pourra affranchir son esclave,
sans en avoir obtenu la permission par écrit des
gouverneurs ou intendans des colonies. «

On se plaint dans les colonies que les maîtres
tuent impunément leurs esclaves ; le seul article
du Code, qui les regarde, dit : « Enjoignons
de poursuivre criminellement le maître qui aura
tué son esclave, & de le punir selon l'atrocité
des circonstances ; & en cas qu'il y ait lieu
d'absolution, permettrons à nos officiers de les
renvoyer absous, sans qu'ils aient besoin de nos
grâces. «



CHAPITRE IV.

Comment on s'est joué de la vie & du bonheur des esclaves.

ON a réduit les esclaves au sort de la brute ; & même on les a traités bien plus rudement. Quoi que fasse un maître, il ne peut leur ôter la figure & la parole humaine : & il est blessé de leur trouver encore cet air de ressemblance.

Les lois de Platon (1) & de la plupart des peuples , ne laissent pas aux esclaves la défense naturelle ; les anciens législateurs & les philosophes étoient si accoutumés à la servitude , qu'ils la regardoient comme un mal de la nature ; & quand on respecte si fort toutes les institutions , les malheureux sont toujours compris pour rien. A Lacédémone , ils n'obtenoient jamais de réparation contre les insultes ni contre les injures ; & à Rome , dans le tort fait à un esclave , on ne considéroit que l'intérêt du maître : les peuples sortis de la Germanie , n'avoient pas

(1) L. 9. Si un esclave , dit-il , se défend & tue un homme libre , il doit être traité comme un parricide.

plus de justice, comme le prouvent leurs Codes.

On crut même qu'ils étoient indignes de déposer en Justice; & la loi qui ne demande qu'un témoignage, qui devoit admettre celui des êtres insensibles, s'ils pouvoient attester ce qu'ils ont vu, refusa celui des esclaves. Telle est la disposition du code des Visigoths: il défend à un esclave de servir de témoin, & ne veut pas qu'on ajoute foi aux accusations qu'il forme. Il excepte seulement ceux du roi, parce que le service qu'ils font auprès du monarque, les rend habiles (1).

Athènes accoutumoit les esclaves à toutes sortes d'outrages. Lorsque l'un d'eux montrait une âme noble ou de grands sentimens, on tâchoit d'étouffer ces dispositions généreuses. En les élevant, on avoit soin de leur donner souvent, sans aucun prétexte, des coups & des soufflets, pour qu'ils prissent un caractère plus servile. S'ils s'avisent d'imiter un homme libre, dans les démarches, les manieres, les habits ou la coëffure, &c. ils étoient impitoyablement punis (2). On ne pouvoit leur accorder le nom d'un homme libre.

(1) *Codex Legis Visigothorum*, lib. 3.

(2) *Potteri Achaologia Graeca*, lib. 1, cap. 10.

Domitien fit châtier Pompasianus, parce qu'il avoit appelé deux de ses esclaves, Annibal & Magon. Il ne leur étoit pas permis d'assister au culte de certains dieux : on croyoit que leur présence excitoit la colere des immortels, & fouilloit les sacrifices (1). Solon permit aux hommes libres l'amour des petits garçons; mais il le défendit aux esclaves, comme indignes de jouir de ce plaisir (2). Il leur défendit aussi de s'oindre & de porter des odeurs.

L'action la plus innocente devenoit un crime; & rien n'approche de la sévérité des peines qu'on leur infligeoit. Si un esclave étoit trop babilard, on lui coupoit la langue (3).

La question, par elle-même, est une invention barbare; mais comment osa-t-on y mettre les esclaves pour les fautes de leurs maîtres. Lorsque, sur le même fait, on pouvoit produire comme témoins, des hommes libres ou des esclaves, les juges préféroient la torture des esclaves, comme une preuve plus certaine & plus infaillible (4).

(1) *Ibid.*

(2) *Plut. In Vita Solonis.*

(3) *Galien, liv. 6.*

(4) Voyez Démosthène & Cicéron. Voici le vingt-deuxième article de la loi Julia; *De servis ancillise, de*

Dès qu'un mari soupçonnoit sa femme d'infidélité, on appliquoit les esclaves à la question, pour découvrir s'ils ne savoient pas quelque chose. Le sang bouillonne dans les veines, lorsqu'on en voit des exemples à chaque page de Tacite. Le fisc, par la suite, acheta ces esclaves, lorsqu'ils ne pouvoient rien déposer contre leur maître, & alors on les tourmentoit.

Les peuples du Nord, qui vinrent s'établir au midi de l'Europe, avoient des lois aussi atroces, ou du moins ils adoptèrent celles des Romains (1); & le code des Visigoths, renouvelant les anciens réglemens sur cette matiere, ajoute, « qu'on pourra les mettre à la question, s'il a été dit ou fait quelque chose contre le roi, la nation ou la patrie, en cas d'homicide & de fausse monnoie (2). » Enfin, lorsqu'après avoir recouvré la liberté, ils se souvenoient encore de ces outrages, & que, sans se venger, ils suivoient le penchant naturel qui éloigne de tout ce

quo vel de quâ quæretur, parentisve utriusque eorum, qui eis ad usum à parentibus dati sunt, si accusator postulet, questionem habeto.

(1) Voyez le chap. 100 *Edicti Theodorici, in codice legum antiquarum*, & le liv. 3 de la loi des Visigoths.

(2) Voyez le liv. 6.

qui nous a tyrannisé, ils retomboient dans l'esclavage (1).

Les Romains abusèrent tellement des esclaves, que chaque seigneur en avoit un enchaîné à sa porte. Ils firent une multitude de lois, dont il faut citer des exemples. Les esclaves abandonnés dans l'île du Tibre, ne recouvroient pas même leur liberté; ils retomboient au pouvoir de celui qui en prenoit soin (2). Il y avoit des droits à payer, lorsqu'on les affranchissoit; & cet impôt rapportoit beaucoup (3). On mit dans la suite, des bornes aux affranchissemens; & l'on n'exécutoit pas la dernière volonté de ceux qui, en mourant, donnoient la liberté à un plus grand nombre d'esclaves que ne le permettoient les ordonnances. On trouve ces réglemens dans les institutions de Caius: celui qui n'avoit que deux esclaves, pouvoit les affranchir tous deux; s'il en avoit trois ou quatre, il ne pouvoit en affranchir que deux; trois, s'il en avoit six; quatre, s'il en avoit huit; cinq, s'il en avoit dix-sept; & six, s'il en avoit dix-huit: lorsque le nombre alloit de dix-huit à trente, on pouvoit en affran-

(1) Heineccius, Ant. Rom. l. 9.

(2) Voyez une loi d'Honorius, dans Tillemont, t. 5.

(3) Tite-Live, l. 7. Arrien & Tertullien.

chir le tiers ; le quart depuis trente jusqu'à cent ; & la cinquième partie , si l'on en avoit davantage ; mais jamais il n'étoit permis de donner , par son testament , la liberté à plus de cent esclaves (1).

On les forçoit à se marier , pour qu'ils créassent des esclaves ; mais s'ils épousoient une femme libre , la loi des Visigoths déclare que cette union est infâme , & que les enfans seront exclus de l'honneur des armes (2).

Une loi d'Egiga défend au maître d'un esclave de lui couper la main , le nez , les lèvres , la langue , le pied , & de lui arracher l'œil , sans la présence du Juge (3). Jusqu'à cette époque , un maître le faisoit impunément.

On vient de dire qu'on prisoit les esclaves , moins que des animaux ; & cette vérité n'a pas besoin de démonstration. Un évêque de Soissons cherchoit , en 1155 , un beau cheval pour faire son entrée dans cette ville ; il en trouva un , pour lequel il livra cinq serfs de ses terres , deux femmes & trois hommes.

(1) Voyez le Mémoire de M. de Burigny , dans le t. 37 in-4°. des Mémoires de l'Acad. des Inscriptions.

(2) *Legis Visigothorum* , lib. 4. cap. 7.

(3) *Codex legis Visigothorum* , lib. 8.

Comme les Nègres d'Angola aiment la chair de chien, Pigafetta (1) dit qu'un grand chien d'Europe fut vendu vingt esclaves; & Battel en a vu donner deux pour un chien ordinaire.

Les Azanaghis qui habitent les environs de la côte d'Arguim, échangent douze ou quatorze esclaves contre un cheval (2); mais depuis l'établissement du commerce des Noirs, ces évaluations sont si communes, qu'on ne doit pas s'y arrêter.

Enfin, on se joua tellement des esclaves, qu'il n'y eut plus de pudeur pour eux; & le maître, non content de les soumettre à ses passions, les contraignit à se prostituer (3).

Si l'on jette ensuite un coup-d'œil sur les cruautés de chaque particulier, on verra Albu-
cius châtier les siens avant qu'ils commissent des fautes, pour les rendre plus attentifs (4); & cette femme qui ordonne que sur le champ on fasse mourir ses esclaves, & qui répond, *Est-ce qu'un esclave est un homme?* lorsque son mari lui

(1) Rel. de Pigafetta.

(2) Voyage de Cadamosto.

(3) Le chapitre 24 de l'Alcoran défend aux Mahométans de contraindre leurs filles esclaves de se prostituer.

(4) Horace, Satyre 3. l. 2.

dit qu'il ne faut pas être si prompt à disposer de la vie d'un homme.

Comment
on s'est joué
de la vie des
esclaves.

Voilà comment on s'est joué du bonheur des esclaves, voici comment on s'est joué de leur vie. Le droit de les tuer est consacré depuis longtemps, Moïse déclare innocent celui qui maltraite le sien, au point qu'il en meure deux jours après, parce que *c'est son argent*.

Quand le nombre des Ilotes devenoit assez grand pour être dangereux, on armoit de poignards les plus hardis des jeunes Spartiates, & ils alloient les égorger. Ils les massacroient souvent en plein jour, pendant qu'ils étoient à leurs ouvrages (1).

Le sénatusconsulte Sillanien & d'autres lois (2) condamnoient, sans distinction, à la mort, tous les esclaves qui étoient dans la maison d'un maître assassiné, ou dans un lieu d'où ils pouvoient entendre la voix d'un homme. Un noble Romain qui avoit quatre cens esclaves, fut assassiné; ils périrent tous par la main du bourreau (3). Ceux qui donnoient alors un asile à l'esclave,

(1) Plutarque & Platon ont donné à ce massacre, qui revenoit souvent, le nom de *cryptie* ou d'*embuscade*.

(2) Voyez tout le tit. de *Senatusconsult. Sillan.*

(3) Tacite, Arrien, l. 14. c. 43.

étoient

Étoient punis comme meurtriers (1). L'esclave à qui son maître ordonnoit de le tuer, & qui lui obéissoit, étoit coupable; & d'un autre côté, son maître avoit droit de le tuer, lorsqu'il ne lui obéissoit pas (2). Celui qui ne l'empêchoit pas de se tuer, étoit aussi puni (3). Si on tuoit le maître dans un voyage, on faisoit mourir ceux qui étoient restés avec lui & ceux qui avoient pris la fuite (4). » Ces loix, dit M. de Montesquieu, punissoient ceux mêmes dont l'innocence étoit prouvée: elles étoient proprement fondées sur le droit de la guerre, à cela près que c'étoit dans le sein de l'état que se trouvoient les ennemis (5). »

Quand ces esclaves étoient vieux, inutiles ou malades, on les exposoit dans une île du Tibre pour y mourir de faim, ou même on les laissoit expirer sous ses yeux sans leur donner des aliments. C'est ainsi que Caton traitoit les siens (6). Enfin, Vedius Pollis, citoyen Romain, ne

(1) *Leg. Si quis*, §. 12, au ff. de *Senatusconf. Sillan.*

(2) Ainsi Etos se trouva dans un grand embarras, lorsqu'Antoine lui dit : *Je t'ordonne de me tuer.*

(3) *Leg. 1. §. 22. ff. de Senatusconf. Sillan.*

(4) *Ibid.* § 31.

(5) *Esprit des Loix*, l. 15. ch. 17.

(6) *Plut. in Catone.*

nourrissoit-il pas de leur chair les poissons de son vivier (1) ?

Quelques peuples qui les conduisoient à la guerre, s'embarassoient peu de les sauver : le mépris qu'on avoit pour eux , faisoit oublier ses propres intérêts ; & par une étrange contradiction , on les menoit au combat , & l'on prenoit des précautions pour qu'ils fussent tués plus aisément. Chez les Romains & les Barbares, ils alloient *nuds* à l'armée , comme ceux que la pénitence publique dépouilloit de leur honneur.

Les esclaves des Francs n'avoient pour arme qu'une demie-pique & une épée (2). Vers le tems d'Hugues Capet , les serfs servoient de remparts , plutôt que de combattans ; on les exposoit sans aucune défense , tandis qu'on bardoit les chevaux de fer , comme on l'a dit.

Les nobles du Danemarck pouvoient tuer un paysan ou un bourgeois , en mettant un écu sur le cadavre. Frédéric III , pour abolir ce privilège contre lequel il faisoit en vain des efforts , ordonna qu'un paysan qui tueroit un noble , n'en mettroit que deux.

Il survint ensuite une époque où l'on échap-

(1) *Donat. ad Terentii Phorm. act. 2. scen. 1.*

(2) *Orig. & ant. de la France & de l'Italie , &c. t. I.*

poit au supplice , après avoir tué une pièce de gibier , en protestant qu'on vouloit tuer un serf.

Puisqu'ils étoient les victimes de la politique & de la cruauté de leurs maîtres , ils devoient être aussi les victimes de la superstition. On nourrissoit dans le temple du Mexique un esclave ; on l'adoroit un an , & on le sacrifioit (1).

Les Negres de Sierra Léona croient que le *sang humain* est trop précieux pour être répandu ; mais ils étranglent une foule d'esclaves sur le tombeau des personnes de distinction (2).

On n'ajoutera plus qu'un trait. Les Européens sacrifient si aisément les Américains qu'ils venoient d'asservir , que , dans l'espace d'un an , il en périt plus de deux cent mille , en transportant les bagages des Espagnols (3).

(1) Acofta.

(2) Dapper.

(3) Rech. phil. sur les Américains , t. 1.



CHAPITRE V.

Vengeance des esclaves, & ce que les maîtres doivent craindre.

LES esclaves se révoltent quelquefois, & parmi ces rébellions, il y en a qui respirent la fureur de la vengeance. Si on les opprime jusqu'à rendre leur sort insupportable, il faut bien qu'ils levent une main armée contre leurs maîtres; car enfin, c'est une loi de la nature, & quand la vie est trop dure, que leur importe de mourir dans les tourmens ou dans les combats?

Les affranchis Volfiniens montrèrent aux peuples de la Toscane, que la force ne connoissant point de frein, ils pouvoient, comme les autres, se livrer à tous les excès. Ils s'emparèrent du gouvernement, ils réduisirent leurs anciens maîtres à une espèce de servitude, & ils établirent une loi qui leur donnoit le droit de coucher les premiers avec les filles qui se marioient à des ingénus (1).

Les guerres serviles des Romains furent plus

(1) Suppl. de Freinshemius, décad. 2, l. 5. Hist. anc. des peuples de l'Europe, t. 2.

sanglantes que les guerres puniques , & les traits de vengeance des soldats de Spartacus , & des Mamelus , inspirent encore de l'horreur.

Les serfs des provinces septentrionales de la France s'attrouperent en 1358 , & résolurent de massacrer tous les seigneurs. Ils forcèrent le château de l'un d'eux ; ils le pendirent après avoir violé en sa présence sa femme & sa fille. Ils contraignirent la femme & les enfans à manger de sa chair. Ils égorgerent ensuite toute la famille , & mirent le feu au bâtiment (1).

Les Naturels Péruviens proclamèrent roi en 1742 , l'un d'eux qui se disoit du sang des Incas. Les Espagnols battirent & disperferent aisément ces misérables ; mais les prisonniers convinrent qu'on avoit employé trente ans à former ce complot.

Les Negres qui brisent leurs chaînes sur les vaisseaux negriers ou dans les colonies , massacrent ordinairement les Blancs avec acharnement , & rien n'égale l'emportement de ces esclaves , lorsqu'ils sont armés par le désespoir. Ainsi , les Negres rebelles de la colonie de Surinam , vivent dans les bois , & ils égorgent tous les Hollandois qu'ils rencontrent.

(1) Froissard,

Cependant l'histoire nous offre peu de révoltes, & l'on ne revient pas de la sécurité des maîtres, qui grossissent le nombre de ces esclaves au-delà de celui des sujets de l'état. A Athènes, les esclaves étoient à l'égard des citoyens libres, à-peu-près dans la proportion de vingt à un (1). Les particuliers ne craignirent point d'en rassembler une multitude sous leur toit. Titus Minucius, chevalier Romain, en avoit quatre cent (2), & Pline parle d'un certain Cæcilius, qui, par son testament, en légua quatre mille (3). L'orgueil maltraitoit ces anciens esclaves; mais ils travailloient moins que les Nègres des colonies, & l'homme souffre encore plus aisément le mépris qu'un travail excessif.

L'avidité des Européens n'est pas moins audacieuse, ils transplantent en Amérique plus de

(1) Si l'on adopte le dénombrement fait par Démétrius de Phalere, il y avoit à Athènes vingt-un mille citoyens, dix mille étrangers & quatre cent mille esclaves. Voyez Athénée, liv. 6. ch. 20. Chacun avoue qu'il y avoit plus d'esclaves que d'hommes libres, mais cette disproportion n'a pas été admise par tous les auteurs. Voyez les observations très-judicieuses de M. Hume, dans l'Essai sur la population des Anciens.

(2) Seneque, *de Tranquill. animi*, cap. 8.

(3) Pline, l. 33, c. 10.

Negres que de Blancs, & même la disproportion est très-considérable : si l'on en excepte de petits soulèvemens passagers, qu'on a bientôt réprimé par les supplices, les propriétaires ne redoutent aucune conspiration.

Leur assurance ne manque pas de fondement. Les divers établissemens ont des forts munis d'artillerie, & que peuvent des esclaves désarmés, contre des canons ? Ces Negres, qu'on amène d'Afrique, ne viennent pas des mêmes pays ; la plupart ont une langue différente ; & ils ne s'entendent point. Les Noirs d'une nation haïssent ceux d'une autre ; & leur animosité va si loin, que, pour ne pas devoir la liberté à un esclave étranger, ils aiment mieux mourir de la main des Européens. Les maîtres mélangent ces races, & d'une plantation à l'autre, ils ne leur permettent point de communication. Si l'un d'entr'eux touche une arme, sans recevoir un ordre exprès de la bouche de son maître, il est puni sur le champ de la manière la plus rigoureuse. Enfin, ils osent à peine lever les yeux. & lorsqu'ils voient faire l'exercice à nos troupes, ils sont dans une terreur qu'on ne peut exprimer (1).

(1) Voyage de Labat.

Mais tout annonce des révolutions en Amérique. Les autres Colonies viennent de demander (1) à la Caroline quel nombre de soldats elle est en état de fournir : elle a répondu qu'il y a dans la province dix Negres contre un Blanc , & qu'elle ne peut gueres donner que mille hommes , sans exposer aux plus grands dangers la vie & les biens des habitans. On a formé ensuite le projet d'armer les esclaves contre les troupes du roi ; mais il a fallu bientôt les désarmer , parce qu'ils vouloient recouvrer leurs droits plutôt que défendre leurs maîtres ; & ces esclaves refusent de servir, comme autrefois, dans les armées.

On a si peu redouté les esclaves , qu'on remettoit le destin d'une bataille entre leurs mains ; & ces malheureux combattoient avec courage. Il ne faut pas croire que le maître oublioit leur servitude, pour ne voir en eux que des soldats : on ne les traitoit pas moins durement , & l'on a déjà dit qu'on les obligeoit à combattre nus. Les Goths , après la conquête d'Espagne , se trouverent très - foibles ; ils ordonnerent que chaque Goth meneroit à la guerre la dixieme partie de ses esclaves (2) ; & s'ils se fussent muti-

(1) En 1775.

(2) Lois des Visigoths , l. 3. tit. 1. §. 1. l. 8. l. 9.

nés, les soldats libres suffisoient à peine pour les contenir.

» Les hommes s'accoutument à tout, dit M. de Montesquieu, & à la servitude même, lorsque le maître n'est pas plus dur que la servitude. Les esclaves n'ont pas communément de la haine pour leur maître, & ils oublient si bien leurs droits, que l'arrangement de ce monde leur paroît fort naturel. Le vieillard qui a passé soixante ans dans l'esclavage, écouterait à peine un philosophe qui lui peindroit les horreurs de la servitude & les droits des esclaves.

L'éloquence a parlé mille fois en faveur des Negres, & malheur à qui ne trouve pas dans son cœur une raison plus puissante que tous les discours ! Mais qu'importent tous ces nobles sentimens des âmes généreuses, & à quoi servent les vaines déclamations que nous faisons en Europe ? ces réclamations impuissantes arrivent à peine dans un autre monde, & au-delà des mers, on n'entend que la voix de l'intérêt.

Pour ne pas perdre son tems, que dire sur cette matiere ? Montrer au maître les dangers qu'il court avec son esclave, & combien la vengeance est douce pour les âmes ulcérées. Un Negre de la Jamaïque, ne pouvant plus supporter la vie, forma le projet de se tuer ; il va trou-

ver l'Anglois qui l'avoit acheté, & qui le maltraitoit : il lui tint ce discours.

« L'inégalité est une loi de la nature, & quand le sort nous condamne à l'esclavage, il faut s'y soumettre ; mais en m'affervissant à la volonté d'un maître, il est un sentiment qu'on ne peut étouffer. Si ma chaîne devient insupportable, je terminerai mes jours ou ceux de mon tyran. Lorsqu'un maître insolent & brutal nous avilit & nous maltraite, sent-il bien toute la haine qu'on lui doit, & sait-il que la crainte des tourmens ne l'emporte pas sur la douceur de se venger ? La mort ne fut jamais un mal pour des esclaves, & souvenez-vous qu'elle est souvent un bien. Vous avez pour vous la force des lois & la force des préjugés ; mais les esclaves conservent au moins la force de leurs bras. Jouissez de vos droits ; la domination est si douce, l'autorité a tant de charmes. Je ne vous parle point d'humanité : j'ai droit de penser qu'il n'y en a point sur la terre. On dit qu'en abrutissant ses esclaves, on devient plus fier, & qu'on donne à son âme plus d'énergie ; profitez sans rien craindre d'un pareil avantage ; nous ne pouvons pas nous réunir ; mais chacun de nous peut dire à son maître : Quoi que tu fasses, tu ne seras jamais qu'un homme, & il faudra toujours te défendre contre moi. »

Le Negre ajouta d'autres propos relatifs à son maître en particulier, & il s'ouvrit la poitrine sous les yeux.

L'Amérique sera bientôt civilisée ; elle jouira des arts qui brillent dans notre hémisphère , & parmi les guerres civiles , je la vois discuter les droits des gouvernemens , & les usurpations des hommes : on songera peut-être alors à abolir l'esclavage des Noirs ; mais jusqu'à cette époque , les propriétaires seront sourds aux plaintes des philosophes.

CHAPITRE VI.

Apologie de l'esclavage. Désavantages politiques de la servitude.

IL ne paroît pas que les anciens se soient jamais récriés contre la servitude ; & les écrivains & les gouvernemens en font de si bonne foi l'apologie , qu'il faut du moins leur savoir gré de leur franchise. Aristote veut prouver qu'il y a des esclaves par nature (1) ; & quand on embrasse un pareil système , on peut être rhéteur ou grand

(1) Polit. liv. 1. ch. 1.

naturaliste, mais on n'est pas philosophe. Les raisons de Spartacus haranguant ses esclaves, ne faisoient pas beaucoup d'impression; & l'on traitoit de sophiste & de rebelle, le défenseur de l'humanité.

Que n'a-t-on pas dit, dans la suite des tems, en faveur de la servitude? & qui pourroit lire tous ces ouvrages? M. Melon & d'autres auteurs regrettent l'abolition de l'esclavage en Europe, & ils soutiennent que les états seroient plus riches, & les nations plus opulentes, si l'on n'avoit pas fait cette faute. Enfin, n'a-t-on pas prétendu que c'est la pitié qui établit l'esclavage? Le droit des gens, dit-on, a voulu que les prisonniers fussent esclaves, pour qu'on ne les tuât pas: le droit civil des Romains permit à des débiteurs que leurs créanciers pouvoient maltraiter, de se vendre eux-mêmes, & le droit naturel a voulu que des enfans qu'un pere esclave ne pourroit plus nourrir, fussent dans l'esclavage comme leurs peres (1).

Alexandre III entreprit au douzieme siecle, d'abolir la servitude; il la défendit dans le troisieme concile de Latran; on blâma bientôt ses excommunications & son décret; & il y eut

(1) Voyez l'Esprit des Loix.

autant d'esclaves & autant de serfs que jamais.

Après la découverte de l'Amérique, on discuta sérieusement la question de l'esclavage, & malgré la barbarie des tems, l'Europe commençoit à prendre sur le droit des hommes, des notions plus justes que n'en avoient jadis les Grecs & les Romains. On traitoit (1) si durement les Indiens de S. Domingue, que les missionnaires prêcherent contre cette cruauté. Le P. de Montesino se distingua par son courage. Les officiers d'Espagne l'accuserent de manquer de respect aux ordres du prince. Le roi nomma un conseil extraordinaire, pour examiner cette affaire. Jamais cause si belle n'avoit paru au tribunal des nations; & les juges ne furent jamais revêtus d'une fonction plus auguste.

Ceux qui parloient en faveur des Indiens, représenterent que tous les hommes naissent libres, & qu'on ne peut attenter à la liberté d'une nation contre laquelle on ne forme aucune plainte. Les autres répondirent que les Indiens devoient être regardés comme des enfans, qui à cinquante ans, avoient l'esprit moins avancé que les Européens ne l'ont ordinairement à dix;

(1) En 1511.

qu'ils ne pouvoient ni se conduire, ni concevoir les vérités les plus simples. On leur reprochoit d'être *si peu sensibles à la misère naturelle de leur condition, que, malgré le soin qu'on prenoit de les vêtir, ils déchiroient leurs habits, pour courir nuds dans les montagnes, où ils s'abandonnoient, sans honte, à toute sorte d'infamie; que l'oïveté paroïssoit leur bien suprême, & que la seule nécessité du travail pouvoit les tenir dans la soumission; enfin qu'ils étoient d'autant moins capables de faire un bon usage de la liberté, qu'aux défauts & à l'incapacité des enfans, ils joignoient les vices des hommes corrompus* (1). «

Montesino réfuta ces objections; mais ses adversaires épuisèrent toutes les raisons en faveur de l'esclavage; ils s'étendirent avec soin sur son utilité politique, & l'on dit que les administrateurs ne doivent jamais écouter les déclamations des politiques, qui travaillent au fond de leur cabinet. Montesino voulut bien répondre à tout; mais il étoit difficile qu'il obtînt une victoire complète. Le jugement parut; & il fut tel que l'auroient prévu des philosophes. Le roi reconnut la vérité de ce qu'avançoit Montesino. Il dit que les Indiens seroient réputés libres, & que le

(1) Voyage de Colomb.

gouvernement subsisteroit dans la même forme. C'étoit, suivant la remarque d'un historien, reconnoître le droit de ces peuples à la liberté, & les retenir en même tems dans un dur esclavage.

En 1683, Rome voulut imiter le zele d'Alexandre III. Le collège des cardinaux adressa aux missionnaires d'Angola des plaintes très-ameres sur ce qu'on continuoit à vendre des esclaves, & il les excitoit à faire cesser cet odieux usage (1). Mais ce ne sont pas les prédications des capucins, qui peuvent opérer cette réforme.

Comme les hommes ne s'intéressent particulièrement qu'à ce qu'ils ont sous les yeux, on ne s'est gueres occupé que de l'esclavage des Negres. D'un autre côté, la cupidité, l'intérêt & le goût du paradoxe, ont tout mis en usage pour justifier ce commerce. Puisque la servitude domestique paroissoit favorable à la prospérité des anciens gouvernemens, on n'a pas manqué de relever les avantages de l'esclavage des Noirs.

On a soutenu effrontément qu'il est impossible d'incorporer les Negres libres dans un état, & que la stupidité & la dépravation de leur ca-

(1) Voyage de Merolla,

ractere , sont des obstacles à leur affranchissement. Cependant les Quakers ont affranchi les Negres de la Pensylvanie : ils en ont fait des sujets de la colonie , & ils y vivent aussi paisiblement que les Anglois.

On a dit qu'ils peuvent seuls cultiver les colonies , & que les productions de l'Amérique seroient beaucoup plus cheres , si on ne se servoit pas de leurs mains : mais on prouve que les Blancs peuvent cultiver les colonies ; que le travail des Negres coûte plus que celui des hommes libres (1) ; qu'il est aisé d'imaginer des expédiens pour abrégér & faciliter les travaux les plus pénibles , comme on en trouve dans les pays où est établie la liberté. Enfin , après les expériences qu'on a faites dans quelques-unes des îles d'Amérique , on employeroit les bœufs , avec succès , à la culture du sucre.

Désavan-
tages poli-
tiques de la
servitude.

L'esclavage est tout-à-la-fois funeste à la société & aux gouvernemens : il étouffe l'industrie (2) ; il diminue les subsistances & la popula-

(1) On a démontré que les ouvriers serfs employés aux mines de sel & de charbon de terre en Ecosse , coûtent plus au propriétaire , qu'à des journaliers libres. Voyez l'Ouvrage de M. Millar , intitulé : *Distinction des rangs dans la société.*

(2) En plusieurs colonies d'Amérique , on manque
tion ,

tion, & par conséquent la force & la sûreté d'un état. Si l'on examine ensuite son influence sur les mœurs d'une nation, on verra qu'il endure & corrompt le maître; & la servitude domestique est la cause principale de la barbarie des anciens rems (1). Le maître, accoutumé à

d'instrumens propres à différentes especes d'ouvrages. A la Jamaïque, il faut employer deux hommes pendant toute une journée à creuser une fosse pour enterrer un mort, parce que le défaut d'outils convenables les oblige à faire un très-grand trou. On mesure, dit M. Millar, *Distinction des rangs*, qu'il n'y a peut-être pas dans toute l'île une seule pioche, à moins qu'on n'y en ait porté depuis très-peu de tems. L'usage de la scie y est peu connu: au lieu d'un fleau, les Negres ne se servent que d'un bâton pour battre le bled de Guinée, de sorte que pour cette opération & celles de valiner, dix hommes ne font pas plus d'ouvrage dans un jour, que deux hommes avec nos instrumens n'en feroient en deux heures; ils ne connoissent ni la faux, ni la faucille, & ils sont obligés, toutes les nuits, de couper avec un couteau ou d'arracher avec les mains, les herbes dont ils ont besoin pour leurs chevaux, leurs mulets & leurs bestiaux. Ces observations ont été faites en 1765.

Le travail d'un Negre, à la Jamaïque, n'est estimé que neuf livres sterling, monnoie courante de l'île. Le Negre charpentier n'en gagne que trente-six, tandis qu'un homme libre peut en gagner soixante-dix. *Distinction des rangs dans la société.*

(1) Voyez les Discours politiques de M. Hume.

Tome II.

L

commander à des esclaves, tombe dans la mollesse; pourvu qu'il jouisse, au milieu de sa famille, de son autorité, que lui importe le bien de la république?

La servitude flétrit l'âme, & lui imprime un avilissement éternel. Les esclaves des Scythes se révolterent; ils soutinrent l'effort des armes de leurs maîtres: ceux-ci imaginèrent de les attaquer avec des verges & des fouets, & ils les vainquirent sur le champ (1).

La servitude déprave sur-tout l'esclave; car l'homme ne peut être vertueux, lorsqu'il a tant de raisons d'être méchant. On s'est plaint souvent de la corruption des esclaves; mais ils sont bien dignes de pardon. Ceux des Romains étoient si vicieux, dit-on, qu'il fallut mettre des bornes à leur affranchissement, & ne pas accorder à des hommes si vils, la dignité de citoyen de Rome (2). Cet expédient ne guériffoit pas le mal; & les Romains, qui avoient perverti leurs esclaves, les punissoient de leurs propres crimes.

(1) Hérodote, l. 2. c. 5.

(2) On peut voir dans Denys d'Halicarnasse, la raison qu'on eut d'établir ces lois.

CHAPITRE VII.

Esclavage politique.

Tous les états libres dans leur principe, finissent par le despotisme : l'anarchie est fort naturelle ; il survient un maître qui s'empare de tout & il n'y a plus que des esclaves.

Le gouvernement populaire ne peut s'établir qu'en certains pays : il faut que l'état ne soit pas étendu ; il faut qu'il soit placé d'une manière convenable, relativement aux autres états ; mais le despotisme est de tous les lieux, de tous les pays, de tous les tems & de toutes les circonstances.

Dès qu'une longue habitude a familiarisé avec ce gouvernement, comment rétablir, dans une nation, des idées justes sur l'ordre des sociétés ? On n'imagine pas même alors qu'il puisse y avoir des hommes qui ne soient pas soumis à l'esclavage. Quand le roi de Pegu apprit qu'il n'y a point de roi à Venise, il fit un si grand éclat de rire, qu'une toux le prit, & qu'il eut beaucoup de peine à parler à ses courtisans (1).

(1) Recueil de Voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie Hollandoise, t. 3.

Les ambassadeurs Hollandois ne pouvoient, dans le siecle dernier, faire comprendre aux Chinois ce que signifient les termes d'états-généraux & de république de Hollande.

Souvent la liberté n'a point de charmes pour le peuple. Les divisions qu'elles entraînent, le fatiguent; l'autorité des chefs qui conduisent l'état, blesse plus son orgueil que l'autorité d'un seul; & il résigne quelquefois sa puissance, pour obéir à un monarque absolu. C'est ce qu'ont fait les Danois.

Quand une contrée est asservie, s'il en coûte au peuple d'obéir, il en coûte davantage pour changer la forme du gouvernement, & c'est la paresse & l'habitude qui doivent l'emporter. Les Cappadociens refuserent jadis l'état républicain que Rome leur offroit; & si on l'offroit aujourd'hui à bien des peuples esclaves, ils le refuseroient également. L'homme a besoin d'être gouverné, & souvent c'est un plaisir pour lui, quand on veut en prendre la peine.

Indépendamment de ce goût des sujets pour la servitude, il y a dans le despotisme lui-même un principe qui le soutient: la Chine a éprouvé vingt-deux révolutions générales, sans pouvoir l'anéantir.

Dans les petits états, & sur-tout dans les îles,

on chasse quelquefois le monstre ; mais dans les pays trop étendus, il n'y a plus d'espérance ; & si comme à la Chine, les sujets parlent diverses langues, & ne s'entendent pas, alors tout est perdu, & l'on gémit sans ressource sous les tyrans.

Il faut être juste : on voit des états despotiques où d'on n'est pas plus malheureux que dans les républiques ; mais le gouvernement populaire est un état naturel, & le despotisme un état contre nature, & en supposant de part & d'autre une égalité de maux, on devroit préférer le gouvernement républicain. A moins qu'une république ne perde sa liberté, on ne redoute pas de plus grands maux : mais lorsque Marc-Aurèle est sur un trône despotique, on tremble toujours, en attendant Commode son fils.

Le despotisme a autant de formes diverses que les sultans ont de caprices ; & pour ne pas s'égarer en raisonnant sur cette matière, il ne faut jamais rien dire qui ne s'applique à l'état despotique le plus modéré.

On fera plus sûr encore de ne point commettre d'erreurs, si l'on choisit des faits qui peignent chacun de ces despotismes ; & si l'on distingue ce qui vient du tyran de ce qui vient de la nécessité des circonstances.

Les républiques adoptent souvent les lois du despotisme, sans perdre leur liberté; mais c'est alors une tyrannie républicaine. La superstition qui domine d'une manière absolue, entre aussi dans les gouvernemens populaires, & fait des lois qui ressemblent à celles d'un état despotique. Les Druides défendirent aux Gaulois de discuter les matières de religion & de politique, à moins qu'ils ne fussent chargés d'une partie de l'administration.

Le gouvernement despotique outre les lois; & lors même qu'elles sont sages, ils les porte à un excès qui leur donne le caractère de la tyrannie. Ces lois sont souvent insolentes & cruelles sans nécessité, elles cherchent d'ailleurs à avilir les esclaves, & elles ont toujours ce motif, lorsqu'on ne leur en connoît point d'autres.

Une loi d'Egypte défendoit de faire aucune innovation & de rien changer ni dans le chant, ni dans les instrumens, ni dans la forme des bâtimens, ni dans les desseins, ni dans la peinture (1). Elle dut anéantir les arts, & répandre l'ennui.

Anastase, & d'autres empereurs Romains, déclarerent que l'air de l'empire leur appartenoit, & que, pour le respirer, chaque

(1) Platon, Traité des Lois, liv. 3.

homme, selon ses facultés, payeroit un impôt (1).

Un stathouder de Hollande ne s'avisa-t-il pas d'établir un pareil impôt, & de faire à une république le plus grand outrage que puisse faire un despote?

Mais le despotisme ne s'est jamais joué de la vie des hommes avec autant d'impertinence, que sous les empereurs Romains.

Octave fit égorger trois cens nobles de Pérouse; on les conduisit à l'autel dressé en l'honneur de Jules César, & on les immola tous, pour célébrer l'anniversaire de son assassinat.

Un maître fut condamné à la mort comme un sacrilège maudit: il avoit châtié un esclave qui portoit une médaille où étoit l'image de Tibère.

C'étoit un crime capital de se plaindre alors du malheur des tems. La plupart des fautes devinrent des attentats de leze-majesté; les parens, les amis, les orateurs, abandonnoient l'accusé, de peur d'être aussi coupables que lui.

Drusus demanda aux diseurs de bonne aventure, s'il ne posséderoit pas un jour de grandes

(1) Pline, l. 12. c. 1. On appelloit cet impôt *Aëria sensio*.

richesses ; Lutorius Priscus composa , pendant la maladie de Drusus , une élégie sur sa mort : Torquatus Silanus , homme de qualité du premier rang , vivoit avec splendeur : un autre conservoit le portrait de Cassius parmi ceux de ses ancêtres , & ils furent tous condamnés.

On déclara Silanus coupable de lèse-majesté , parce que Messaline , femme de l'empereur , & Narcisse l'affranchi , firent un songe qui regardoit Silanus.

Falanius admit un comédien parmi les prêtres qu'il y avoit dans chaque famille à l'honneur d'Auguste , & il vendit un jardin qui renfermoit la statue de cet empereur ; on le déclara coupable de lèse-majesté.

La mere de Fufius Geminus expira dans les tortures , parce qu'elle pleura la mort de son fils , que le tyran , offensé d'une raillerie , fit mettre à mort (1).

Les espions de Constance s'insinuoient dans toutes les compagnies , pour découvrir ceux qui faisoient des songes sur l'empereur , & les malheureux songeurs étoient mis à mort.

(1) Voyez les Discours politiques de Gordon , sur Tacite , t. 2. disc. 5. sect. 4.

On peindra le despotisme ottoman par deux traits. En 1747, il y eut une révolte à Constantinople, & on jeta dans le Bosphore deux mille Janissaires. Lorsque les Pachas voyagent, ils sont défrayés par le peuple, & ils exigent encore l'argent de dent, pour les dédommager de ce qu'ils usent leurs dents dans les repas (1).

Muley Ismaël, empereur de Maroc, avoit tué dix mille hommes de sa propre main (2); & l'on croit dans cet empire, qu'il suffit d'être égorgé par le souverain, pour aller en paradis (3).

Un officier Siamois est puni des fautes de tous ceux qui sont à ses ordres, parce qu'ayant droit de les corriger, il doit répondre de leur

(1) *Letters of Miladi Montaigu*, t. 2.

(2) Et suivant quelques-uns cinquante mille.

(3) Du tems de Scaliger, on imprima à Rome les Œuvres d'Avicenes en arabe, un Commentaire sur Euclide, & une Géographie, traduite depuis sous le nom de *Geographia Nubiensis*. On comptoit faire au Levant un grand commerce de ces livres; mais ce projet ne réussit point, & les Mahométans ne voulurent pas recevoir les exemplaires qu'on leur porta. Ils craignoient que, dans la suite, on n'imprimât l'Alcoran, & qu'ainsi on ne profanât ce livre divin. Préface de la Bibliothèque Orientale.

conduite ; & un pere partageoit toujours la punition d'un fils coupable (1).

Le despotisme de la Chine est un des plus modérés ; mais un prêtre Chinois reçoit la bastonnade, pour avoir fait ses prieres avec négligence, & l'un d'eux fut menacé du dernier supplice, s'il ne tomboit pas de pluie dans cinq ou six jours (2). Un ministre disgracié est ordinairement condamné à balayer tous les matins la salle d'audience de son successeur, & les cours du palais de l'empereur (3).

Quant aux caprices des tyrans, voici leur portrait. Un pirate de Calicut, croisant le long des côtes, rencontra pendant la nuit un brigantin, monté par dix-huit Portugais profondément endormis ; il ordonne de les enchaîner ; on les réveille ; il leur fait donner la mort, & il leur dit que c'est pour avoir osé dormir, tandis qu'il est en course.

Enfin les maux que produit le despotisme sont

(1) Chaque Siamois est assujetti à un service personnel ; & afin que personne ne puisse s'y soustraire, on a imaginé la singuliere division de *gens de main droite*, & de *gens de main gauche*.

(2) Voyage de Montanus.

(3) Lettres édif. t. 24.

sans nombre : il replonge quelquefois dans la vie sauvage ; & c'est ce qui est arrivé aux habitans de la Colchide (1).

CHAPITRE VIII.

Liberté. Goût de la liberté.

LA société & la tyrannie font perdre ce goût ; & il ne faut le chercher que dans les républiques & chez les peuples dont la civilisation n'est pas fort avancée.

Les insulaires des Philippines ne permettent pas aux habitans d'un autre canton de mettre le pied sur leur terrain ; & cette indépendance mutuelle fait naître entr'eux de sanglantes guerres (2).

Plusieurs Indiens de l'Amérique septentrionale ne châtient jamais leurs enfans : « Ils n'ont point encore de raison, disent-ils ; & dans un âge plus avancé, ils sont les maîtres absolus de leurs actions. » Ils se laissent aussi maltraiter par des ivrognes, parce que les ivrognes ne savent

(1) Rech. phil. sur les Egyptiens & les Chinois, t. 2.

(2) Voyage de Gémelli Carréry.

ce qu'ils font. Ils sont convaincus que nulle puissance ne peut attenter à la liberté de l'homme; & pour ne pas se défendre contre une femme ou contre un enfant, ils prennent la fuite, s'il y a trop de danger (1).

Des Arabes qui croient que la propriété mène à l'esclavage, mettent quelques pierres au milieu d'un champ, pour annoncer qu'on poignardera le premier qui osera le labourer.

Les Boyens, dans les fertiles plaines de l'Italie, rendirent leur fortune poitative, afin de ne pas tomber sous le joug, pour la conserver. Ils ne vouloient point qu'un champ fût cultivé deux années de suite par le même homme; ils s'accourumoi-ent ainsi à l'indépendance, & à quitter sans regret leur pays (2).

Les insulaires des Baléares prévoient que l'introduction des métaux détruira leur liberté; & ils ne souffrent pas l'usage de la monnoie. Ils se mettent à la solde des Carthaginois, & ils ne veulent point rapporter leur payé dans leur patrie; ils achètent des femmes & du vin (3).

(1) Voyage de l'Escarbot & Champlain.

(2) Polybe. Cæsar, de *Bello Gallico*, lib. 6. cap. 22. Hist. anc. des peuples de l'Europe, t. 5.

(3) Diod. de Sic. l. 5. ch. 12.

Les Scythes abhorroient l'esclavage: leur roi ne souffroit pas à son service un homme acheté à prix d'argent (1); & les Alains; descendants des Scythes, ne permettoient pas qu'il y eût un esclave parmi eux.

On retrouve la même loi chez les Indiens de l'antiquité (2). Cette contrée étoit déjà gouvernée par un maître souverain, mais elle abhorroit la servitude personnelle.

Lorsque les peuples ont gémi sous des tyrans & qu'ils recouvrent leur liberté, ils prennent des précautions qui semblent devoir épouvanter à jamais les despotes, mais dès que ces premiers momens de ferveur sont passés, on retombe dans la négligence.

Après l'expulsion des Tarquins, la loi de Valérius permit de tuer quiconque aspireroit à l'autorité souveraine, pourvu qu'on prouvât ses pernicieux desseins (3).

Les Grecs ne mirent point de bornes à leurs vengeances qu'ils prirent des tyrans ou de ceux qu'ils soupçonnoient de l'être. Ils firent mou-

(1) Hérodote, liv. 4. ch. 72. liv. 1. ch. 167.

(2) Diod. de Sic. l. 2. ch. 25.

(3) Tite-Live, l. 2.

rir leurs enfans (1). & quelquefois cinq des plus proches parens (2).

Par un décret du sénat d'Athènes, on renverse les statues de Philippe, on déchire ses portraits, on efface son nom & ceux de tous ses ancêtres, on déclare que les fêtes établies en son honneur seront des jours profanes, & que les lieux où l'on a placé des monumens à sa gloire, seront des lieux exécrables; que les prêtres dans toutes les prières publiques, feront des malédictions contre Philippe & sa famille. Le peuple d'Athènes promet dans la suite d'adopter tout ce qu'on pourra imaginer pour flétrir la gloire de ce prince, & de traiter en ennemi de l'état celui qui oseroit s'y opposer (3).

Timogoras fut condamné à mort pour s'être prosterné devant le monarque de Perse (4).

Les Suisses ne savoient plus qu'inventer contre les ducs d'Autriche; ils détruisirent tous les paons, parce que les armes de l'un de ces princes avoient une queue de paon pour cimier (5).

(1) Denis d'Halicarnasse. Ant. Rom. l. 8.

(2) Cic. de Invent. lib. 2.

(3) Tite-Live, l. 1. c. 44.

(4) Valere Maxime, l. 6.

(5) Hist. nat. des Oiseaux, t. 4. liv. 12.

Les Crétois, pour tenir les premiers magistrats dans la dépendance des lois, recouroient à l'insurrection. Une partie des citoyens se soulevoit, mettoit en fuite les magistrats, & les obligeoit de rentrer dans la condition privée. Cette institution, qui établissoit la sédition afin d'empêcher l'abus du pouvoir, sembloit devoir renverser quelque république que ce fût; elle ne détruisit pas celle de Crète; on peut en voir la raison dans M. de Montesquieu (1).

On a rempli ce chapitre de faits, & non pas de réflexions. Le despotisme sourit, & brave les raisonneurs: mais ce qu'on dit en faveur de la liberté est encore utile; & dans les pays éclairés, il n'y a pas un prince qui osât suivre les traces de Caligula ou de Néron.

(1) Esprit des Lois, l. 8. ch. 11.





LIVRE NEUVIEME.

Beauté, Parure, Manieres de se défigurer,

Et de se mutiler.

CHAPITRE PREMIER.

Idées diverses sur la beauté & la parure (1).

ON a dit souvent que les idées sur la beauté ne sont pas les mêmes chez les différens peuples; & le but de ce chapitre est d'en mieux rapprocher le contraste. Quoique les hommes

(1) On n'envisage pas ici le beau, sous le même point de vue, que tant d'écrivains, qui en ont parlé: & quoiqu'il soit question seulement de la beauté du corps ou de la beauté dans la parure, les faits qu'on rassemble serviront peut-être à dissiper les doutes des Métaphisiciens sur cette matière.

soient

soient organisés d'une manière uniforme, ils devoient se former divers sentimens; & comme on ne trouve nulle part le prototype de la beauté, on ne peut être guidé par des principes généraux, & chaque individu est abandonné à lui-même. Cicéron définit le beau, *splendor boni*: sa définition jettera beaucoup de jour sur cette matière.

Ce qui est bon pour un homme ne l'est pas pour un autre; & si mon imagination embellit cette chose, elle sera belle à mes yeux, tandis qu'aux vôtres, elle n'aura pas la même qualité. L'utilité physique ou morale dépend du climat, des humeurs, du sang, du caractère & de mille autres circonstances, & si j'ai du goût pour une chose, on dira qu'elle est belle, par rapport à moi, ce qui signifie qu'elle m'est avantageuse de quelque manière. Les objets perdent leur beauté, lorsqu'ils ne nous sont plus utiles. Ainsi, une belle pomme n'est plus belle pour un malade qui ne peut la manger; & souvent un homme foible ne s'apperçoit plus de la beauté d'une femme.

Le beau fait une impression agréable, le laid en fait une qui est pénible, & chacun sait que la même chose doit produire une sensation très-différente aux yeux d'un Blanc, d'un Noir, d'un

Albinos, d'un Lapon, d'un Samoïede, d'un sauvage, d'un homme civilisé, d'un caractère vif & ardent, d'un homme paresseux & froid; enfin, d'un homme mélancolique, d'un homme gai, &c. &c. & de-là les idées diverses qu'ils ont tous de la beauté. Il n'est pas surprenant que les Blancs imaginent le diable noir, & que les Noirs à leur tour imaginent qu'il est blanc, tandis que les hommes jaunes ou bronzés lui donnent une couleur diamétralement opposée à la leur; & on n'est pas non plus étonné que les Negres de Benin, malgré leur jalousie, permettent aux Européens toute sorte de liberté auprès de leurs femmes: *Il est impossible, disent-ils, qu'elles soient d'assez mauvais goût pour aimer un Blanc* (1).

Des Africains, qui n'ont jamais vu que des Noires, éprouvent à la vue d'une Blanche, un sentiment d'aversion; & les Négresses font la même impression sur nous. En général, avant d'être attiré vers une chose qui frappe les sens pour la première fois, il faut que l'âme y soit bien accoutumée; or, comment des peuples qui n'ont jamais contemplé que les beautés de leurs pays, pourroient-ils goûter celles des autres contrées? en

(1) Rel. de Nyendal.

se familiarisant avec ces objets, on quitte peu-à-peu l'aversion qu'ils inspirent d'abord ; & si l'on parvient à modifier ses goûts & son caractère, de manière à y trouver aussi de l'utilité, on sent bientôt de l'attrait. Les Nègresses aiment enfin les Blancs.

Les idées de beauté correspondent aux idées d'ordre & de proportion, dont on a rempli son esprit. Le beau dans les arts, ne peut être senti que par ceux qui sont éclairés, & on le sent plus ou moins, lorsqu'on s'est plus ou moins exercé. Les sauvages ne le connoissent en aucune manière, & en suivant les progrès des peuples dans la civilisation, on peut imaginer une échelle de développement sur les idées qu'ils se formeront de la beauté. Enfin, le goût d'un homme, qui, dès l'enfance, vivroit seul dans une île, deviendrait désordonné, & des animaux auroient à ses yeux un caractère de beauté qu'ils n'ont pas aux nôtres.

Telle est la constitution de l'homme, qu'il ne juge presque jamais les objets en eux-mêmes, mais par des rapports qui leur sont étrangers : la rareté donne du prix à plusieurs, & cette observation peut s'appliquer aux jugemens que nous portons de la beauté. Parmi les fleurs qui paissent dans les champs, il en est qui paroîtront

plus belles à des yeux non prévenus, que beaucoup d'autres dont on parseme nos parterres ; & cependant un amateur de jardins ne manquera pas de donner la préférence à ces dernières. Il n'est pas besoin de suivre davantage ce principe : si, au lieu de naître avec une figure que nous appellons *laide* ou *ordinaire*, la plupart des hommes recevoient de la nature ces traits auxquels on donne le nom de *très-belle figure*, nos idées varieroient beaucoup avec ce changement ; & l'on ne fait pas quelle impression produiroient alors les laids qui formeroient le petit nombre.

Quelques idées qu'on ait de la beauté, on ressent de l'aversion ou de l'éloignement pour ce qui paroît laid, & cette aversion prend des degrés de force plus ou moins grands. Ainsi, des peuples abhorroient les créatures mal conformées ; & Eusebe met au nombre des belles actions de Constantin, l'ordre qu'il donna d'égorger sans miséricorde tous les hermaphrodites d'Alexandrie (1).

Enfin, plusieurs de ces idées dépendent uniquement du caprice de l'imagination, & comment les fantaisies seroient-elles uniformes ?

Ces principes expliqueront toutes les singula-

(1) Eusebe, *in vitâ Constant.* l. 4.

rités : on parcourera les différentes parties du corps , & après les avoir examinées en détail , on examinera l'impression que fait leur assemblage sur les différens peuples. On s'étendra encore davantage sur chacun de ces articles , dans le chapitre IV.

Les anciens Péruviens s'arrachoient la barbe Cheveux,
barbes, &c. avec le plus grand soin (1). Les Otahitiens des deux sexes s'épilent les poils sous les aisselles ; ils accusoient de malpropreté les Anglois qui n'imitent pas leur exemple : & les insulaires de Savu & des Philippines portent pour cela des pincettes d'argent suspendues à leur col (2). Les Huns recouroient à un autre expédient ; ils brûloient ou ils coupoient la peau du visage de leurs enfans , afin qu'en la cicatrisant , il n'y crût point de barbe (3). — Dans les pays chauds & ailleurs , la barbe & les poils engendrent des pustules & de la vermine , & on les arrache afin de prévenir cet inconvénient. La transpiration & la sueur se rassemblent dans ces poils , & y forment un dépôt infecte ; & lorsque

(1) Ulloa.

(2) Voyages de Cook & de Gemelli Carréri.

(3) Ammien Marcellin. Hist. anc. des Peuples de l'Europe , t. 6.

d'ailleurs on ne connoît point l'usage du linge; cette malpropreté est encore plus dangereuse. Les maladies & les démangeaisons de la peau doivent paroître surtout fort incommodes à des peuples guerriers, & les Huns imaginèrent de découper les joues.

Cependant les nations qui estiment la barbe & les cheveux sont en plus grand nombre. C'est souvent un deshonneur de les couper; & Augelle (1) parle d'un peuple chez qui les hommes accusés de quelques crimes, ne pouvoient se raser qu'après s'être justifiés. On sait de quelle importance étoit la chevelure dans les premiers siècles de la monarchie, & comment on déshonorait un homme en le rasant, pour le reléguer ensuite parmi des moines. Aujourd'hui même à Basra, quiconque s'est rasé par mégarde, ou autrement, est flétri, & on le punit de trois cens coups de bâton (2). Les Arabes Bedouins ont tant de respect pour la barbe, que les femmes & les enfans baisent toujours celle de leurs maris ou de leurs peres, lorsqu'ils viennent les saluer, & les hommes qui se rencontrent, se la baisent mutuellement des deux

(1) L. 3. chap. 4.

(2) Voyage de Niehbur.

côtés. La plus cruelle injure qu'on puisse faire aux Indiens de Quito, c'est de leur couper les cheveux (1); & à moins que les Groënlandoises ne soient en deuil, ou qu'elles ne veuillent renoncer au mariage; c'est aussi un déshonneur pour elles de se raser la tête (2). — Le poil & la barbe sont naturels à l'homme; & il est simple qu'on ne les coupe point. Des cheveux touffus & une grande barbe, donnent à la figure un air effrayant, & la plupart des peuples recherchent cet avantage. — Les cheveux & la barbe annoncent de la force & de la gravité; en les perdant, on perd de cette force, & on prend un air efféminé. — Lorsqu'on a contracté l'habitude de porter sa barbe & ses cheveux; qui pourroit heurter des préjugés accrédités pendant plusieurs générations? & le czar Pierre, qui l'entreprit, n'excita-t-il pas une révolte?

La barbe échauffant beaucoup; il seroit naturel qu'on la coupât dans les pays de l'Orient & qu'on ne la rasât pas en Europe. Mais les usages en Asie sont aussi immuables que les gou-

(1) Ulloa. Aussi cette peine n'est-elle en usage que pour de grands crimes.

(2) Rel. de M. Crantz.

vernemens , & les mœurs de cette partie du monde n'ont pas changé depuis deux mille ans. Les hommes des tems anciens portoient leur barbe , & on a continué de la porter ; tandis que les nations de l'Europe , plus indépendantes des préjugés & de l'habitude , ont repris & quitté plusieurs fois cette mode.

Malgré le respect qu'avoient pour les cheveux les Indiens de Terre-Ferme , celui qui tuoit un ennemi de sa main , pouvoit les couper : on lui permettoit aussi de se peindre le corps en noir , & il passoit alors pour un héros : mais cet état de gloire ne duroit que jusqu'à la première lune , & le vainqueur étoit déshonoré , si , à cette époque , il ne faisoit pas disparaître sa noirceur , & s'il ne laissoit pas croître ses cheveux (1).

En examinant les couleurs artificielles que les peuples donnent à leurs cheveux , il faut raisonner sur les mêmes principes. Des hommes guerriers veulent paroître terribles & épouvanter leurs ennemis. Les anciens Gaulois aimoient une grande crinière rouge , & ils la rougissoient avec une pommade. Dans les jours de cérémonie , leur parure étoit analogue à leur caractère , ils pou-

(1) Voyage au Pérou.

droient alors leurs cheveux & leur barbe avec de la limaille d'or (1).

D'autres cherchent la couleur qui va le mieux au teint de leur visage, & si la nature n'a pas fait cet assortiment, ils tâchent d'y suppléer. Les Germains rendoient blonds leurs cheveux, avec un fagon composé de suif de chevre & de cendres de hêtres (2). On a imaginé de la poudre blanche, de la poudre rousse & de la poudre noire, &c. Les femmes des îles Mariannes blanchissent leurs cheveux avec des eaux préparées (3); & Joseph dit que les Juives les jaunissoient avec de la poussière d'or. Les Maldivois les rasent tous les huit jours jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement noirs (4).

La couleur des cheveux annonce le tempérament: ainsi, les roux suent davantage; leur sueur est plus infecte, & même elle peut être un venin. On a de l'aversion pour eux, & on les proscriit. La superstition s'en mêle encore, & on les regarde comme des hommes maudits de Dieu. Les Egyptiens faisoient mourir tous

(1) Diod. de Sic. l. 5 & 20.

(2) Plin.

(3) Hist. des Îles Mariannes du P. Gobien.

(4) Voyage de Pyrard.

ceux qui tombaient entre leurs mains (1). Les Tripolitaines préfèrent cependant cette couleur ; car elles répandent du vermillon sur les cheveux de leurs enfans (2).

On ne peut entretenir sa barbe, sans en prendre soin ; & afin de la mieux parer, on l'arrange de mille façons différentes. Loyer vit un roi d'Issiny, qui portoit la sienne tressée en vingt petites boucles mêlées de soixante morceaux d'aygris ; c'est-à-dire, de soixante pierres précieuses (3). D'autres Negres y attachent de petits grelots (4) ; & l'on dit avec raison, qu'il y a souvent bien de l'orgueil dans la barbe d'un capucin.

Quand les femmes n'ont jamais vu que des hommes qui portent leur barbe, elles éprouvent à la vue d'un menton rasé ce premier sentiment d'aversion & de répugnance, dont on a parlé plus haut, & la diversité de leurs goûts, suivant le siècle où elles vivent, est fort naturelle. Louis VII fit raccourcir ses cheveux & raser sa barbe pour obéir aux mandemens des

(1) *Esprit des Lois*, liv. 15. ch. 5.

(2) *Etat des royaumes de Barbarie*.

(3) *Voyage de Loyer*.

(4) *Prevost*, t. 1.

évêques, Léonore d'Aquitaine, sa femme, le trouva ridicule & devint galante; le roi obtint un divorce; Léonore épousa le comte d'Anjou, qui monta ensuite sur le trône d'Angleterre; elle lui donna pour dot le Poitou & la Guyenne: ce fut là l'origine des guerres qui ont ravagé la France plus de trois cens ans, & qui coûtèrent la vie à trois millions de François (1).

Il est impossible d'imaginer toutes les formes diverses qu'on a donné aux cheveux: on peut voir là-dessus un grand nombre d'estampes qui se trouvent dans la Collection de Bry (2). Les uns font des tresses ou des petites cordelettes, qui pendent sur les oreilles ou de tous les côtés; d'autres, une vingtaine de petites queues dressées sur la tête; ceux-ci les rasent & n'y laissent qu'une bande qui va d'une oreille à l'autre, ou trois flocons sur les oreilles & par derrière. Ailleurs, on les réunit en un seul bouton élevé comme une pyramide, ou on en forme une grande pyramide entourée d'autres plus petites; ici, on les rase, & on les dispose en

(1) Mezeray ne dit pas que Léonore n'auroit pas été galante, si Louis VII n'avoit pas fait couper sa barbe; mais une si petite cause peut-être produit d'aussi grands effets.

(2) Partie 6 des petits Voyages.

branche de laurier , qui vient tomber au milieu du front ; là , on les coupe en bonnets d'Arméniens , &c. &c. &c. &c. il est inutile de pousser plus loin cette énumération.

La coëffure des femmes n'est pas moins singulière. Celles de la Chine, par exemple (1), portent sur la tête la figure d'un oiseau appelé *Fong-hoang*. Cet oiseau est de cuivre ou de vermeil doré , selon la qualité des personnes : les ailes déployées tombent sur le devant de la coëffure , & cachent le haut des tempes ; la queue longue & ouverte , forme une aigrette ; le corps est au milieu du front ; le col & le bec couvrent le dessus du nez ; mais le col est attaché au corps de l'animal avec une charnière qui ne paroît point , afin qu'il ait du jeu , & qu'il branle au moindre mouvement. Les femmes de qualité portent quelquefois plusieurs de ces oiseaux , entrelacés en forme de couronne ; & le seul travail de cet ornement est d'un grand prix. «

Quoique une parure soit incommode , dès qu'on la croit belle , on ne la recherche pas avec moins d'empressement , & l'homme sacrifie partout son bien être , à la puérile vanité d'avoir un petit agrément de plus. On ne devinera point

(1) Voyez Duhalde , & le P. le Comte.

jusqu'où va l'extravagance des femmes Myant-sés (1). « Elles ont sur la tête une planche légère de plus d'un pied de long, & large de cinq ou six pouces, qu'elles couvrent de leurs cheveux, & qu'elles affermissent avec de la cire. Elles ne peuvent ni se coucher ni s'appuyer, sans tenir le col fort droit, & le pays étant plein de bois & d'arbres, elles sont obligées de tourner la tête à chaque pas. Lorsqu'elles veulent peigner leur chevelure, elles passent une heure devant le feu à fondre la cire; aussi ne prennent-elles ce soin qu'une ou deux fois l'année (2). « A cette parure, il faut joindre celle des habitans de la terre de Natal. Ils portent des bonnets de suif de bœuf de six à dix pouces de hauteur. On applique peu-à-peu sur la tête, un suif épuré, & il se mêle si bien aux cheveux, qu'il y reste collé pour toujours (3).

Dans la plupart des pays, les hommes portent les cheveux courts, & les femmes tirent vanité de leur longueur. A Otahiti, au contraire, les femmes les portent coupés autour des oreilles,

(1) Nation répandue parmi les Chinois.

(2) Chine du P. Duhalde.

(3) Voyage de Dampierre, t. 3.

& les hommes les laissent flotter en grandes boucles sur leurs épaules, ou les relevent en touffe sur la tête (1). — Ces insulaires cherchent à paroître forts, parce qu'ils sont à moitié sauvages, & presque toujours en guerre. Jusqu'à présent la coquetterie n'a pas fait beaucoup de progrès parmi les femmes, ou bien elles ont découvert que les cheveux courts (2) conviennent à leur figure ingénue & touchante. Les sauvages & les peuples barbares laissent croître leurs cheveux, par la même raison que les Otahitiens ; tandis que les paysans des pays policés les coupent autour de la tête : ces paysans sont rassemblés en grandes troupes, ils vivent paisiblement sous la sauvegarde des lois & des soldats de l'état ; ils sont très-occupés de leurs travaux, & ils donnent à leurs cheveux la forme qui exige le moins de soin & le moins de tems. Les femmes, qui veillent sur le ménage, ont plus de coquetterie ; car la coquetterie naît surtout dans les grandes sociétés : le goût des hommes se blase & se raffine ; & pour plaire au mi-

(1) Voyage de Cook.

(2) En Amérique, les femmes coupoient leurs cheveux, & les hommes les portoient fort longs. Les travaux, dont les maris les surchargeoient, ne leur laissoient pas le tems de penser à leurs cheveux.

lieu de tant d'autres femmes, une épouse doit embellir sa figure.

Le soin de la parure poussé trop loin, ôte le goût des travaux essentiels ; il rend efféminé & mol ; & une religion, qui prêche la mortification, la solitude & l'humilité, devoit s'élever contre cet abus. Dans le huitieme siecle, on excommunia ceux qui frisoient & qui boucloient leurs cheveux (1). Lorsqu'on recommença sous Louis XIII à les boucler, le concile in-Trullo, ordonna aux prédicateurs de censurer cette nouveauté scandaleuse.

Une philosophie trop sévère a voulu proscrire tous ces atours, comme s'ils ne marchaient pas à la suite de la civilisation, & comme s'il étoit indigne de l'homme de rechercher ce qui peut être agréable aux autres & à soi-même. On a dit que c'est un animal qui ne peut être trop paré ; & puisqu'on ne ramenera point les peuples à la simplicité, pourquoi ne pas se conformer à des usages aussi indifférens ?

Rien ne rend la figure si hideuse, que de ne point avoir de front ; & comme les sauvages cherchent plus à inspirer la terreur qu'à paroître beaux, ceux de l'isle Hispaniola le couvroient

Front:

(1) Conc. Quini-sex. Canon,

presque entierement avec des couleurs (1). L'auteur de l'histoire de S. Domingue dit que *c'étoit une beauté pour eux de ne point avoir de front* ; mais leur premier but étoit probablement d'effrayer à la guerre , & en se familiarisant avec ces visages , ils y trouverent par la suite de l'agrément : on reviendra tout à l'heure sur cette matiere ; & l'on développera cette idée.

Ailleurs , on voulut embellir le front & le rendre plus grand ou plus petit , l'applatir ou lui donner une autre forme , comme on peut le voir dans le chapitre intitulé : *Manieres de se défigurer , relatives à la beauté & à la terreur*. On dira seulement ici que sur la côte de Malaguette le principal ornement des femmes est une raye autour du front d'un vernis blanc , rouge ou jaune , & que cette raye , avant d'être sèche , laisse tomber dans son contour des lignes & des rayons (2).

Yeux.

Il y a des yeux qui font plus d'impression les uns que les autres ; & lorsqu'on eut imaginé de les peindre , on leur donna la couleur qu'on aimoit le mieux.

Il paroît que cet usage est fort ancien , puis-

(1) Histoire de S. Domingue.

(2) Voyage d'Atkins.

que les femmes de la Floride se frottoient l'intérieur & le tour des yeux avec de la mine de plomb ; & que les Grecques & les Romaines se les brunissoient déjà.

Il étoit autrefois très-commun en Orient , & il est encore répandu aujourd'hui parmi les personnes de la première qualité (1). Les femmes Turques y mettent de la tustie brûlée , pour les rendre plus noirs : à l'aide d'un poinçon d'or ou d'argent , mouillé de salive , elles font passer doucement cette poudre entre les paupières & les prunelles (2).

A la Chine , on aime les petits yeux : les femmes font ce qu'elles peuvent pour empêcher qu'ils ne paroissent grands , & les jeunes filles se tirent continuellement les paupières , afin de les avoir petits & longs (3).

Un visage sans sourcils nous paroît difforme ; Sourcils
cependant les Negres de Sierra-Leona (4), les femmes de l'île Nicobas (5), celles de plusieurs

(1) Rech. philosoph. sur les Egyptiens , t. 1.

(2) Nouvelle Relation du Levant.

(3) Voyage de Le Gentil.

(4) Voyage de Finch.

(5) Dampierre.

pays de l'Asie (1), les Brésiliennes (2), les anciennes Moscovites (3) & les Japonaises de la province de Fisen, lorsqu'elles sont mariées, se les arrachent entièrement (4). — Il est difficile de savoir si c'est toujours par un principe de beauté, car chez les Brésiliens, les hommes les arrachent, ainsi que les cils, pour que leur regard fût plus farouche.

On ne varie pas moins sur la forme & la couleur qu'on leur donne. Les femmes de la Côte d'Or les peignent en rouge & blanc (5). Celles d'Yéçô les peignent en bleu; les Arabes les noircissent & les joignent sur le milieu du front (6); & des femmes d'Asie ne les abbattent que pour en faire d'autres avec de la peinture noire; mais elles tournent en haut la pointe de l'arc ou du croissant.

Tempes.

Des Negres de Rio Gabon parent leurs tempes de deux touffes de plumes & de petites plaques de fer (7). — Les touffes de plumes sont

(1) Voyage de Belon.

(2) Voyage de Lery.

(3) Voyez la Relation curieuse de Moscovie.

(4) Kämpfer.

(5) Voyage d'Artus.

(6) Voyage fait par ordre du roi en Palestine.

(7) Bosman.

un ornement, & ressemblent à nos boucles de cheveux ; & les plaques de fer peuvent être un préservatif contre les coups & les maladies.

Un ornement au bout du nez nous paroît incommode ; mais les Péruviennes y plaçoient un anneau massif, dont la grosseur étoit proportionnée au rang de leur mari. Le nez s'abaissoit insensiblement sous ce poids , & , dans un âge avancé , il leur descendoit jusqu'à la bouche (1).

Les sauvages de l'île S. Salvador colloient au bout de leur nez des feuilles d'or. L'usage de le percer comme les oreilles , & d'y suspendre des ornemens , est très-commun. Les insulaires de la Cayenne , y portent une petite piece d'argent , ou un gros grain de cristal verd (2) ; & les Mexicains , des pierreries & de l'or (3). Les femmes Arabes , & quelques-unes de l'Inde , y placent un grand anneau d'or (4) ; & celles de la province de Guzerate , plusieurs bagues (5). On ne peut guères se moucher com-

(1) Voyage au Pérou.

(2) Rel. de Froger.

(3) Gomara.

(4) Voyage de l'Arabie heureuse.

(5) Rel. de Mandello.

modément avec cette parure ; & en effet , Mandello nous apprend que les Indiennes ne se mouchent presque jamais. D'autres peuples se percent le nez , pour y insérer des os , de gros morceaux de bois , &c. & rendre leur figure plus martiale (1).

On dit que les personnes qui vouloient jadis se donner un air de gravité , en Espagne & en Portugal , ne paroissoient en public , les jours de cérémonie , qu'avec des lunettes sur le nez (2).

Si l'on examine les idées qu'on se forme sur la beauté du nez , on trouve que dans la grande Tartarie , on préfère ceux qui sont extrêmement

(1) Voyez le chapitre suivant.

(2) Mercure de France , Janvier & Février 1732. Lorsque les anciens usages se conservent trop long-tems , ils deviennent ridicules , quoique leur origine soit plus ou moins raisonnable. Des sénateurs ou des officiers publics , afin d'imposer du respect à la multitude , portent tout l'attirail de la vieillesse. Les jeunes gens qui leur succèdent , suivent la vieille coutume : ainsi les académiciens François mettent , les jours de grande cérémonie , d'énormes perruques. D'après cet usage , on a peut-être écrit , » que les personnes de distinction , qui vouloient jadis se donner un air de gravité en Espagne & en Portugal , ne paroissoient en public ; les jours de cérémonie , qu'avec des lunettes sur le nez. « Car c'est ainsi que l'on compose l'histoire & les relations de voyage.

petits (1) ; & qu'ailleurs on n'aime que les gros ou les longs.

Lorsque l'homme s'avisa de se faire des blessures , pour se parer , il commença probablement par l'oreille , qui semble détachée du corps , & qui est facile à percer ; & l'on voit en effet , que presque tous les sauvages trouent les leurs. Un grand nombre d'Américains aimoient les longues oreilles , & ce goût se retrouve à Siam & dans plusieurs pays de l'Asie : pour les allonger , ils passaient dans le lobe , de petits rouleaux , qui les approchoient insensiblement de l'épaule , & peu-à-peu ils en insinuoient de plus gros. On y suspend des pierres , des métaux , des morceaux de bois , &c. & les Zélandois (2) y portent de l'étoffe , des plumes , des oiseaux , des clous , des cordons auxquels sont attachés des paquets de ciseaux , des aiguilles , du talc verd , des ongles & des dents de mort , des dents de chien , &c. Plusieurs Négresses y mettent un anneau d'or , dont le diamètre est au moins d'un demi-pied (3). Enfin , chez les Mogols , la longueur ordinaire des pendants d'oreille est d'un pied (4).

(1) Voyage de Rubruquis.

(2) Voyage de Cook.

(3) Voyage de Brue.

(4) Hist. des Turcs & des Mongols.

Au Malabar, ils pèsent jusqu'à quatre onces, & l'ouverture des oreilles est si grande, que le poing y entreroit aisément (1).

Levres.
Bouche.

Les Péruviens imaginèrent cette parure: les hommes avoient sur la bouche une plaque d'or ou d'argent de forme ovale, & qui descendoit si bas, qu'elle couvroit la levre inférieure. Ces plaques, échancrées au-dessus, formoient une espèce de croissant, dont les deux pointes aboutissoient au nez, & on les posoit sur la bouche, de manière qu'elles avoient un mouvement continu. On gardoit cette parure pour les grands jours de cérémonie; le reste du tems, on en avoit de plus petites qui ne couvroient point les levres (2). Les habitans de Mosambique mettoient des morceaux d'or aplati, d'ambre ou d'os, sur la levre supérieure & sur celle de dessous, afin de les grossir & de les relever (3). Nous ferons ailleurs un assez long paragraphe sur les levres.

Dents. Les habitans de la province de Cumana, les femmes des îles Mariannes (4), les Japonois &

(1) Voyage de Dellon.

(2) Voyage au Pérou.

(3) Hist. des Îles Mariannes.

(4) Voyage de Baron dans Churchill.

les Siamois (1) teignent leurs dents en noir. Les Tunquinois rougiroient de les avoir *blanches* comme les *éléphants* & les *chiens* (2); & ce qu'il faut bien remarquer, parce que l'usage du Bétel noircit celles des Banianes, « elles sont parvenues, dit Mandello, à se persuader que c'est une beauté de les avoir de cette couleur. » Les insulaires de la Guerta (3) les peignent en rouge, & les Macassarais, en verd & rouge (4). On dira plus bas que les seigneurs du Macassar en portent d'or, d'argent ou de tombac. Les Tartares de Kardan les incrustent de petites plaques d'or (5). L'usage des habitans de Batavia n'est pas plus raisonnable : ils usent avec une pierre à éguiser les extrémités des leurs, pour les rendre plus égales & plus polies; & ils font ensuite sur celles de la mâchoire supérieure un sillon parallèle aux gencives : la pro-

(1) Ils y appliquent un vernis noir, qu'on renouvelle de tems en tems; ils s'abstiennent alors de manger pendant quelques jours, afin que la drogue ne se détache point. Relation de Tachard.

(2) Dampierre.

(3) Voyage de Mindana, dans Dalrymple.

(4) Hist. de Macassar.

(5) Voyage de Marcopolo.

fondeur de ce sillon est au moins égale à la quatrième partie de l'épaisseur de la dent (1).

Visage. » Il y a une époque dans notre histoire, dit M. de Saint-Foix, où les femmes ne parurent plus se soucier de leur visage : elles commencèrent à le cacher. Ce n'est point la modestie qui eut recours aux voiles & aux masques ; mais comme les hommes faisoient semblant d'avoir de gros ventres, les femmes vouloient avoir de gros culs, & alors on s'occupa moins du visage. Elles prirent une espèce de masque, & n'alloient plus que masquées aux promenades, & même à l'église. « — L'usage des masques qui subsistoit encore en Angleterre quelques années avant la révolution, eut dans cette île une autre origine, comme on le dit au livre deuxième. Les mouches remplacèrent les masques en France, & les femmes en mirent une telle quantité, qu'on avoit de la peine à les reconnoître.

Ongles. Il falloit bien que la vanité s'attachât jusqu'aux ongles. Plusieurs peuples les aiment longs, & beaucoup d'autres ne peuvent pas leur laisser leur couleur naturelle. Les femmes de la Côte d'or (2) les ont quelquefois de

(1) Voyage de Cook.

(2) Prevôt, t. 4.

la longueur d'un *article* , & cet ornement les fait respecter. Les lettrés & les docteurs de la Chine (1) les portent de la longueur d'un pouce , pour apprendre qu'ils ne sont pas obligés de travailler. Les insulaires de Mindanao (2) les coupent , excepté celui du pouce , & sur-tout celui du pouce gauche ; & Hérodote (3) parle d'un peuple , qui coupoit ceux de la main droite , mais qui se plaisoit à laisser croître ceux de la gauche. Enfin , la Loubere vit à Siam des danseuses de profession , qui , par coquetterie , plaçoient au bout de leurs doigts , des ongles fort longs , de cuivre jaune. — Les Voyageurs qui racontent ces faits , ne les voyent jamais que relativement à la beauté : cependant , il peut y avoir d'autres motifs. La plupart des Espagnols , par exemple , ont l'ongle de l'index & du petit doigt fort longs , afin de s'écurer les oreilles & de pincer de la guitarre : ceux qui ne veulent pas les conserver si longs , sont obligés d'en mettre de postiches ; & les danseuses de Siam ont peut-être adopté le même usage , pour jouer de quelque instrument :

(1) Duhalde.

(2) Dampierre.

(3) Livre 4.

Il y a dans les arts , des travaux qui demandent des ongles fort longs ; & plusieurs tailleurs ne coupent jamais ceux du pouce.

Les femmes de la Bukkarie (1) & les Arabes (2) , les peignent en rouge , & à Macassar (3) , c'est un usage indispensable pour les personnes de distinction , d'entretenir la teinture rouge qu'on y met dès l'enfance. Deux princesses Negres , qui vinrent voir Brue , affectoient de lui montrer les leurs qu'elles avoient fort grands , & rougis à l'extrémité. En Perse , on a même imaginé une couleur particulière pour les hommes , & une autre pour les femmes : les hommes les teignent en jaune , & les femmes en rouge.

Pieds. A la Chine & à Lima , les petits pieds sont d'une extrême beauté. Les femmes de la capitale du Pérou ne les ont quelquefois que de cinq ou six pouces de long : on verra bientôt quelle méthode on employe pour cela ; & comment ce qui n'est d'abord qu'un attentat de la politique & de la jalousie devient une beauté.

Autrefois on estimoit en France un grand

(1) Hist. des Turcs & des Mongols.

(2) Voyage de Niéburh.

(3) Hist. de Macassar.

pied ; & la longueur des fouliers , sur-tout dans le quatorzieme siecle , annonçoit les degrés de distinction. Les fouliers d'un prince avoient deux pieds & demi de long ; ceux d'un baron, deux pieds , & ceux d'un simple chevalier , un pied & demi ; c'est de-là qu'est venue cette expression : *Il est sur un grand pied dans le monde*. Les femmes portoient aussi des fouliers plus longs que le pied.

Les peuples qui ont les pieds nus , ne manquent pas de les embellir. Les Negresses des environs du Sénégal , portent de petites coquilles au-dessous de la cheville (1) ; & lors du voyage de Gama , le zamorin de Calicut avoit les doigts des pieds & des mains chargés de perles & de pierreries , & deux rubis d'un prix inestimable à ses orteils (2). Enfin , plusieurs Negres entourent leurs jambes de bracelets pesans , qui les gênent dans leur marche ; & quoique les jambes des Juives fussent couvertes , elles y attachoient un ornement qui rendoit un son agréable , pendant qu'elles marchaient (3) : on renvoie le reste au chapitre des parures douloureuses.

(1) Voyage de Brue.

(2) Prevost , t. 1.

(3) *Ibid.*

Mammel-
les.

Les mammelles des Negresses des environs de la riviere Saint Vincent pendent jusqu'au genou (1). On sent que, dans ce pays, elles doivent être à la mode, & on rapportera bientôt comment on les allonge en Afrique. Ici, on aime un sein fort élevé, & en Espagne, on ne l'aime pas, parce que les femmes ont peu de gorge.

Ventre.

Les femmes du roi de Juida vont nues jusqu'à la ceinture, & entre autres ornemens, elles portent sur le bas du ventre, trois ou quatre rangs de perles, de morceaux de verre & de corail (2). Sous François II, on avoit de gros ventres & de gros *culs postiches* (3). Les Egyptiennes prenoient jadis des drogues pour se faire engraisser d'une maniere qui nous paroîtroit dégoûtante; c'étoit alors une grande beauté; & l'on dit que les habitans de l'Egypte moderne conservent le même goût (4). Les femmes de Maroc cherchent, toute leur vie, à augmenter leur embonpoint naturel; elles man-

(1) Prevôt, t. 7.

(2) On peut en voir la figure dans le quatrième volume de l'Hist. des Voyages.

(3) Essais hist. sur Paris.

(4) Rech. philos. sur les Egyptiens.

gent pour cela de jeunes chiens & de jeunes chats.

Les Chinois ont une tumeur au ventre qui embellit, disent-ils, le corps de l'homme, & ce préjugé a été répandu jusqu'en Russie. Suivant M. de Paw, les ceintures, dont ils se sont toujours servis pour serrer leurs robes, lui a, peut-être, donné naissance; & il peut avoir commencé chez les Tartares qui contractent plus ou moins ce défaut, parce qu'ils sont toujours à cheval; mais il est clair que ce défaut n'est devenu beauté que fort tard. — C'est probablement une manière de s'endurcir & de se fortifier le tempérament, & l'on retrouve aux grandes Cyclades un usage à peu près pareil. Les insulaires ont le ventre nud: ils n'y portent qu'une ceinture serrée si fortement, qu'on ne peut y passer le doigt. On croit qu'ils la mettent dans l'enfance, & qu'ils ne l'ôtent plus; ce qui forme un cercle creux & profond autour du ventre (1).

On pourroit suivre les idées de parure, appliquées aux parties naturelles, & parler des sauvages qui cherchent à embellir les queues de callebasse, les coquilles de mer, les cannes &

(1) Second Voyage de Cook.

les tuyaux qui leur servent d'étui. Les insulaires d'une des Cyclades, n'ont pour vêtement, qu'une large ceinture, dans laquelle les hommes attachent leurs parties naturelles, de manière à les faire paroître d'une grandeur extraordinaire (1).

Enfin, la plupart des sauvages de la Virginie se faisoient une longue queue semblable à celle de quelques animaux (2).

1) Second Voyage de Cook.

(2) Rel. de Raleigh.



CHAPITRE II.

De la parure en particulier. Manieres de se peindre & de s'enduire le corps.

L'HOMME ne peut laisser à son corps la forme que lui a donné la nature, & lorsqu'on examine de bonne foi sa conduite, on ne la trouve pas si déraisonnable. Le sauvage lui-même veut frapper d'une maniere avantageuse, les yeux de ceux qui le verront; & il a besoin d'ailleurs de faire un amusement de sa parure. Que cette parure soit belle ou laide, sale ou propre, elle plaira par sa nouveauté; & pour sauver l'ennui de l'uniformité, tout est bien accueilli. Mais plusieurs sauvages cherchent moins à plaire aux autres qu'à eux-mêmes: comme ils ne connoissent point l'usage du miroir, ils ne sont pas sûrs de l'effet que produira cette figure qu'ils viennent d'orner, & souvent ils ne s'en embarrassent pas.

Il paroît que les grandes parures sont toujours inventées par les femmes. Un sauvage se dégoûte de la sienne, elle relève ses charmes; elle se couvre le corps & le visage de peintures, &

souvent de boues ; elle forme des guirlandes avec les os, les pierres & les herbes qu'elle a rassemblées. Cette découverte se communique, passe des femmes aux hommes, & se répand dans tout le pays.

Si l'homme venoit au monde avec la forme qu'il essaye de se donner, il ne la trouveroit plus à son gré, & il en voudroit une autre. La mobilité de ses goûts est une suite du même principe. Il varie sans cesse sa figure & son ajustement, parce que les êtres intelligens ont des caprices & des fantaisies, & qu'avec le principe d'activité qui les anime, ils ne s'arrêtent pas long-tems sur le même objet. La Bruyere parlant du rouge que mettent les femmes, dit qu'elles seroient inconsolables, si elles *naïssent comme elles se parent*. La réflexion a quelque justesse ; mais cet observateur philosophe n'a pas vu qu'alors pour se parer, elles essayeroient de diminuer le coloris de leurs joues, ou qu'elles inventeroient une autre enluminûre qui les fît sortir de leur état naturel. Cette remarque est aussi applicable à des sauvages.

Les idées de distinction, de supériorité & de richesses, se mêlent presque toujours aux idées de parure, & ce mélange produira des effets qui nous paroîtront bisarres.

On

On ne fait pas l'apologie de la coquetterie ; on examine comment & pourquoi on s'éloigne de la simplicité de la nature , & il résulte de cette discussion , qu'il faut avoir de l'indulgence pour les travers puériles de la plupart des hommes.

Le corps nud conserve les formes de la nature ; & il est moins beau , sans doute , après qu'on l'a surchargé d'ornemens grossiers ; mais les Sauvages croient l'embellir , en le couvrant d'ordures. La plupart de ceux de l'Amérique septentrionale se *matachoient* le visage avec de la boue & des couleurs (1). Les femmes & les hommes de la nouvelle Zélande appliquent de l'ocre & de l'huile sur leurs joues & leur front ; ce qui les rend toujours humides. Ils tiennent à la main un morceau d'ocre , pour renouveler à chaque instant cette parure (2).

D'autres se servent des excréments des animaux , & les Negres de la baye de Saldana , s'oignent des pieds à la tête , du jus de quelques herbes qui ressemble beaucoup à de la fiente de vache (3).

(1) Voyage de la Potherie.

(2) Voyage de Cook.

(3) Prevost, t. I.

Les Hottentots s'enduisent le corps de beurre ou de graisse de mouton, mêlée avec de la suie; & ils réitérent cette onction, autant de fois qu'elle se sèche au soleil. La différence de la graisse, fait la principale distinction entre les pauvres & les riches; & ces derniers oignent jusqu'à la peau qu'ils portent sur leurs épaules (1). Tous les jours, ils mettent dans leurs cheveux du suif & de la graisse, qui forment une croûte ou un bonnet de mortier noir: ils ne les nettoient jamais; & ils prétendent que ce mortier rafraîchit la tête. — Dans les pays chauds, un homme nud est dévoré par les insectes & les mousquites; & il faut se mettre à l'abri de leur piqure: bien des peuples enduisent pour cela leur corps de peinture ou de graisses. Puisqu'ils sont obligés de se *matacher*, ils doivent chercher la forme la plus agréable: les yeux, accoutumés à cette parure, la trouvent belle, & elle prend alors un caractère de beauté qu'elle n'avoit pas en elle même (2).

(1) Kolben.

(2) Quelques peuples sont obligés de recourir à d'étranges précautions, afin de se garantir de la piqure des mouches. Les Lapons & les Groënlandois vivent dans une épaisse fumée, quoiqu'ils deviennent bientôt aveugles.

Lorsque les travaux de l'art ou l'usage des plantes, eurent appris à décomposer les couleurs, on peignit son propre corps, avant de peindre des étoffes & des meubles. On ne mit qu'une seule teinte, ou on les mêla, pour en former un assemblage.

Les anciens Canariens peignoient leur corps en rouge, verd & jaune (1); les anciens Bretons en bleu (2); les Negres du royaume de Juida en rouge (3); les habitans de l'île de Sombrero, aux environs de Madagascar, se peignent le visage en verd & jaune (4); les insulaires d'une des Cyclades en noir brillant, & ils l'entremêlent de taches rouges & blanches sur le front & sur le nez (6). Les Banians se font tous les jours au front, une marque de la largeur d'un doigt, avec une infusion d'eau & de bois de sandal (5). Lorsque les Galles, peuple d'Abyssinie, tuent une vache, ils se frottent le corps avec le sang: ils tressent les boyaux en guirlandes

(1) Voyage de Cadamosto.

(2) *Milord Littleton history of England*, t. 1.

(3) Voyage de Philipps.

(4) Prevost, t. 1.

(5) Rel. de Mzndello.

(6) Second Voyage de Cook.

autour de leurs cols , & ils les donnent ensuite à leurs femmes , qui en font le même usage (1).

L'art d'appliquer les couleurs , ne tarde pas à se perfectionner , & bientôt on trace diverses figures qu'on colore de différentes manières. Les sauvages guerriers adoptent celles qui leur donnent un air plus terrible ; mais à mesure qu'ils quittent leur férocité , ils se contentent de peindre les premiers objets qui les entourent , & l'idée d'épouvanter les ennemis n'entre plus pour rien dans la parure.

Les insulaires de Sondre Grandt couvrent leur peau de figures de serpent & de dragons (2). En d'autres pays , les femmes peignent sur le visage de leurs enfans , des oiseaux , des arbres & des hommes ; & elles emploient des couleurs jaunes , rouges & bleues. Les anciennes femmes des Pictes embellissoient leurs mamelles , de lunes , de croissans , d'étoiles & de rayons solaires (3). Enfin , Raleigh a vu des sauvages qui portoient sur le dos différentes marques pour reconnoître à quel chef ils étoient soumis.

(1) Rel. de Lobo.

(2) Voyage de le Maire & de Schouten.

(3) Coll. de Bry , t. r. des grands Voyages.

Dans la foule des peuples qui se peignent ainsi, on en remarque qui se distinguent par des usages encore plus particuliers. Les Indiens de la province de Cumana couvroient leur corps d'une gomme gluante, qui servoit à soutenir quantité de plumes de différentes couleurs (1); & les sauvages du Canada s'appliquoient du duvet de cygne & des plumes sur le visage.

CHAPITRE III.

Parures douloureuses.

ON veut se distinguer, & attirer les yeux des autres à quelque prix que ce soit: on affronte pour cela les douleurs les plus vives, & les jouissances de l'amour propre font oublier les peines qu'elles ont coûtées. Le premier qui se montra avec un corps damassé par un fer chaud, ou qui fit voir sur ses membres des figures tracées à coups d'épingle, s'applaudit beaucoup d'une telle découverte; il étoit prêt à répandre de nouveau son sang, & à pousser des cris pour entretenir une parure que

(1) Herrera.

tout le monde envioit. Dès que son secret fut divulgué, chacun voulut en profiter ; & celui même à qui la douleur caufoit le plus de réputation , ou qui méprisoit cette folie , étoit obligé d'imiter la multitude ; car il faut remarquer que les sauvages évitent la singularité.

Quand ces parures deviennent communes , pour se distinguer de la foule , on est bien embarrassé ; il n'y a plus qu'une ressource ; c'est d'enchérir sur tout ce qui s'est fait jusqu'alors ; il faut , en s'armant de courage , s'imprimer sur le corps de nouvelles figures , & intimider par la douleur quiconque voudra suivre un pareil exemple.

Plus une coutume est cruelle & folle , plus elle se répand aisément ; les peuples en corps n'ont pas moins de constance que les simples particuliers , & même les nations barbares adoptent volontiers de pareils usages , afin d'exercer les jeunes gens à la douleur. Les insulaires de Formoze impriment sur leur chair des figures d'animaux , d'arbres & de fleurs : l'opération les expose à des douleurs qui leur causeroient la mort , si on la faisoit toute à la fois ; on y emploie plusieurs mois & quelquefois une année entière (1).

(1) Rel, de Candidius,

C'est-là cependant le dernier excès : il est probable qu'on commence à se piquer la peau avec une pointe de bois ; & cette coutume est répandue depuis l'extrémité septentrionale de l'Amérique , jusqu'aux îles de la mer du Sud : mais tous les peuples ne choisissent pas le même endroit du corps , & ne donnent pas la même forme à ces figures. Lok , capitaine Anglois , nous apprend que la peau des princes de Guinée ressemble a nos damas à fleur (1). Les Négresses de la Gambie se piquent sur-tout les bras , le col , la poitrine (2) ; & elles font sur leur dos , des gravûres très-profondes (3). Les hommes de l'île de Savu tracent leurs noms sur leurs bras en caracteres ineffaçables , & les femmes ont au-dessous du plis du coude , une figure quarrée qui contient des desseins de fleurs (4). Les Otahitiens (5) montrent avec beaucoup d'ostentation & de plaisir les figures de *Tattoo* qu'ils portent sur les fesses & sur le derriere des cuisses. Enfin , les insulaires de la

(1) Prevost , t. 1.

(2) Voyage de Cadamosto ;

(3) Voyage de Jobson.

(4) Voyage de Cook.

(5) Voyages de Cook , de Bougainville & de Wallis.

nouvelle Zélande se piquent indistinctement tout le corps : ils commencent d'abord à se piquer une joue & un œil ; les hommes perfectionnent toutes les années cet ornement ; & les vieillards , dit le capitaine Cook , sont couverts de taches noires depuis la tête jusqu'aux pieds. Les femmes ne se piquent ordinairement que les levres.

De tous les peuples qu'on a découverts , il paroît que les Zélandois se défigurent le plus : outre les marques dont on vient de parler , ils font sur leur corps des sillons d'environ une ligne de profondeur , & d'une largeur égale , & qui ressemblent aux incisions qu'on voit quelquefois sur un jeune arbre ; les bords de ces sillons sont dentelés , & presque tout le visage des vieillards en est couvert , ce qui leur donne un air effrayant. Ils les tracent avec beaucoup de précision & d'élégance , & ceux d'un côté correspondent exactement à ceux d'un autre : enfin , leur imagination est si féconde , que de cent hommes qui semblent , au premier coup d'œil , porter les mêmes figures , on n'en trouve pas deux qui en aient de semblables , lorsqu'on les examine de près (1).

(1) Voyage de Cook.

Messieurs Banks & Solander ne purent savoir quelle méthode ils employent ; mais elle doit être extrêmement douloureuse. — Quoique pacifiques entre eux, ils font aux îles voisines des guerres implacables ; & comme ils manquent souvent de subsistance, la disette les réduit à manger leurs ennemis. Il est important d'inspirer du courage aux jeunes gens, & de porter au combat des figures capables d'effrayer : en effet, on n'imagine pas une physionomie plus mâle & plus guerrière, que celle qu'on trouve dans le Voyage de Cook.

Lorsque ces dessins, qu'on gravoit sur son corps par des piqûres, furent trop communs, on recourut au couteau & au fer chaud pour en avoir de plus beaux. La brûlure & les plaies durent estropier plusieurs individus ; mais des accidens journaliers ne corrigent pas toujours les hommes, & il n'y a que l'autorité, qui, par force ou par adresse, puisse abolir de pareilles coutumes. Les femmes de la Côte d'Or & du Décan, suivant Tavernier, se font deux ou trois incisions sur le front, les yeux, les oreilles, la gorge & les bras ; & elles les enluminent de diverses couleurs : elles rafraîchissent tous les matins ces peintures, & on les croiroit enveloppées d'une piece de damas à fleur. Les

hommes gravent avec un fer chaud sur leurs jambes & leurs bras d'autres figures relevées par un vernis qui leur donne l'apparence d'un relief (1). Plusieurs peuples de la Guinée se brûlent ainsi le visage & les autres parties du corps (2); & on a parlé tout à l'heure des insulaires de Formose.

Dans la pagode principale du royaume de Carnate, il y a toujours un fer rouge qui représente les trois premières divinités du pays: en payant les prêtres, on se fait appliquer ce fer chaud sur l'épaule, & alors on est très-fier.

Le raffinement des Groënlandoises est trop singulier pour ne pas le rappeler; elles portent sur le visage une broderie faite avec un fil noirci. On leur passe ce fil entre cuir & chair sous le menton & le long des joues: quand il est retiré de dessous l'épiderme, il y laisse une marque noire qui ressemble à de la barbe. Les mères font cette pénible opération à leurs filles dès la plus tendre enfance, afin qu'elles ne manquent pas de maris (3).

(1) Rel. d'Artus.

(2) Voyage de Cintra.

(3) Rel. de M. Crantz.

Enfin , les Indiens de la province de Cumana commencerent par se mettre sur le corps de la glue , où ils plantoient des plumes , & ils finirent par s'enfoncer de longues aiguilles & des plumes dans les fesses.

CHAPITRE IV.

Manieres de se défigurer , relatives à la beauté & à la terreur.

EN parlant des idées diverses des peuples sur la beauté , on a parcouru les différentes parties du corps ; mais on a rejeté dans ce chapitre , les difformités monstrueuses.

L'homme se défigure de bien des manieres , & il a pour cela toute sorte de raisons. On voudroit distinguer celles qui sont relatives à la beauté , à la terreur & à la continence ; mais comme on ne peut former que des conjectures , il est difficile de marquer exactement la ligne de division.

Il n'est pas besoin de répéter les principes établis plus haut sur la beauté ; ils sont simples & vrais , & il est aisé d'en faire l'application. On ne rappellera que cette observation qu'il est

important de ne pas perdre de vue : quelque soit l'origine d'une difformité, elle devient une beauté, dès qu'elle est établie par un long usage. La plupart des Voyageurs croient qu'originellement elles sont toutes relatives à la beauté, & leur erreur a fort embrouillé cette matière.

Ce chapitre ne contiendra que des dépravations excessives. L'homme ne fait pas s'arrêter ; & dès qu'il commence à changer la forme d'une partie de sa tête, il continue, & il a bientôt tout changé.

Lorsqu'on découvrit l'Amérique, on fut frappé d'un spectacle dont la bisarrerie inspiroit l'étonnement. On ne trouva pas un peuple qui ne changeât, par artifice, la forme des lèvres, la conque de l'oreille, ou le contour de la tête. Voici quelle en étoit la cause.

Ils menaient tous une vie sauvage & guerrière, fort dure ; & ils cherchèrent des expédiens, pour s'endurcir le crâne, s'exercer à la douleur, & se donner la figure la plus capable d'épouvanter leurs ennemis : comme ils étoient foibles & impuissans, ils aimèrent peu les femmes ; celles-ci qui ne négligeoient rien pour leur plaire, épuisèrent bientôt les ornemens qui étoient en leur pouvoir ; elles changèrent

alors la forme de leur corps, & quand les hommes furent rassasiés, elles recommencerent à se défigurer, afin de ranimer leur goût. Je crois que les difformités des femmes sont plus relatives à la beauté, & celle des hommes plus relatives à la terreur.

La nature avoit maltraité les Américains, & sans doute ils essayèrent à bonne heure de la corriger. Si le beau n'est que l'utile qui se présente d'une manière éclatante, ils trouverent des avantages à se défigurer la tête; & quand l'utilité eut donné du goût pour une telle forme, on regarda comme laid, par la suite, tout ce qui ne lui ressembloit pas. Il n'est pas question de savoir s'ils se trompoient sur ces avantages, mais de deviner ce qui frappa leurs esprits. Des expériences très-simples leur apprirent, que l'habitude de souffrir endurcit le corps, & que le crâne est plus difficile à briser, si on le contourne d'une certaine manière. On s'aperçut qu'une figure sans front ou couverte de poil, fait une impression de terreur sur les organes de ceux qui la voyent, & il étoit important de se donner un air redoutable (1). On imagina donc d'applatir, arondir,

(1) On voit dans les figures rassemblées par de Bzy,

allonger ou raccourcir le crâne ou le front ; après avoir adopté ce premier principe , les peuples varient , suivant les circonstances , sur la forme & les moyens qu'ils employoient.

Toutes ces formes changeoient souvent ; on se familiarisoit avec la difformité , qui épouvantoit quand elle étoit nouvelle ; bientôt celle-là n'inspiroit plus la frayeur , & il falloit en inventer une autre , qui ne jouissoit pas long-tems de ce triste avantage. Dès qu'on eut fait le premier pas , la folie ne devoit plus avoir de terme.

Têtes.

Chez les *Têtes de Boule* , sauvages du Canada , les meres arrondissoient au berceau les têtes de leurs enfans (1). Plusieurs nations de l'Amérique septentrionale furent appelées *Têtes plates* , parce qu'elles avoient le front très-aplati , & le haut de la tête un peu allongé. Dès qu'un enfant venoit au monde , on lui appliquoit sur le front & sur le derrière de la tête , deux masses d'argile ou de quelque autre matiere pesante , qu'on ferroit peu-à-peu , jusqu'à ce que le crâne eut pris la forme qu'on vouloit lui donner : cette opéra-

que les sauvages ne négligent rien pour se rendre la figure plus affreuse , & qu'ils la surchargent de tout ce qui peut imprimer de la terreur.

(1) Prevôt, t. 13.

tion causoit une douleur si vive, que les enfans rendoient par les narines une matiere épaisse & blanchâtre (1). Dans la province de Cumana, on leur ferroit la tête entre deux oreillers de coton, pour élargir le visage, & le rendre quarré (2). Ailleurs ils avoient une tête pyramidale, qui portoit au-dessus du front une pointe semblable à celle d'une licorne. Les Omaguas, peuples des environs du Maragnon, la serrent fortement avec des planches, afin de l'applatir sur le front, sur l'occiput & sur les tempes (3). M. de la Condamine dit qu'ils prétendent par-là ressembler à la pleine Lune; mais ils avoient probablement d'autres motifs, lorsqu'ils commencerent à se défigurer ainsi. Les femmes de Saint Domingue la serroient entre leurs mains, ou avec deux petits ais; elles replioient le crâne & le rendoient si dur, que les Espagnols casserent quelquefois leurs sabres en le frappant (4). Pour que les enfans des Caraïbes eussent un front avancé, on le comprimoit avec une planche liée par derriere, &

(1) Lafiteau.

(2) Herrera.

(3) Voyage de M. de la Condamine.

(4) Hist. de Saint Domingue.

qu'ils porroient long-tems : il étoit si applati, que sans hauffer la tête, ils voyoient presque perpendiculairement au-dessus d'eux (1).

Toutes ces opérations tubient beaucoup d'enfans; d'autres devenoient imbécilles ou fous (2). Mais on ne s'apperçoit presque pas de l'imbécillité & de la folie chez des sauvages, & d'ailleurs ces inconvéniens particuliers ne balançoient pas l'utilité générale qu'on croyoit y entrevoir.

Front.

Les Nègres de la riviere de Volto se brûlent le front. — On emploie le feu pour guérir la rage; & ces Africains, dont le sang est plus chaud que le nôtre, veulent peut-être arrêter des transports au cerveau, ou une maladie endémique, ou bien ils adoptent cet expédient, afin de les prévenir. Si on parloit de l'inoculation à un peuple qui ne connoît pas la petite vérole; si on lui disoit que les Orientaux & les Européens se font une ouverture dans la chair, qu'ils y inferent un venin qui se développe par la fermentation, met le malade au lit, lui donne

(1) Voyage de Labat.

(2) Les anciennes Relations disent que tous les Indiens à tête plate ou pointue étoient réellement imbécilles. Rech. phil. sur les Américains, t. I.

de la fièvre, cause une éruption hideuse de pustules, & que souvent il en meurt; que penseroit-il de cette coutume, & ne lui paroîtroit-elle pas extravagante? Voilà de quelle manière nous jugeons les usages des autres contrées.

Les habitans du royaume d'Arrakan aiment un front large & plat: on comprime celui des enfans avec une plaque de plomb, & on ne l'ôte que lorsqu'il est devenu tel qu'on le souhaite (1). Des sauvages de l'Amérique, qui avoient à-peu-près les mêmes idées, s'arrachent les cheveux sur le haut de la tête, afin de s'élargir le front. Les Mexicaines & diverses peuplades, au contraire, vouloient qu'il fût petit; & par des onctions continuelles, elles faisoient croître leurs cheveux jusques sur les tempes (2).

Les Macassarais applatissent & écrasent le nez de leurs enfans: aussi-tôt qu'ils voyent le jour, on les couche nus dans de petits paniers; les nourrices, à toutes les heures, le pressent doucement de la main gauche, & elles le frottent avec de l'huile ou de l'eau tiède (3). Les

Nez.

(1) Hist. de Macassar.

(2) Rel. de Sheldon & d'Ovington.

(3) Gomara.

Hottentots naissent aussi avec un nez de la forme des nôtres ; mais les meres le compriment avec le pouce (1).

Des auteurs assurent que ce sont les Négresses qui donnent à celui de leurs enfans cette forme plate & écrasée , & même on a dit que la plupart auroient le nez comme nous , s'il ne s'applatissoit en heurtant le dos de leur mere (2). — Ces assertions sont démenties par l'expérience. Il est sûr que plusieurs Négresses écrasent le nez de leurs enfans ; les autres cependant ne le touchent point : mais si originairement les femmes d'un canton avoient pris cette habitude , la nature auroit dans la suite travaillé d'elle-même sur un moule ainsi conformé ; car l'homme est souvent le maître de diriger ses opérations.

Il semble qu'un nez aquilin sur le visage noir & quarré d'un Negre ne produiroit pas un bel effet , même par rapport à nous : il faut avouer qu'un nez applati convient au reste de sa physionomie , & la diversité des goûts sur le

(1) Rel. de Kolben.

(2) Voyage de Moore. Pour entendre ceci , il faut remarquer que , dès le moment de leur naissance , les Negres sont portés sur le dos de leur mere.

nez en Afrique & en Europe paroît fort naturelle.

Quelques Zélandois portent dans le cartilage qui sépare les narines , une plume qui s'avance en faillie de chaque côté sur les joues (1). Les habitans de la nouvelle Hollande y plantent un os aussi gros que le doigt , & qui a cinq ou six pouces de long (2) ; & les insulaires de Garret-denis , aux environs de la nouvelle Guinée , une cheville de la grosseur du doigt , longue de quatre pouces , & dont les deux bouts touchent à l'os des joues (3). — On ne peut douter que cette maniere de se défigurer ne soit relative à la terreur.

Les Arabes pendent à leurs narines , des anneaux qui sont assez grands pour enfermer toute la bouche , & c'est une galanterie de les baiser (4). Les femmes du golfe Persique passent en outre une épingle à travers de la peau du nez (5) , près des yeux.

(1) Voyage de Cook.

(2) *Ibid.*

(3) Voyage de Dampierre.

(4) Recueil des Voyages de la Comp. Holl. t. 5.

(5) Voyage fait par ordre du Roi en Palestine , par M.

Comme le nez est la partie la plus saillante du visage, on ne pouvoit manquer de l'embellir avec le fer chaud. Les Negres de Sierra-Leona y gravent, en effet, de petites figures (1).

Joues:

Les Jaos, peuples de l'Orenoque, se burinent les deux joues avec une dent d'animal, & avant qu'ils puissent jouir de cette gravure, leur visage est long-tems couvert de plaies (2). Les Soegtisies les fendent avec plus d'adresse; après avoir guéri la blessure, ils viennent à bout d'y placer des arrêtes de poisson (3). Les Jaggas employent le fer chaud, & ils y tracent des fillons assez semblables à ceux des Zélandois (4); & on a dit plus haut de quelle maniere les Huns empêchoient la barbe de croître.

Langue:

Diodore (5) raconte gravement que les insulaires de la Taprobane » avoient la langue fendue dans sa longueur, & qu'elle paroïsoit double jusqu'à la racine; que non-seulement ils prononçoient tous les mots & toutes les

(1) Description de la Guinée par Barbot.

(2) Voyage de Keyenis.

(3) Hist. générale de l'Abbé Lambert, t. 1.

(4) Purchaff, t. 5.

(5) Diod. de Sic. l. 2. ch. 31.

syllabes qui peuvent être en usage dans toutes les langues du monde, mais encore qu'ils imitoient le chant ou le cri de tous les oiseaux & de tous les animaux ; en un mot, tous les sons imaginables ; que le même homme entretenoit deux personnes à la fois, par le moyen de ses deux langues, & leur répondoit en même tems sur des matieres très-différentes, sans se confondre. — On a peine à croire qu'un homme de sens débire de pareilles fables ; mais on a déjà remarqué que les anciens, frappés de la puissance infinie de la nature, & de l'extravagance des hommes, croyoient les faits les moins vraisemblables. On ne doit pas conclure du récit de Diodore, que les insulaires de la Taprobane se faisoient à la langue quelque incision : cette partie du corps est trop délicate ; & comme elle est toujours cachée, la folie ne peut aller jusques-là.

On assure que les habitans de la nouvelle Hol-

Dents.

(1) Voyage de Dampierre.

admisés dans la société de leurs maris ; & on ne veut ni boire ni manger avec celles qui n'ont pas le courage de subir l'opération. — Cet usage seroit aussi croyable que beaucoup d'autres ; mais Battel & les Voyageurs qui parlent de ce peuple , ont rempli leurs relations de mensonges. S'ils ne prennent pas des faits particuliers pour une coutume générale, la raison qu'ils en donnent suffit pour l'expliquer. Il peut y avoir d'ailleurs une forme de levre si grosse, qu'elle dérange la prononciation ; & il ne seroit pas étonnant que pour diminuer cette grosseur , & faire baisser la levre , on recourût à cet expédient.

Enfin , les seigneurs du Macassar s'arrachent les dents, pour en porter d'or, d'argent ou de tombac,

Comme de toutes les parties du corps , l'oreille est la plus facile à percer , on commença sans doute par y suspendre des anneaux ; mais le desir de varier sa parure est pour l'homme un véritable besoin. Dans les grandes sociétés , il change la forme des vêtemens , les diamans & les colifichets ; les sauvages n'ont pas cette ressource , & souvent ils sont obligés de se mutiler ou de se faire des incisions , pour inventer des parures nouvelles ; les uns se percent les joues ou le nez , comme on

vient de le voir , & d'autres les levres. Les Levres.
femmes des Ethyopiens sauvages y portoient
ordinairement un anneau de cuivre (1). Il y
avoit dans l'île de Cayenne une nation entiere
qui se faisoit un trou fort large à celle d'en
bas , pour y placer un morceau de bois ou de
cristal (2). Les Petivares & d'autres Indiens
du Brésil enchâssoient les leurs de petites pierres
vertes , & ils méprisoient tous les peuples qui
n'ont pas cet ornement (3). Les Oma-
guas (4) y plantoient une foule de plumes
de toute couleur. Enfin , les Negres de Rio
Gabon se percent aussi la levre inférieure ,
afin d'avoir , dit-on , le plaisir d'y passer la
langue (5). Les habitans de Kanagyst , île
près du Kamtchatka , y inserent des os de bête
& des oiseaux ; & les femmes Arabes les pi-
quent avec de la poudre à canon & du fiel de
bœuf , pour les rendre livides.

Les Mexicains se perçoient le menton ; ils y Menton.
creusoient même d'assez grandes ouvertures ; où

(1) Diod. de Sic. liv. 3. chap. 5.

(2) Rel. de Froger.

(3) Voyage de Léry & de Knivet.

(4) Voyage de M. de la Condamine.

(5) Bosman.

ils enchâssent des pierreries, de l'or ou des ossemens (1).

Col. Les Indiennes de quelques provinces de l'Amérique, racourcissent la nuque du col de leurs enfans, en la comprimant vers les épaules; & on la lioit en outre dans le berceau, d'une manière qui l'empêchoit de croître. Gomara dit qu'on attachoit alors de la grace à cette difformité: mais il ne nous apprend point si la beauté est le principe de cet usage.

Mamelles.

Plusieurs Negresses, & en particulier les femmes des Azanaghis aux environs de la côte d'Arguim, ferment, dès l'âge de seize ou dix-sept ans, leurs mammelles avec des cordes pour les allonger: leur gorge descend quelquefois jusqu'aux genoux. — Ces femmes portent continuellement des enfans sur le dos; & comme la nature leur a donné un sein fort long, les meres ont imaginé de l'allonger, pour que les enfans tettent par dessus l'épaule, sans qu'elles cessent de marcher.

Parties naturelles.

Les Hottentots coupent un testicule aux enfans mâles. Voyez le chapitre VII des Mutilations.

Pieds.

Les femmes Caraïbes ont des brodequins, qui

(1) Gomara.

ne s'ôtent jamais ; elles les serrent très-fortement, pour amincir le bas de la jambe, & faire grossir le mollet (1).

Les filles de Lima portent, dès l'enfance, des souliers si étroits, que les pieds de la plupart des femmes n'ont que cinq ou six pouces de longueur (2). On ne fait point à quelle époque cet usage a commencé, ou si les Péruviens l'ont adopté par le même motif que les Chinois. Il paroît qu'à la Chine, c'est une invention de la politique & de la jalousie, pour tenir les femmes dans un étroit esclavage (3). Il a fallu employer des moyens très-violens ; M. Osbek dit qu'on met leurs pieds dans des souliers de fer, d'autres prétendent qu'on les serre avec des lames de plomb, & il y a même des relations qui assurent qu'on leur casse les os du métatarse, afin de replier les doigts sous la plante, & qu'on empêche la carie des os rompus par des liqueurs caustiques (4).

(1) Nouveau Voyage aux Isles, t. 1.

(2) Ulloa. Rel. de la mer du Sud de Freizier.

(3) Chine du P. Duhalde. Mém. du P. Le Comte.

(4) Rech. phil. sur les Egypt. & les Chinois.

CHAPITRE V.

*Manieres de se défigurer, relatives à l'amour
& à la continence.*

CE chapitre renferme des difformités, dont il n'est pas aisé de parler, mais on tâchera d'être décent.

Dans plusieurs contrées de l'Amérique, les femmes enflaient les parties naturelles des hommes : elles y appliquoient des insectes venimeux & caustiques, qui occasionnent par leur piqure, une extumescence considérable & presque monstrueuse. Améric Vespuce nous apprend ce fait, dont il a été le témoin (1). — Les hommes sans vigueur, étoient d'ailleurs adonnés aux plaisirs contre nature : & les Américaines imaginèrent ce raffinement, par libertinage & par jalousie.

(1) *Mulieres eorum faciunt intumescere maritorum inguina in tantam crassitudinem, ut deformia videantur & turpia : & hoc quodam eorum artificio, & mordicatione quorundam animalium venenosorum ; & hujus rei causâ, multi eorum amittunt inguina, quæ illis ob defectum curæ flaccescunt, & multi eorum restant eunuchi.* Rel. d'Amérique Vespuce. Voyez aussi les Rech. phil. sur les Américains,

Le besoin, qui rapproche les deux sexes, est sans cesse renaissant ; cette passion qui s'empare de toutes les facultés, prend mille formes diverses, & invente chaque jour de nouvelles combinaisons : la lubricité, la jalousie, la crainte de s'énerver, la pudeur, &c. ont dû changer la nature, de toutes les manières, & produire une foule d'usages singuliers.

Les insulaires de la mer du Sud se fendent le prépuce, pour l'empêcher de couvrir le gland ; les habitans de la nouvelle Zélande le ramènent au contraire sur le gland, & afin qu'il ne se retire pas, ils en nouent l'extrémité avec un cordon à leur ceinture (1).

— On peut rendre raison de cette contrariété, qui embarrasse les Voyageurs Anglois. Les voluptueux insulaires de la mer du Sud mènent une vie dissolue, & par débauche ; ils empêchent le prépuce de couvrir le gland. Les Zélandois au contraire, ont beaucoup de pudeur ; & ils cachent les symptômes lascifs qu'excite en eux la vue d'une femme. Il est important que les plaisirs de l'amour n'évervent pas des peuples toujours en guerre ; & c'est une espèce d'infibulation connue des sauvages

(1) Voyage de Cook.

de l'Amérique, comme on va le voir tout-à-l'heure.

Une reine du Pegu, pour arrêter la pédérastie, ordonna par une loi expresse, qu'aussitôt que les mâles seroient parvenus à un certain âge, on inféreroit de chaque côté des parties naturelles, une balle ou clochette entre la peau & la chair, à la faveur d'une incision qui se guérit dans sept ou huit jours. On varie sur la grosseur de ces balles ou clochettes; les uns les font grosses comme des noisettes, les autres comme des noix. Linschot dit qu'elles sont comme des glands, & Fitch qu'il y en a d'aussi grosses que des œufs de poule, & que les moindres sont comme des petites noix. Elles sont rondes & de divers métaux, d'or, d'argent, de cuivre ou de plomb, suivant la qualité de celui qui les porte. Les plus riches sont pour le roi & pour les grands; car il paroît que tout le monde est obligé d'obéir à la loi, & que l'opération est aussi douloureuse que la circoncision (1).

— Si cet usage existe réellement, il porte avec lui son explication. Le rapport des Voyageurs n'est pas clair; ils semblent dire que la reine

(1) Linschot. Fitch. Prevôt. L'obscurité des Voyageurs fait douter de ce fait.

ordonna de faire aux hommes une opération qui empêchoit l'approche d'un mâle, sans empêcher l'approche d'une femelle, & l'on n'en conçoit guères la possibilité : mais on ne seroit pas surpris que tout un peuple obéît à une pareille ordonnance, & qu'elle lui parût un bien.

Les insulaires de Capul observent à-peu-près la même coutume ; & ce qu'il y a d'étonnant, on assura Candish qu'elle a la même origine. » Ils passent, dit-il, un clou d'étain dans le gland de chaque enfant mâle. La pointe du clou est fendue & rivée, & la tête ressemble à une petite couronne ; la blessure que fait ce clou, se guérit sans beaucoup de peine. Ils le retirent ou le remettent à leur gré. Les gens de l'équipage tirèrent un de ces cloux de sa place, & le remirent à un petit garçon de dix ans, fils du prince, qui étoit à notre bord (1). « — Il est aisé d'imaginer avec quelle fureur des sauvages, & sur-tout ceux des pays chauds, se livrent à la volupté ; & parce qu'ils n'ont jamais résisté à une tentation, ils succombent jusqu'à ce qu'ils soient dans un entier épuisement. On en a découvert plusieurs qui étoient absolument sans vigueur & sans courage, & l'on peut attri-

(1) Rel. de Candish, & Voyage d'Olivier de Noort.

buer cette foiblesse à l'usage immodéré des plaisirs. Cependant la force du corps est alors le premier des avantages , & il faut veiller aux moyens de se défendre contre ses ennemis. La vie languissante & énermée , que traînent ces malheureux , doit paroître insupportable ; la mort en détruit un grand nombre dans la jeunesse , & il est naturel de recourir à des moyens violens , pour ne pas mourir si-tôt. Ils imaginent d'infibuler un organe qui leur cause tant de maux , & cette idée modifiée de diverses manières , a frappé les sauvages de presque tous les pays. On observe que ceux de l'Amérique méridionale suivoient cette pratique inconnue aux Indiens du nord de l'Amérique , qui étoient plus froids en amour , & auxquels la chaleur du climat ne donnoit pas des desirs si vifs (1).

(1) On a dit par-tout que les Américains étoient foibles ; qu'ils avoient peu de goût pour les femmes ; & il n'y a pas de contradiction. Il suffisoit que les Américains eussent des desirs au-delà de leurs forces , & malheureusement ils se plaignoient en cela de la nature , comme beaucoup d'autres peuples.

De toutes les infibulations qu'on auroit pu recueillir dans les historiens & les voyageurs ; on ne rapportera que les principales.

Plusieurs sauvages du nouveau monde, & les Brésiliens en particulier, tiroient le prépuce d'environ un pouce au-delà de la pointe du gland, & ils le lioient avec une partie du conduit; ce qui arrêtoit la force du muscle érecteur (1). Les habitans de la nouvelle Zélande s'infibulent de la même manière (2), malgré la distance des lieux, comme on vient de le voir. Les Indiens de Cumana n'employoient qu'un étui de jonc fort étroit; & ceux de l'isthme Darien (3) faisoient entrer leur membre avec force, dans un entonnoir d'or, d'argent ou de bois, qu'ils relevoient ensuite pour le serrer fortement contre leurs reins. — Le climat du nouveau monde n'étoit pas très-chaud; les Américains éprouvoient des transports moins fougueux que les insulaires de Capul; & leur infibulation étoit moins dure.

L'infibulation s'introduit dans les sociétés policées; car les anciens infibuloient les jeunes gens qu'on envoyoit aux écoles publiques. On

(1) *Viri membri sui fistulam in se contrahunt & involvunt Taeniolâ quâdam; vocantque id quod ligant membrum Tacoynhaa; religant autem quando opus est.* Margrave, Hist. nat. Bresiliæ.

(2) Linschot.

(3) Margrave & Waffer.

reconnut bientôt qu'ils se provoquent au plaisir, sans en sentir le besoin; que les promesses, les résolutions & la vigilance des matres, sont des remedes impuissans; & les Romains, qui sacrifioient tout à la prospérité de l'état, & qui vouloient avoir des citoyens robustes, leur mettoient dans le prépuce, un anneau d'or ou d'argent, tellement rejoint par les extrémités, qu'on ne pouvoit l'ouvrir qu'avec une lime: ce qu'on appelloit *refibulare*, *défibuler*. Avant de placer cette boucle, on perçoit les bords du prépuce, & on y passoit un fil pendant quelques jours, afin qu'il s'y formât une cicatrice, & que la peau ne fut pas dans la suite déchirée par l'anneau (1). Lorsque cette infibulation n'arrêtoit pas les mouvemens naturels ou forcés de la chair, on faisoit entrer la verge & les testicules dans un tuyau que les jeunes gens ne pouvoient briser (2).

Les entrepreneurs des spectacles profiterent de cette découverte: ils infibulerent les comé-

(1) Cornel. Cels. l. 7. ch. 23. Rech. phil. sur les Américains, t. 2.

(2) Les scholastes, tels que Farnabe & Ferrarius, ne sont pas d'accord, en expliquant un passage de Martial, qui fait mention de cet étui; mais il est sûr qu'on s'en servoit pour infibuler les mâles.

diens & les chanteurs , pour conserver leur voix : ces malheureux histrions s'étoient vendu , & on les obligeoit à subir l'opération. Parmi les antiques du Cabinet Romain , on voit encore deux petites statues de bronze , qui représentent des comédiens infibulés (1). Cette première idée , mieux développée , conduisit à la castration dans la suite.

Des moines s'infibulèrent pour accomplir des vœux de chasteté. Les cailloires ou derviches Grecs se bouclent le prépuce avec un cercle de fer de six pouces de circonférence.

On prit contre les jeunes filles les mêmes précautions ; mais comme l'infibulation , dont on vient de parler , ne pouvoit avoir lieu , on inventa celle-ci qui est plus douloureuse & plus cruelle. En Ethiopie , dès qu'elles sont nées , on réunit le bord de leurs parties sexuelles ; on les coud ensemble avec un cordon de soie , & on n'y laisse qu'une très-petite ouverture , pour les écoulemens. Les chairs , ainsi rejointes , finissent par adhérer l'une à l'autre ; & vers la seconde année , il ne reste plus qu'une cicatrice difforme. Quelque tems avant

(1) *Monumenti antichi Inediti*, tab. 188. de M. l'Abbé Winkelman.

les noces, on détruit la couture par une incision (1). Cet usage abominable est aussi répandu au Pégu : Linschot vit une femme ainsi fermée, & il parla au Chirurgien qui avoit fait l'opération.

On n'a pas le courage de suivre les infibulations diverses qu'inventa la jalousie. On a déjà dit (2), en parlant de celle que pratiquent les Italiens, avec combien d'insolence & de brutalité on s'est joué des femmes ; on finira par ce dernier trait. En plusieurs contrées de l'Asie & de l'Afrique, on bride les nimphes opposées avec un anneau qu'on ne peut déplacer qu'en le limant ou en le coupant de force : on unit par une soudure, les deux branches de la boucle, après qu'elle a été enfoncée dans les chairs : on applique un fer rouge, & on y fond de l'étain ou du plomb. D'autrefois on applique un cercle de métal, où il y a une serrure, dont la clef est entre les mains du mari ; & cet instrument lui tient lieu de ferrail & d'eunuques.

(1) Rech. phil. sur les Américains, t. 2.

(2) Voyez le livre des Femmes.



CHAPITRE VI.

Mutilations. Circoncision.

L'HOMME ne fuit pas toujours la douleur, & l'on a peine à croire quel est son courage, lorsqu'il est agité par une passion violente. Il a dans sa constitution, un caractère de bisarrerie qui se développe & produit des effets singuliers : il recherche quelquefois la douleur pour goûter le plaisir d'être délivré de ses atteintes; & Cardan convient qu'il l'a fait souvent (1).

Les mendiants de l'Inde s'estropient ; ils ont la bouche & le nez de travers ; l'épine du dos rompue. Ils manquent d'une jambe ou d'un bras ; ils sont borgnes ou aveugles ; plusieurs se crevent les yeux, ou se défigurent d'une autre manière (2).

Quoique les mutilations paroissent si contraires

(1) *Fuit mihi mos ut causas doloris, si non haberem quærerem, unde plerumque causis morbiferis obviam ibam, quod arbitrarer voluptatem, consistere in præcedenti dolore sedato. Cardanus, de Vitâ suâ. In maximis Animi doloribus, crura verberabam virgâ, sinistrum brachium mordebam: acriter jejunabam. Ibid.*

(2) Prevost, t. 6.

à la nature de l'homme, elles ne tardent pas à s'introduire dans les sociétés. Pour mettre le dévouement d'une personne à l'épreuve, on exige le sacrifice de quelque partie du corps. Un sauvage n'a pas autant de moyens de prouver son affection, que l'habitant d'un pays civilisé; & s'il veut donner des marques d'une douleur profonde à la mort d'un parent ou d'un ami, la mutilation lui paroît un moyen infail-
lible, & le seul qui soit en son pouvoir. Qu'un fils parmi nous, enterre sa mere, il montre par ses abstinences, combien il est affligé; il renonce à la société, aux spectacles, aux plaisirs, & il vit dans la mortification & la retraite; mais cet état est celui des sauvages & des peuples à demi barbares, & il faut qu'un tems de deuil ne ressemble pas au reste de la vie.

La superstition recoure toujours aux épreuves qui content le plus, & dès qu'on parle à l'homme au nom des dieux, il fait tout ce qu'on lui demande. Sa résignation est parfaite, s'il imagine qu'un tel sacrifice leur est agréable. Les supplices, les mutilations & la mort, ne l'effrayent point, & l'on connoît les suites de cette soumission.

On n'est plus en état de juger cette partie de l'histoire de l'homme, qui traite des mutilations;

le luxe & la mollesse nous ont énervés, nous sommes pusillanimes & foibles. On est porté à révoquer en doute les faits les mieux attestés, & s'ils contrarient d'ailleurs nos idées, on est incapable d'en sentir les raisons. Enfin, les mutilations nous épouvantent, parce que nous avons pour la douleur une extrême aversion, & que nous craignons la difformité.

L'usage de se couper un article des doigts à la mort de son mari, de son épouse ou d'un parent, fut très-répandu en Amérique. On a trouvé chez les Tcharos du Paraguay, & les Guaranos, des hommes & des femmes, qui, au lieu de dix doigts, n'en avoient plus que cinq ou six entiers (1). Plusieurs hordes de la Californie se retranchent encore quelques phalanges des doigts, dans de pareilles occasions : les Hottentots mariés se coupoient jadis le bout des doigts, à la mort de l'un des deux époux ; & l'on voyoit, à l'inspection de leurs mains, s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été (2).

Plusieurs Indiens de l'île d'Amsterdam n'ont

(1) Voyez les Relations de Sepp, & les Lettres du P. Cataneo à son frère.

(2) Kolben.

pas de petit doigt, & il est probable qu'ils le coupent dans les tems de deuil (1).

L'homme se mutile ailleurs par amour & par reconnoissance, & l'on cite plusieurs peuples, qui se brûlent en différens endroits du corps, pour plaire à leurs maîtresses.

On passera rapidement sur les mutilations que produisent le fanatisme & la superstition; cette partie de l'histoire de l'homme est trop dégoûtante & trop honteuse. Les insulaires de Socotora font tous les ans une procession en l'honneur de la Lune, & on coupe les doigts à celui qui veut porter la bannière (2). Après cette opération, il est regardé comme un martyr, & on lui accorde différens privilèges. Les dieux qu'adorerent les Syriens exigeoient toute sorte de mutilations. Les dévôts dans les fêtes, prenoient des charbons ardens, ils se brûloient le col & le poignet; & ils se déchiroient le corps avec des couteaux (3). On dit que les Indiens de la caste des laboureurs sont obligés de couper deux doigts de leur main, & de les présenter à l'idole, lorsqu'ils se percent les oreilles ou

(1) Second Voyage de Cook.

(2) La Croix, Tensel, Vit, Xaver.

(3) Lucien.

qu'ils se marient (1). Enfin les sectateurs du dieu Vistnou dans le Carnate, se font une plaie à la cuisse ou au côté.

La castration n'a pas eu par-tout la même origine. Outre la superstition & la jalousie, il y a une troisième cause très-naturelle. On a trouvé des eunuques chez des insulaires qui n'étoient point jaloux, & dont les superstitions n'avoient pas encore pris le caractère de l'atrocité. La stérilité du pays mène souvent à cette cruauté ; & pour prévenir la population, ils mutilent leurs enfans. On emploie quelquefois des moyens violens contre la multiplication des hommes : on a dit ailleurs, qu'à Formose, des prêtresses fouloient le ventre des femmes qui devenoient grosses avant l'âge de trente-six ans ; & comme les Zélandois ont peine à pourvoir à leur subsistance, & que dans la disette ils mangent leurs ennemis, il ne seroit pas étonnant qu'ils fissent des eunuques. M. M. Banks & Solander ne nous apprennent rien là-dessus ; & il seroit à désirer que les navigateurs essayassent de nous procurer en ce point quelques lumières (2).

(1) Hist. gén. de l'Abbé Lambert, t. 8.

(2) Il faut remarquer que les Zélandois, toujours en

D'autres sauvages mutilent les enfans mal conformés & les hommes estropiés par accident, afin qu'ils ne procréent pas des hommes qui leur ressemblent (1). Diodore de Sicile reproche cet usage aux Troglodites; & on a vu des malheureux mutiler leurs fils, pour éteindre leur postérité.

Il paroît que la jalousie fit des eunuques en Orient de très bonne heure; & si l'on en croit M. Morin, cette belle découverte se répandit avec une rapidité qu'on ne peut imaginer. On reconnut bientôt que l'amputation donne un caractère servile, & qu'ils s'assujettissent, d'une manière admirable, aux volontés de leur maître; chacun voulut s'en procurer. Les peres, les maîtres & les souverains, mutilerent leurs enfans, leurs esclaves & leurs sujets; & chaque maison avoit son eunuque. Celles des princes & des grands seigneurs en étoient remplies, & ils n'avoient pas d'autres officiers. M. Morin ajoute même que le monde entier qui dans les commencemens, ne connoissoit que deux sexes,

guerre contre leurs voisins, doivent d'ailleurs encourager la population.

(1) Hist. crit. du Célibat, t. 3. Mém. de l'Acad. des Inscrip.

fut étonné de se trouver insensiblement partagé en trois portions égales (1).

Cette fureur devint, par la suite, une maladie épidémique. Il falloit être eunuque, pour obtenir jadis le moindre mandarinat à la Chine : ces viles créatures gouvernoient alors l'empire, & rien n'égala jamais leur férocité. Au dixieme siecle, on parvint à les chasser des tribunaux : ils y rentrèrent. Deux cents ans après, on les chassa encore : il semble, dit M. de Montequieu, que c'est un mal nécessaire ; & ils y rentrèrent une seconde fois : leur autorité s'affermi, & leur nombre augmenta de jour en jour. Les pauvres & les riches *émasculoient* également leurs enfans, pour qu'ils parvinssent plutôt aux charges. Quand les Tartares Mantcheoux conquirent la Chine, il y avoit douze mille eunuqués à la cour de l'empereur ; ils les chassèrent ignominieusement ; mais on a prédit qu'ils s'empareront de l'empire, dès que la dynastie Tartare actuellement régnante sera corrompue (2). Tavernier dépose qu'en 1657, pendant qu'il étoit

(1) On ignore sur quels monumens M. Morin appuie son assertion ; mais tout ce qu'il dit est assez probable.

(2) Voyez les Rech. phil. sur les Chinois.

au royaume de Golconde, on en fit vingt-deux mille. — Les eunuques sont sans énergie & sans courage, ils conviennent à un maître despote, & la politique des empereurs doit encourager la mutilation. Outre ce puissant motif, le prince profite de leurs exactions, & il hérite de leurs richesses.

Les eunuques exercent tous les emplois civils & militaires au Tonquin, & ce qu'on aura peine à croire, on voit des seigneurs ambitieux se mutiler, quoiqu'ils aient une femme & des enfans (1). — Comment supporter l'idée d'une pareille nation; & qui pourroit compter les injustices d'un gouverneur de province, qui achete à ce prix le droit de tyranniser?

Un usage aussi universel a produit à la Chine & au Tonquin des préjugés qu'on ne déracinera plus: on y regarderoit en pitié les déclamateurs Européens, qui s'échauffent si mal-à-propos; & voilà ce que devient l'humanité sous le joug de la tyrannie.

On observe ici une gradation bien conforme à ce qu'on a déjà dit plus haut. On se contenta d'abord d'ôter les testicules aux eunuques dans

(1) Voyage de Dampierre.

les ferrails ; & il sembloit que la jalousie fût alors à l'abri des soupçons. Les eunuques formoient encore des entreprises ; l'imagination des femmes voyoit encore en eux les restes d'un homme ; le jaloux se défia de tout , de ses enfans , des morts même , comme on le remarque ailleurs ; & il coupa ras les eunuques. Les meurtrés ne l'arrêterent point ; & il se consola de la mort de vingt hommes , s'il pouvoit en avoir un tel qu'il le demandoit (1). Le jaloux n'étoit pas content , on choisit les Noirs les plus hideux : après les avoir coupés ras , on leur amputa le nez & les levres ; on les défigura , & on en fit des monstres. Enfin , les eunuques ordinaires , les eunuques coupés ras , & les eunuques auxquels on a coupé le nez & les levres , ne rassurent pas toujours le maître , & alors il égorge ses femmes & leurs gardiens.

On a perfectionné dans l'Orient , l'art d'*émasculer*. Quelquefois on empêche l'accroissement des testicules , & on les détruit sans incision. Après avoir baigné l'enfant dans des décoctions , on froisse ses testicules assez long tems

(1) Les Orientaux égorgent aujourd'hui une infinité d'enfans , pour avoir quelques eunuques. Rech. philos. sur les Chinois,

pour en détruire l'organisation. D'autres inventent un instrument particulier avec lequel on les comprime sans danger.

Les sens étoient de grands obstacles au service pur & saint que les prêtres doivent aux dieux, & souvent ils se mutilent, pour ne plus éprouver de tentations. On adoroit Cybele dans la Phrygie, & tous ses ministres se rendoient eunuques (1) : mais tels sont les funestes effets de la superstition, qu'elle répand les abus jusques sur des pays que la nature en avoit préservés. Les Gaulois adoptèrent le culte de cette déesse : le génie, le naturel & le tempérament de ce peuple, lui inspiroient un éloignement invincible pour une mutilation aussi déshonorante ; on fit venir des prêtres de Phrygie (2).

Quelques moines Indiens se mutilent & leurs macérations rendent croyable tout ce qu'on en raconte.

Les mêmes idées ont produit, au milieu du christianisme, & dans le climat brûlant de l'Arabie, la secte des Valésiens, qui ne trouverent pas d'autres moyens de résister à l'amour : ils ne pouvoient rien manger qui eût vie, à moins

(1) Selden, de *Diis Syriae*.

(2) Rel. des Gaulois, t. 1.

qu'ils ne fussent mutilés. Ils firent un étrange abus de l'écriture-sainte ; comme l'évangile ordonne à tous les Chrétiens de travailler au salut du prochain , ces fanatiques imaginèrent que la castration est le moyen le plus sûr de remplir cette obligation : ils se crurent obligés de mutiler l'étranger qui passoit dans leur territoire : lorsqu'il ne vouloit pas se faire eunuque , ils le regardoient comme un enfant , ou comme un malade en délire , qui a de la répugnance pour un remède salutaire , parce qu'il est désagréable ; & ils traitoient de coupable , l'homme foible qui ménageoit sa délicatesse (1).

La castration , que la jalousie n'avoit point établie en Europe , s'y introduisit cependant. On découvrit qu'un eunuque chanteroit d'une voix claire , & pour avoir de bons chanteurs , on fit une foule d'eunuques. Clément XIV a essayé d'abolir cette coutume ; mais ses ordres n'ont pas été exécutés par-tout , & l'on dit qu'à Naples , on n'y mutile pas aujourd'hui moins de petits enfans. Lorsque ces chanteurs désirent d'être promus au sacerdoce ,

(1) Fleury , Hist. Eccléf. liv. 11. Baronius , *ad annum*
249.

on s'est trouvé dans un grand embarras : les Canons l'interdisent aux eunuques : mais si Mission est digne de foi, on les ordonne en Portugal, pourvu qu'ils ayent leurs parties naturelles dans leur poche.

Les mutilations procurent à l'homme on ne fait quel plaisir. Il s'amuse, dans l'enfance, à abattre des têtes de fleurs & à couper des branches d'arbres : dans un âge plus avancé, souvent il conserve le même goût ; & l'on a fait, par plaisir, une foule de mutilations. Cette affreuse jouissance est commune dans les armées ; la vengeance est quelquefois aussi impitoyable.

Le capitaine Bressant de la Rouveraye, gentilhomme Angevin, & huguenot, fut si irrité de la procession qu'on fit à Rome après le massacre de la S. Barthelemi, qu'il jura de mutiler tous les moines qui tomberoient entre ses mains ; & il se rendit fameux, en portant un large baudrier composé des membres qu'il avoit coupés (1).

Des peuples policés, qui ne pouvoient pas mutiler des hommes, mutilerent du moins des animaux. Un concile du huitieme siecle, repro-

(1) Essais hist. sur Paris;

che (1) aux Anglois défendre sans raison les nari-
nes de leurs chevaux, de leur tronquer les oreilles,
de les rendre sourds, & de leur couper la queue.

On n'a pas encore parlé du sort des eunuques;
comme ce n'étoient plus des hommes, on les
traitez sans humanité. Il paroît que sous l'empire
grec, ils tomberent dans le dernier degré de l'a-
vilissement. Le pape Nicolas I, dans sa réponse
aux Bulgares, dit que les Grecs ont tort de dé-
fendre aux eunuques de sacrifier les animaux,
& que ce n'est pas un *péché mortel de manger des*
animaux tués par eux : il ajoute ensuite qu'ils
iront en paradis, s'ils observent l'évangile, quoi-
qu'ils ayent un membre de moins que nous.

» Chez les Hottentots, c'est un usage géné-
ral d'ôter un testicule aux garçons vers l'âge de
neuf ou dix ans. Mais dans les familles pau-
vres, on attend pour cette cérémonie, l'occa-
sion de pouvoir subvenir à la dépense : le jeune
homme, après avoir été frotté de graisse fraîche
de mouton, est étendu à terre sur le dos, les
pieds & les mains liés; ses amis se couchent sur
lui pour le rendre comme immobile. Dans cette
situation, l'opérateur lui fait, avec un couteau
de table, une ouverture au *scrotum*, d'un pouce

Amputa-
tion d'un
testicule.

(1) *Concilium Calchutense*, ann. 787.

& demi de longueur. Il en tire le testicule ; & met à la place une petite boule de la même grosseur , composée de graisse de mouton , & d'un mélange d'herbes pulvérisées. Ensuite il recoud la blessure avec un os d'oiseau , qui est aussi pointu qu'une alêne ; une artère de mouton sert de fil. Cette opération se fait avec une adresse , qui surprendroit nos plus habiles anatomistes ; & jamais elle n'a de fâcheuses suites. Lorsqu'elle est achevée , l'opérateur recommence l'onction avec la graisse du mouton qu'on a tué pour la fête. Il tourne le patient sur le dos & sur le ventre , comme un cochon de lait qu'on se disposeroit à rôtir. Enfin , il pisse sur toutes les parties du corps , qu'il frotte soigneusement de son urine. Après cette monstrueuse cérémonie , le jeune homme se traîne dans une petite hutte , bâtie exprès pour cet usage. Il y reste deux ou trois jours , & il en sort parfaitement rétabli. Les jeunes Hottentots supportent cette opération avec une patience & une résolution surprenantes. Ceux qui n'ont point encore passé par les mains de l'opérateur , ne peuvent y assister. Les parens & les amis mangent la chair du mouton qu'on a tué. Le bouillon est distribué aux femmes ; mais le malade n'a point de part au festin. On danse le

reste

reste du jour & la nuit suivante : si la famille est riche , le salaire de l'opérateur est un veau ou un mouton (1). «

On a souvent recherché les causes d'un si singulier usage , on a prétendu que les Hottentots veulent se rendre plus légers à la course , ou plus vigoureux , & qu'en effet , la boule remplie d'aromates , qu'on met à la place du testicule , excite à l'amour. — Des vieillards de bon sens apprirent à Kolben qu'une ancienne loi leur défend tout commerce avec les femmes , tandis qu'ils ont deux testicules ; & que cette loi est fondée sur l'opinion qu'on produit alors deux jumeaux. Il faut se rappeler que la naissance de deux jumeaux est , pour eux , une calamité publique ; & par la suite des mêmes idées , une femme ne se marie jamais , sans savoir si son époux a subi l'opération. — Si cette explication ne satisfait pas , on proposera de simples conjectures. Ils cherchent peut-être à mettre des bornes à la population ; & cet usage semble appartenir à un pays stérile. On n'examine point si les hommes deviennent moins prolifiques , en leur ôtant un testicule : les coutumes absurdes sont toujours appuyées sur de mauvais raisonnemens ; &

(1) Rel. de Kolben.

cet expédient dût paroître d'autant plus heureux, qu'il ne détruiroit pas le plaisir de l'amour. On a observé que certains insulaires arrivent au même but par la castration ; mais les peuples des continens , qui ne sont jamais aussi sauvages que ceux des îles , embrassent communément des partis plus modérés.

On est obligé de s'arrêter aux grands faits , & de rejeter tous les détails , quand même ils seroient intéressans. Ainsi, l'on ne dira pas que les Romains coupoient jadis un doigt aux corps morts, que les lieux & les circonstances ne permettoient pas d'ensevelir avec pompe : à l'aide de ce membre, ils pratiquoient ensuite beaucoup de superstitions (1).

Circoncision.

L'usage de s'amputer le prépuce étoit répandu chez les Ethiopiens, les Egyptiens (2), les Syriens, les Arabes, les Troglodites & les Phéniciens ; les Mahométans d'Afrique & d'Asie, & les Juifs, se circoncisent encore aujourd'hui ;

(1) Voyez dans la Coll. de Gronovius, les Traités sur les funérailles des anciens.

(2) Origene prétend qu'en Egypte la circoncision étoit réservée pour les prêtres, les devins, les sçavans, les astrologues, les aruspices & les prophètes, & qu'un incirconcis ne pouvoit être initié aux mystères.

& cette opération se pratique de diverses manières chez les anciens & chez les modernes.

On la fait avec beaucoup d'appareil dans quelques pays negres. On attend que les jeunes gens aient quatorze ou quinze ans, & qu'ils soient en grand nombre : lorsque l'époque est fixée, on avertit tous les sujets du même roi, les alliés & ses voisins, d'amener leurs enfans : ils arrivent deux à deux, entourés de musiciens & de marabouts : ils sont accompagnés de deux parens ou de deux amis, qui servent de témoins à leur profession de foi, & les encouragent à souffrir patiemment l'opération : chacun à son tour va se présenter à l'exécuteur, & pendant qu'on abbât le prépuce, le candidat tient le pouce droit élevé, & prononce la formule de foi mahométane (1). Les plus courageux affectent de la gaieté après la cérémonie ; mais il est aisé de juger à leur marche, qu'ils souffrent une vive douleur. Jannequin raconte que, pendant le mois qui suit la circoncision, les jeunes gens ont droit de prendre toute sorte de libertés avec les filles ; la loi en excepte le viol, & cette précaution étoit inutile.

La circoncision chez les Negres de la Gam-

(1) Voyage de Moore,

bie , n'est pas une cérémonie religieuse ; & chaque particulier est le maître de circoncire ses enfans , quand il lui plaît (1). Lorsqu'on demande à ceux de Juida (2) , si elle contribue à la propreté ou à la santé , ils répondent que non ; mais qu'il ne faut pas l'abolir , parce qu'elle fut établie par leurs ancêtres. A Madagascar (3) , c'est le chef qui circoncit tous les enfans ; & le plus proche parent du circoncis avale le prépuce dans un jaune d'œuf.

On n'exposera pas les différentes cérémonies superstitieuses ou bisarres , qui accompagnent la circoncision , ni les manières diverses dont on ampute le prépuce : on en coupe ordinairement la plus grande partie , & les Salivas de l'Orenoque , non contents de le déchausser , ciselent encore la peau (4).

On a beaucoup écrit sur la circoncision , & des observations fort simples éclairciront cet usage.

(1) Voyage de Jobson.

(2) Voyage de Desmarchais.

(3) Voyage de Rennefort.

(4) Les Mexicains avoient un usage assez semblable à la circoncision. On faisoit une légère incision aux parties viriles d'un mâle nouveau né , pour en tirer quelques gouttes de sang , comme on l'a dit.

La circoncision ne fut jamais pratiquée par aucune nation du Nord ; & il paroît qu'elle a commencé entre l'équateur & le trentième degré de latitude septentrionale.

Elle étoit commune en Arabie , lors de l'établissement du Mahométisme , & elle devint insensiblement une pratique de cette religion. Depuis le commencement du septième siècle jusqu'au milieu du dix-septième , elle s'est établie avec la religion musulmane , dans des pays de l'Europe , de l'Asie & de l'Afrique , qui ne sont pas situés entre les tropiques (1) ; & les Juifs errans & vagabonds sur toute la terre , la pratiquent dans tous les climats , sans la communiquer à personne.

La circoncision n'a pas eu par-tout la même origine , & les systêmes généraux sont fort mal fondés. On a dit qu'on offre à la divinité , les prémices de l'organe de la génération. M. Boulanger (2) croit qu'il fut un tems où les habitans de la terre regardoient comme un crime de faire des enfans , & que la circoncision procède peut-être des mêmes idées. Il ajoute qu'elle peut avoir pris naissance dans un pays où la castration étoit con-

(1) Voyez les Rech. phil. sur les Américains.

(2) Ant. dévoilée par ses usages.

nue, & que ce n'est qu'une mutilation feinte & mitigée. Suivant Tacite (1), un législateur l'imagina, pour que cette singularité distinguât son peuple des autres nations.

Lorsque les savans Danois partirent pour l'Arabie, M. Michaëlis leur demanda plusieurs éclaircissémens sur la circoncision : M. Niehbur en parle dans son Voyage, & il confirme ce qu'on savoit avant lui.

Il paroît que la chaleur de certains pays force de recourir à l'amputation du prépuce : les ablutions sont si nécessaires en Orient, que les législateurs les ordonnent par une loi : le gland est souvent couvert d'une mal-propreté dangereuse, la circoncision sert beaucoup à ceux qui ne se lavent pas avec soin, & d'ailleurs les circoncis se lavent plus aisément que ceux qui ne le font pas.

Les hommes de quelques pays chauds, de l'Arabie, par exemple, sont rongés par des vers, qui s'engendrent entre les replis du prépuce & sous le gland, & l'on a voulu retrancher la partie où ils s'attachent : les ablutions ne suffiroient probablement pas, pour détruire ces vers ; elles diminuent d'ailleurs la faculté d'engendrer, &

(1) Tacite, Hist. l. 5.

c'est à l'usage trop fréquent des bains, qu'on attribue le peu de fécondité de plusieurs femmes.

Les Arabes, les Egyptiens, les Persans & les Abyssins, ont le prépuce fort long; & la circoncision est nécessaire pour les rendre habiles au mariage (1).

Enfin, le Juif Philon nous assure que la circoncision est favorable à la population dans l'Orient, & qu'elle y préserve les hommes d'une sorte de charbon, qui naît au bas du gland de tous les incirconcis; les médecins Arabes ne parlent pas de ce charbon dans leurs écrits, & c'est peut-être la même maladie que celle des vers, dont on a fait mention tout à l'heure.

Les femmes, qui habitent les climats chauds, ont souvent les nimphes si longues, qu'il faut les couper; & cette opération s'appelle excision. Elle se pratique dans tout l'Orient, & on l'a inventé pour détruire une difformité dégoûtante. L'âge où l'on fait cette amputation varie suivant les pays: Belon & Chardin disent qu'en Perse, on attend jusqu'à trente ans, parce qu'avant cette époque, les nimphes ne débordent pas assez. L'excision,

Circoncision ou excision des femmes.

(1) En Europe, on circoncit des individus, qui ne pourroient engendrer, si l'on ne faisoit une amputation ou une incision à leur prépuce mal conformé.

qui est aussi répandue en Afrique, s'y fait beaucoup plutôt, & la plaie est bien plus profonde. Les Abyssins retranchent des appendices de chair de deux ou trois pouces de longueur; & au royaume de Benin (1), on coupe une partie du clitoris: les femmes d'Asie, qui ne sont pas excisées, ne peuvent entrer dans les mosquées.

En voyant l'homme se mutiler & se défigurer si mal à propos, on est tenté d'admirer les Minorquains, qui respectent à l'excès les œuvres de la création; ils ne taillent jamais les arbres; ils disent que Dieu fait mieux que personne comment un arbre doit croître (2).

(1) Rel. d'Artus.

(2) *History of Minorca by Armstrong.*



CHAPITRE VII.

Diversité des vêtemens & des parures.

LES sauvages qui ne sont pas nuds, se couvrent d'écorces d'arbre; de feuilles ou de roseaux; d'autres fabriquent, avec l'écorce, des étoffes qu'ils tissent ou qu'ils étendent sous un maillet (1), & qui ressemblent à du papier. Les Ostiakes font une espece de toile avec des orties. Bientôt on se sert de peaux dont on veut relever l'éclat: les Nègresses de Sierra Léona y attachent des sonnettes semblables à celles que portent nos mulets (2).

Les femmes s'occupent moins de la parure, que les hommes, dans certains pays. Les Voyageurs ont fait cette observation, par rapport à l'Amérique & à la nouvelle Zélande (3). On peut en voir les raisons au Livre deuxième.

En général, les parures sont embarrassantes, &

(1) Les Otahitiens. Voyages de Cook.

(2) *Hugonis Linscotani Navigatio.*

(3) Voyage de Cook.

l'on sacrifie la commodité à la gloire des ajustemens. Cette remarque s'applique également aux contrées qui sont les plus voisines de l'état de nature, & à celles qui en sont le plus éloignées: & l'on retrouve par-tout, sous une autre forme, les coëffures plus hautes que les voitures. Les Ota-hitiens de toutes les classes, ont exactement le même habit; & malgré la chaleur excessive du climat, les hommes & les femmes d'un rang supérieur se distinguent par la quantité d'étoffes qu'ils portent: ils aiment mieux succomber sous ce poids, que de ne pas être remarqués.

Comme il n'y a rien d'absolument dégoûtant, des peuples entiers trouvent fort agréable une parure qui nous révolte. Les Negres de la baie de Saldana (1) entrelassent les boyaux des bêtes qu'ils tuent ou qu'ils trouvent mortes, & ils en forment des guirlandes qu'ils passent autour de leur col & de leur estomac (2); & Béring vit sur les côtes de l'Amérique septentrionale des sauvages qui n'avoient pour habillement que des boyaux de baleine sur le haut du corps.

D'autres parures prennent le caractère de la

(1) Prevost, t. 2.

(2) Voyez ce qu'on a dit des Hottentots, chapitre II de la parure & de la manière de se peindre le corps, p. 210.

beauté, parce qu'elles font des marques de distinction, de richesses & de courage. Les Nègres de différentes contrées de l'Afrique portent un grand collier de dents d'hommes : la loi défend, sous peine de mort, de se parer d'un si glorieux ornement, sans prouver devant un officier public que toutes ces dents ont été arrachées à des ennemis sur un champ de bataille (1). Le chef des Jaggas a seul le privilège de porter une ceinture d'œufs d'autruche (2).

Les Nègresses d'Issiny suspendent à leur ceinture, des instrumens de cuivre & d'étain, & sur-tout des clefs de fer, (quoiqu'elles n'ayent pas dans leur cabane, une seule boîte,) & plusieurs bourses remplies de bijoux ou de bagatelles qui en ont l'apparence, afin de paroître riches. Elles chargent même leurs jambes & leurs bras de bracelets & de chaînes de cuivre, d'étain & d'ivoire. Loyer en a vu dont l'attirail pesoit plus de dix livres (3); & Desmarchais dit que les chaînes & les bijoux des Nègresses de la Côte d'Or, pesent plus de cinquante marcs.

(1) Voyage de Snelgrave.

(2) Rel. de Battel.

(3) Voyage de Loyer.

Depuis le caillou, jusqu'à la dépouille des animaux, il n'y a rien dans la nature dont on ne puisse faire un ornement : car il est aisé de donner à une matière quelconque, une forme agréable. La combinaison, qui plaira le plus, deviendra belle ; & le goût des différens peuples ne doit pas nous étonner. Les habitans du royaume d'Asém mettent autour de leurs bonnets une frange composée de dents ; & cette parure est très-recherchée. Les Péruviennes ornent leurs têtes, leurs cols & leurs bras, de cordons de mouches & de vers luisans, qui ressemblent à des colliers & à des bracelets de lumière naturelle (1) ; & quelques Hottentots attachent à leur chevelure de grosses vessies enflées (2).

Il y a des couleurs éclatantes qui affectant la vue d'une manière plus forte, attirent davantage l'attention : les sauvages collent quelquefois sur leur corps nud, ou sur leurs vêtemens, un morceau d'étoffe ou une feuille de couleur ; & ils ont un goût si vif pour le rouge, que ceux de la Terre de Feu arrachent la crête des poulets du vaisseau de Fraiser pour l'emporter.

(1) *Las Noticias Americanas*, par Ulloa.

(2.) Kolben.

Les enfans se plaisent à dessiner des broderies, & ils aiment à voir ce mélange de lignes recourbées les unes dans les autres : les peuples policés & sauvages conservent le même goût ; & chacun d'eux trouve bizarre la broderie qu'il n'a pas adopté. Le principal ornement des Lapons est une robe fourrée & garnie de fil de fer, ou de cuivre, qu'ils façonnent en petits anneaux avec les dents.

Lors même qu'on se borneroit à choisir les plus singuliers ornemens, qui pourroit les décrire ? Chez les Tartares tributaires de la Russie, les femmes portent à leur coëffure une corne de la longueur de deux pieds, & à l'extrémité de la corne, pend une petite clochette. Les anciennes femmes de l'Orient plaçoient au milieu de leur front une garniture de diamans & de pierreries, dont les pendans couvroient tout le visage. La forme de ce bijou se retrouve chez les insulaires d'Amboine, & Valentyn en a observé plusieurs.

Rien de si ennuyeux pour l'homme, que l'uniformité ; il a besoin de rompre par intervalle, ses habitudes monotones ; il s'enivre, il faute, il veut des plaisirs bruyans, il fait des mascarades, & dans ces mascarades, plus la figure qu'il prend est grotesque ou monstrueuse, plus elle

est agréable. Les Gaulois, initiés aux mystères de Mithras, se déguisoient en lion, en bélier, en ours, en chien, &c. ils vouloient ressembler aux différentes constellations auxquelles présidoit Mithras.

Sous le regne de Charles VI, il y eut à la cour un bal célèbre. Le monarque déguisé en satyre, traînoit d'autres satyres enchaînés & vêtus d'une toile enduite de poix-raisine & d'étroupes. Le duc d'Orléans approcha, par malheur, un flambeau d'un de ces habits; les quatre seigneurs furent brûlés, & le prince manqua de perdre aussi la vie.

Henri II, en 1548, entra solennellement à Saint Jean de Maurienne. Cent hommes, vêtus de peaux d'ours, le reçurent; ils ressembloient à des ours naturels, & portoient une épée sur leurs épaules. Ils accompagnèrent d'abord le roi, & firent mille gambades; pour mieux imiter l'ours, ils grimpoient le long des maisons & des pilliers des halles; & ils pouffoient des hurlemens semblables à ceux qu'on entend au milieu des bois. Ils adressèrent au prince une *salve*, suivie de cris si épouvantables, que les chevaux effrayés rompirent leurs rênes, leurs brides & leurs sangles.

Les hommes d'un rang distingué se réservent

le droit de porter certaines parures. Chez les Privilèges
 Francs & les Goths, les Germains & les Gau- pour la pa-
 lois (1), une longue chevelure étoit la mar- rure.
 que de la noblesse. Les Goths portèrent d'a-
 bord leurs cheveux; mais dans la suite, on
 appella chevelus les citoyens du second ordre,
 & *Pileati* ou mitrés ceux parmi lesquels on choi-
 sissoit les nobles & les prêtres (2). Les Fran-
 çois ne portoient autrefois que des moustaches
 jusqu'à l'âge de quarante ans, à moins qu'ils ne
 fussent revêtus de quelque dignité; alors ils lais-
 soient croître leur barbe de cinq à six doigts (3).
 Le Seliktar de l'empire ottoman ne doit point
 avoir de barbe; & comme il est souvent nommé
 grand-visir, & que celui-ci doit en avoir, il est
 obligé de prendre une barbe postiche, ou il ne
 paroît pas en public pendant deux ou trois mois,
 jusqu'à ce que la sienne soit longue. Chez les
 Negres de Kazegut, personne ne peut rougir
 ses cheveux avec de l'huile de palmier, à moins
 qu'il ne soit connu par sa naissance ou par ses
 richesses (4); & les Siamois voudroient bien se

(1) Hist. anc. des peuples de l'Europe, t. 4.

(2) *Ibid.*

(3) Eginhart, in *Vita Caroli Magni*.

(4) Voyage de Brue.

Privileg
pour la parure

raiser les sourcils : mais les Talapoins jouissent seuls de ce privilège (1). Enfin les Nègresses de Bissao vont entierement nues ; & il n'y a que les filles des nobles (2) qui dessinent sur leurs corps des fleurs ou d'autres figures (3).

Force des
préjugés sur
la parure.

Les préjugés & les usages prennent par l'habitude, une force que l'esprit à peine à concevoir. Les Phéniciens, aux fêtes des funérailles & de la résurrection d'Adonis, faisoient à Vénus le sacrifice de leurs cheveux : les femmes pouvoient les conserver, en se prostituant tous les jours aux étrangers ; & la plupart ne balançoient pas à prendre ce dernier parti.

La loi *Opia* entreprend de contenir le luxe : on défend aux Romaines de porter des étoffes de différentes couleurs & des ornemens d'or, qui excèdent le poids d'une demi once ; on leur interdit, en certains cas, l'usage des carosses ; ces femmes conspirent entre elles de ne plus faire d'enfans, jusqu'à ce qu'on révoque la loi (4).

(1) Rel. de la Loubere.

(2) On a parlé dans le Livre cinquieme, de quelques parures réservées aux souverains.

(3) Voyage de Brue.

(4) Plutarque. Tite-Live;

Les Tartares, conquérans de la Chine, ordonnent aux vaincus de couper leurs cheveux, & de ne laisser qu'une boucle derrière la tête : des milliers de Chinois aiment mieux souffrir la mort, que d'y consentir.

Enfin, le czar Pierre veut forcer les Russes à se raser ; la révolte s'allume dans tous les coins de l'empire moscovite ; on méconnoît l'intention du prince, on oublie ses bienfaits, & le créateur de son pays est sur le point de périr par les mains de son peuple.





LIVRE DIXIEME.

PUDEUR, CHASTETÉ,
CONTINENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Nudité. Pudeur.

L'HOMME ne rougit de rien , quand il est seul (1) ; & la pudeur ne commence que lorsqu'il est vu par quelqu'un. Dès que les sauvages sont réunis en troupes , ils attachent de la honte à certaines actions , & ils les commettent en secret : la nudité les alarme , & ils la couvrent. Cette premiere association ne les tire cependant pas toujours de l'état de nature ; & ils y restent jusqu'à ce que leur civilisation soit plus avancée.

(1) On ne parle ici que du commencement des sociétés.

La rigueur du climat introduit l'usage des vêtemens, & les habitans des pays froids ont plus de pudeur que ceux des pays chauds. Un homme & une femme, qui vivroient dans un coin du monde, resteroient nuds sans scrupule ; mais quand les sauvages sont attroupés, ils cachent communément l'impression que fait sur eux la vue des femmes, & ils inventent, d'ailleurs, les pagnes & les habits, afin d'éviter toute comparaison sur la beauté du corps.

Les animaux & les hommes se retirent à l'écart pour satisfaire leurs besoins : les animaux craignent toujours des attaques, ils ne veulent pas être vus au moment où ils ne peuvent se défendre, & d'ailleurs ils ressentent un épuisement qui leur seroit fatal, si on venoit les surprendre immédiatement après les approches. Le même instinct guide les sauvages ; & ceux qui sont dans un état continuel de guerre & d'alarmes, ont plus de pudeur & de modestie que ceux qui mènent une vie paisible. La décence des Zélandois est extrême, quoiqu'ils mangent leurs ennemis ; & les Otahitiens, moins féroces, se livrent, devant tout le monde, aux desirs de l'amour. » Nous priâmes souvent les premiers insulaires, dit le capitaine Cook, de délier le cordon qui attache leur prépuce sur le gland,

afin de connoître l'efpece d'infibulation qu'ils pratiquent; ils étoient tous confus, & ils n'y consentirent jamais, qu'avec des marques d'une très-grande répugnance. On trouve chez eux autant de réferve & de modestie qu'en Europe. Il faut traiter les femmes avec délicateffe, & ne pas prendre trop de liberté. Un de nos officiers en demanda une; il reçut une réponfe, qui traduite en notre langue, répond exactement à ces termes: » Toutes nos femmes feront fort honorées; mais vous devez d'abord nous faire un préfent convenable, & venir enfuite coucher une nuit à terre, *car la lumière du jour ne doit pas être témoin de ce qui fe paflera entre vous.* »

La pudeur cache des expreffions, des défirs; ou des actions relatives à l'incontinence; & les peuplades fe trouvent prefque toujours dans des circonftances qui exigent cette précaution. Il eft rare qu'une femme foit affez indépendante, pour que fa conduite ne blefle perfonne; & il eft d'ailleurs à craindre qu'on ne la dédaigne par la fuite, parce qu'on l'aura déjà connue. Cette combinaison d'intérêts infpire une réferve que l'habitude change en modestie.

On confond quelquefois la décence & la pudeur avec la propreté. Le corps humain a des

parties sales , dont la vue excite une sensation désagréable ; & l'expérience ne tarde pas à l'apprendre. On traite aussi de décence & de pudeur des marques d'attention qu'on retrouve chez les peuples barbares , comme dans les pays policés.

On rougit ailleurs d'une action indifférente par elle-même , lorsqu'on ignore si ceux qui la voyent , ne la prendront pas en mauvaise part ; & comme l'on fait rarement quel est le goût des autres , cet embarras seul donne de la pudeur.

Dans des climats chauds , où les vêtemens sont incommodes , on reste absolument nud : ces mêmes climats inspirent l'incontinence ; & quand on satisfait sans remords ce besoin toujours renaissant , comment y auroit-il de la pudeur ?

Nudité.

L'usage de ne porter ni pagnes ni habits , varie chez les différens peuples. Sur la Côte d'Or , les filles vont nues jusqu'à ce qu'elles soient mariées ; & celles qui ne se marient pas , n'ont jamais de vêtemens (1). Dans le royaume de Benin , les deux sexes n'en prennent que le jour de leurs noces , à moins qu'ils n'obtiennent du roi un privilège particulier :

(1) Voyage de Desmarchais , t. I.

cette permission est une grande faveur , & on la célèbre par des réjouissances & des fêtes (1). Chez d'autres Negres , la politesse oblige les femmes (2) à ôter insensiblement tous leurs pagnes. Au Pérou (3), les jeunes garçons & les filles s'habillent quand la nature inspire des désirs ; & passant tout-à-coup de la licence à une extrême pudeur , les filles ne paroissent plus en public , sans un voile sur le visage. Les Brésiliennes (4), avant ou après le mariage , étoient entièrement nues. « Nous essayâmes , dit Léry , de couvrir par force celles que nous avions achetées & que nous faisons travailler dans le fort ; mais dès que la nuit approchoit , elles se dépouilloient secrètement de leurs haillons , & il falloit pour leur plaisir , qu'avant de se coucher , elles se promenassent toutes nues. Elles disoient , qu'accoutumées à se baigner & à se laver dans toutes les fontaines & rivières qu'elles rencontrent , ce seroit trop de peine pour elles de se déshabiller si souvent. »

Les insulaires de Formose admettent un enfer ,

(1) Rel. d'Artus.

(2) Voyage de Brue.

(3) Voyage de Corréal.

(4) Voyage de Léry.

qui punit ceux qui ne vont pas nus en certaines saisons (1). — De peur que les vêtemens n'amollissent le courage , & n'introduisent le goût de la parure , le chef a peut-être défendu d'en porter ; & la religion appuye l'ordonnance du souverain.

Ailleurs , les femmes restent nues , tandis que les hommes s'habillent ; c'est ce que Colomb a observé chez plusieurs peuples de l'Amérique , & Knivet attribue la même coutume à différens sauvages du Brésil. — Les symptômes lascifs changent l'aspect extérieur des organes de l'homme , & il faut cacher cette impression. — Ces vêtemens étoient peut-être des espèces de boucliers destinés à amortir les coups , & adoptés par les hommes , qui vont seuls à la guerre. — Les femmes étoient esclaves de leurs maris ; je croirois volontiers qu'ils imaginèrent cet acte de tyrannie , pour que le goût de la parure ne leur ôtât point celui du travail.

Les nations , que la nature du climat oblige à se couvrir , quittent quelquefois tous leurs vêtemens. Ainsi les plus pauvres d'entre les Taxiles (2) , exposoient leurs filles nues à la

(1) Rel. des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Comp. Holland. t. 5.

(2) Strabon. Les Taxiles étoient une anc. tribu de l'Inde.

vue du public, afin de leur trouver un mari; & les femmes d'Egypte & les Juifs dansoient nus devant le bœuf Apis & devant le veau d'or. — On vouloit être pur en la présence des dieux, & on dépofoit ses vêtemens qui pouvoient être fouillés.

Les hommes, les femmes, les filles & les veuves de la Grece & de l'Italie se mettoient absolument nues à la fête des Bacchanales (1). Celle de Priape n'étoit pas moins indécente; des sacrificateurs chantoient à l'honneur du dieu, des vers infâmes; & le scholiaste d'Aristophane nous apprend qu'on créa même une sorte de vers, qui s'appellent *Phalliques* (2). — On autorise les fêtes les plus libertines, & ces cérémonies, liées à la mythologie des Romains, étoient un acte de religion.

Les mœurs se corrompent, & on outrage publiquement la pudeur. Les voluptueux Toscans se faisoient servir par des femmes nues (3). Les jeunes gens étoient nus dans les ferrails des Tyrrhéniens, & on avoit soin de leur amollir la peau.

(1) Joannis Nicolai, de *ritu Bacchanalium*. Coll. de Gronov. t. 7.

(2) Mot qui vient de *Phallum*.

(3) Athénée, l. 12.

Les Tarentins , après la prise de Carbines , rassemblèrent les jeunes garçons , les vierges & les jeunes femmes qu'ils trouverent dans cette ville ; ils les exposèrent nuds , pour que chacun choisît l'homme ou la femme qui lui plairoit davantage ; & les vainqueurs se livrerent sur le champ à la débauche (1). Si l'on ne connoissoit pas la brutalité du soldat , on révoqueroit ce fait en doute ; car Athénée ajoute que la plupart furent exterminés par la foudre.

Dans les tems d'innocence , les mœurs sont si pures , que rien n'est indécent : & la simplicité des anciens est admirable. Lorsque Télémaque arrive à Pilos , il est déshabillé , mis au bain & parfumé par la fille même du roi (2) ; & l'écriture sainte raconte ingénument comment Ruth s'approcha de Booz.

Qui le croiroit ? à une autre époque , la nudité est plus favorable à la pudeur que les vêtements ; & la pudeur ne consiste pas à se vêtir , mais à être nud. Les filles & les femmes d'une contrée de l'Inde étoient nues , excepté les courtisanes , qui s'habilloient pour mieux irriter les desirs.

(1) *Ibid.*

(2) *Odissee*, l. 4.

Les arts ne connoissent pas la pudeur , & ils cherchent la nature & le beau , malgré toutes les institutions. Le statuaire & le peintre nous montrent Vénus & les Grâces sans voile. Sous Louis XI , on jouoit souvent le Jugement de Pâris ; trois femmes nues représentoient Junon , Vénus & Minerve : à Rome , des femmes danserent nues sur un théâtre ; & pour mieux jouir des mouvemens & des postures des athletes , on les faisoit combattre nuds (1).

La pudeur est subordonnée aux loix , qui font à leur gré disparoître la décence. On a dit (2) que les Germains deshabilloient une femme convaincue d'adultere ; & que son mari la conduisoit nue à coups de fouets , le long de la ville ou du village.

L'esprit raisonneur discute les institutions & les préjugés , il s'égare ; il oublie les progrès de la civilisation , & dans sa démence , il veut nous ramener à l'état de nature. Diogene paroissoit

(1) Differt. sur les Athletes. Mém. de l'Acad. des Ins. t. 1. Les Goths , plus barbares , ne pouvoient souffrir la lutte , parce qu'ils craignoient de paroître nuds en public.

(2) Voyez le Livre du Mariage , & *Baëmus , Mares Gentium.*

nud sur la place publique ; quelques Bramines se mettent dans le même état : *Pourquoi*, disent-ils, *rougir d'être nud , puisqu'on sort nud du ventre de sa mere ?*

Un fanatique prêche aux Chrétiens la même doctrine , & il fonde une secte : les prosélytes prirent le nom d'*Adamistes*, parce que les hommes & les femmes se dépouilloient de leurs vêtemens , comme Adam & Eve dans le paradis terrestre (1). Les excommunications de l'église & la puissance séculière étoufferent cette erreur ; mais elle se perpétua sourdement. Les Agapettes (2) la reproduisirent ; ils disoient que la pureté de l'ame purifie tout , & qu'il n'y a rien d'impur pour les consciences honnêtes. Dans l'onzieme & le douzieme siecle , la crainte du jugement dernier saisit les peuples d'Italie ; on vit les Flagellans se mettre nuds , marcher en procession avec un fouet à la main , & se fustiger jusqu'au sang. Ces insensés reparurent encore en Allemagne au milieu du quatorzieme siecle , & causerent de grands désordres (3).

(1) Voyez S. Epiphane , & l'Hist. Ecclésiastique.

(2) Voyez l'Hist. Ecclésiastique.

(3) Hist. des Flagellans.

284 LIVRE DIXIÈME. PUDEUR,

Pudeur. La pudeur est inconnue chez quelques sauvages. Les Indiens du Mont Caucaſe vivoient comme les brutes (1). Les femmes de l'île de Hoorn, dit le Maire, *ſe mêloient publiquement avec les hommes, fort près même de la perſonne du roi.* Les Otahitiens n'ont aucun lieu retiré dans leurs cabanes, on voit de dehors tout ce qui ſ'y paſſe, & ils ſatisfont devant les autres leurs deſirs & leurs paſſions, avec auſſi peu de ſcrupule que nous appaiſons notre faim en mangeant avec nos parens & nos amis (2). « Cette licence de l'état de nature dure aſſez long-tems; & les Nègreſſes de l'île de Branca, ſur la côte d'Afrique, ſe prostituent au milieu d'une aſſemblée.

Les hommes, dans la ſuite, divinifent la débauche, & adorent Priape; des nations civilifées imitent la conduite indécente des ſauvages, & la juſtifient par des principes. Les anciens promenoient aux fêtes *Libérales* le *phallum* autour des champs & des villes: lorsqu'il arrivoit ſur la place publique, la dame la plus recommandable venoit le couronner (3). Les temples, les

(1) Hérodote.

(2) Voyage de Cook.

(3) Saint Auguſtin.

rues, les cirques & les maisons étoient remplis de statues & de portraits infâmes (1). Sur le lin-teau qui entoure le cirque de la ville de Nîmes, on voit en bas-relief la figure d'un grand nombre de membres virils ailés. Hérodote (2) fait mention d'un peuple chez qui les femmes portoient autant de franges au bord de leur robe, qu'elles avoient connu de mâles.

Le culte de Priape (3) s'est éteint avec le paganisme ; mais des nations modernes conservent ses cérémonies ; & des femmes de l'Indostan portent dévotement à leur col le *lingam*, qui représente les parties de la génération des deux sexes entrelacées.

Les peuples grossiers se plaisent à rappeler des idées indécentes, & l'on mêle l'infamie à la parure. Sous Louis XI, on portoit sur la culotte ou sur la veste une figure des parties naturelles. Au seizième siècle, la mode des pantalons se répandit, les hommes se ferroient le corps depuis les pieds jusqu'au col d'une manière scandaleuse.

Enfin, quand le luxe a énervé & corrompu les

(1) Hérodote. Pausanias. Diod. de Sic.

(2) Hérodote, l. 4.

(3) Nous parlerons dans le chapitre suivant, des peuples qui consacrent la débauche par la religion.

empire, ce n'est pas alors qu'il y a moins de pudeur ; & malgré la dépravation des mœurs , on affecte davantage les dehors de la vertu.

CHAPITRE II.

Impudicité des sauvages & des grandes nations. Débauche autorisée par les lois , ou consacrée par la religion.

IL s'écoule bien du tems , avant que les sauvages comprennent les vérités les plus simples. Ils s'abandonnent à leurs penchans ; & ils ne savent pas même si leurs actions produisent des effets avantageux ou des effets nuisibles. Ce n'est qu'après avoir mené une vie dissolue , qu'ils se forment des idées d'abstinence & de vertu. Les générations se passent au milieu de la discorde ; les individus sont la victime des querelles & des maux qu'enfante la débauche , & ils ne cherchent point à en détruire le principe. La plupart des nations commencent par cet état ; elles y restent plus ou moins , suivant les circonstances ; & l'époque où elles pensent à la chasteté , dépend du climat , du tempérament & du hasard. Une institution qui consacre l'impureté , est

difficile à abolir : l'abrutissement de la bourgade se prolonge , & des peuples policés ressemblent à des sauvages.

Ce qu'on vient de dire ne s'applique pas à tous les sauvages : ceux des pays froids sont rarement impudiques , & ceux des pays chauds ne le sont pas toujours. Il n'y a donc point de règle générale ; & pour expliquer tant de faits contraires , il faudroit une étude approfondie de tous les pays , & l'art d'entrevoir & de découvrir les plus petites circonstances.

L'usage d'offrir , par politesse , des femmes ou des filles , est très-répandue , & on le retrouve dans les grands états ; mais comme cette coutume n'est pas uniforme , voici des traits particuliers de différens pays. Au Brésil , les peres , en offrant leurs filles , caressent l'étranger (1). Lorsque les Scythes vouloient témoigner de la considération à quelqu'un , ils lui présentoient des vivres & de belles femmes (2). Un étranger , qui arrive chez les Tschuktschis (3) , a droit de choisir celle qui lui plaît le plus : la

(1) Voyage de Léry.

(2) Hist. anc. des peuples de l'Europe , par le comte du Buat , t. 7.

(3) Peuple sujet de la Russie.

femme qu'il a choisie, lui présente une tasse de son urine, dont il doit se rincer la bouche: on le regarde comme ami, s'il surmonte cette épreuve, & comme ennemi, s'il ne l'accepte pas (1). Au Pégu, on loue une fille pour le tems qu'on veut passer dans ce pays, c'est la famille qui fait ce marché; les filles retournent ensuite à la maison paternelle, & on ne dédaigne pas de les épouser (2). Sheldon ajoute » que si l'étranger revient une seconde fois, & que la fille qu'il avoit louée, soit mariée, il est libre de la redemander au mari qui la lui rend, & qui la reprend à son départ. « Chez les Tarrares au-delà du Tebeth, cette concubine demande un petit présent, qui annonce que l'étranger est satisfait: on ne la voit plus sans cette preuve de sa honte, & celles qui peuvent en montrer davantage, jouissent d'une réputation distinguée (3). Enfin, on lit dans Baruc: » Les femmes entourées de cordon, sont assises sur les chemins; & quand l'une d'elle a connu un passant, elle reproche à sa compagne qu'elle n'a pas été trouvée digne, & que son cordon n'a point été rompu. «

(1) Rel. de Muller, qui assure que ce fait est très-vrai.

(2) Rel. de Sheldon.

(3) Voyage de Marcopolo.

Un auteur célèbre dit que cette coutume est ordinairement répandue chez les peuples fort laids ; qu'ils offrent peut-être leurs femmes aux étrangers, parce qu'ils connoissent leur laideur, & qu'ils trouvent apparemment moins laides celles qui ne sont pas dédaignées. Il est difficile de croire qu'un peuple connoisse sa propre difformité, & les peuples, qui ne sont pas laids par rapport à nous, observent cet usage (1).

L'incontinence des premières peuplades n'est pas la même que celle des nations corrompues par le luxe. Celles-ci inventent des raffinemens ; elles cherchent le plaisir jusques dans la douleur ; & leurs goûts ne ressemblent plus au besoin de la nature. Plutarque dit que les Samiens alloient dans un lieu qu'on nommoit les jardins, s'enivrer de plaisirs si lascifs, qu'il est impossible de les imaginer. Les anciens Indiens se faisoient chaque jour brosser le corps (2) ; & pour ne pas s'étendre davantage sur cette diversité, il y avoit aux Philippines des officiers publics qu'on payoit

(1) On dit au Livre troisième quels peuples font ce raisonnement : Une femme qui a du mérite, doit être souvent recherchée ; & si elle ne l'a jamais été, c'est une marque qu'elle n'en a point. Sur ce principe, ils préfèrent celles qui ont donné des preuves de fécondité avant le mariage.

(2) Voyage de Gémelli Caréri.

fort cher, & qui ôtoient la virginité aux filles, lorsqu'elles se marioient (1).

L'institution & la forme des gouvernemens, donnent aux peuples des idées qui s'écartent de la regle commune; & souvent ils intervertissent en ce point, celles qui sont adoptées par tous les autres. Alors l'incontinence & la débauche ne bouleversent point la société, comme dans les pays où ne s'est pas opérée cette transformation. L'adultere en Europe, trouble les familles & les états; & à Sparte, il ne dérangeoit point l'harmonie de la république.

Débauche
autorisée
par les lois.

Ce besoin impérieux, qui rapproche les deux sexes, est le grand mobile des sociétés, & de toutes les passions de l'homme, c'est celle qui doit le plus attirer l'attention des législateurs. Ils la répriment (2), ils l'encouragent, ils la

(1) Hist. univ. des Anglois. Il est permis d'ajouter foi à tout ce que l'on nous raconte de la débauche de quelques nations; & cette coutume n'est pas celle qui étonne le plus.

(2) Sixte-Quint établit une peine contre le mari ou la femme qui n'iroit pas dénoncer l'infidélité de son époux ou de son épouse. Le pontife imagina que cette loi monastique préviendroit les adulteres, & que la dénonciation arrêteroit les coupables: son intention n'étoit pas qu'on obéît à l'ordonnance, & il prévint qu'on ne la suivroit point; mais il

font servir à l'administration, & même elle devient un ressort de la religion. Tous ces plans de politique ont des vues d'utilité bien ou mal fondées; & Thomas Morus ne prouve-t-il pas qu'il est avantageux aux femmes d'Utopie d'aller nues?

Les administrateurs créent les mœurs & les usages d'un peuple; & malheureusement la corruption, qui détruit un état, est souvent favorable à celui qui le gouverne. Hérodote (1) assure que des Lydiennes n'avoient d'autre dot, que le fruit de leurs prostitutions; & , suivant Justin, les filles de l'île de Chypre se rendoient à des jours marqués, sur les bords de la mer, dans le dessein de se prostituer aux étrangers, qui abordoient sur la côte, & d'acquérir une dot.

Les empereurs Romains ne vouloient arrêter l'impudicité, que jusqu'à un certain point; & leur intention, dit M. de Montesquieu, n'étoit pas de corriger les mœurs en général.

En 1707, une maladie épidémique emporta une grande partie des habitans de l'Islande. Le roi de Danemarck, pour la repeupler,

voulut contenir les familles par la défiance, & ce système étoit digne de cet administrateur.

(5) Liv. 1. & Aélien, l. 4. ch. 1.

permet à chaque fille d'avoir jusqu'à six bâtarde; sans blesser sa réputation (1); les femmes en profiterent si bien, que, peu de tems après, il fallut abolir la loi.

Quelquefois, on essaye en vain d'arrêter le libertinage; & les lois finissent par tolérer ce qu'elles ne peuvent prévenir. Dans l'île de Java, une concubine doit obtenir des femmes légitimes, la permission d'habiter avec son maître; mais elles ne peuvent la refuser, sans blesser leur honneur (2). A Ternate, on dédaigne un homme, qui n'a pas une maîtresse particulière (3); & c'est un sanglant reproche de dire à une Circassienne, qu'elle n'a point d'amans. Le vêtement des femmes du Pégu est si clair, qu'il ne dérobe rien à la vue; & l'on croit que les lois autorisent cette immodestie, pour détruire une autre habitude plus vicieuse (4). Le libertinage est déjà parvenu à la Chine jusqu'aux dernières classes du peuple: les maris louent ou prêtent leurs femmes à ce-

(1) *Sketches of the History of Man.*

(2) Rel. d'Houtman.

(3) Rel. de Valentyn.

(4) Sheldon. Linschot. Voyez dans le Livre neuvième, de la Beauté & de la Parure, le chapitre sur les manieres de se défigurer, relatives à la continence.

lui qui les paye (1); & voici un des cent griefs rédigés par la diète de l'empire sous Maximilien I, contre les abus de l'église: » Les évêques vendent aux curés pour un écu par an, le droit d'avoir une concubine. « Enfin, des nations entières s'énervent; & lorsque Constantinople fut assiégée en 1453, par les Turcs, l'empereur fut obligé d'acheter des troupes mercenaires, & d'en lever une armée; tous les Grecs étoient épuisés par la luxure, & il n'y eut pas un seul habitant de la capitale, qui prît les armes (2).

Il est aisé de concevoir comment l'homme adora Venus & le dieu des amours; mais ce culte n'entraînoit point la débauche, & l'on auroit pu l'établir, sans consacrer la prostitution. L'antiquité défia les Plaisirs & la Beauté, & la mythologie, qui gouvernoit les peuples, purifioit ces hommages. Les nations ne renoncèrent peut-être pas d'abord à la pudeur; mais comme un culte ne subsiste pas dans sa pureté, celui-ci devoit se corrompre plus qu'un autre; & bientôt les sacrifices & les sacrificateurs, les cérémonies & les rites, les

(1) Duhalde.

(2) *Sketches of the History of Man.* t. 2.

temples & les dieux, furent souillés par tout ce que la débauche inventa de plus dégoûtant.

On adoroit Astarté dans le temple de Byblus : les femmes accordoient leurs faveurs au premier venu ; & elles en offroient le prix à la déesse (1). On obligea par une loi, les Arméniennes à consacrer leur virginité aux prêtres de Tanaïs (2). Les Babylonniennes, si l'on en croit Hérodote & Strabon, se prostituoient une fois en leur vie, dans le temple de Vénus. Elles alloient s'y présenter parées de guirlandes & de fleurs ; elles ne pouvoient plus retourner à leur maison, si un étranger ne les aidait pas à consommer leur sacrifice. — En ajoutant des circonstances fabuleuses à cette loi, on a induit les critiques en erreur. Ces femmes ne se rangeoient pas sur deux files pour que chaque homme choisît celle qui lui plairoit davantage ; & l'on ne peut imaginer que les laides fussent obligées de languir deux ou trois ans. — On confond sans cesse les coutumes & les lois ; & on a peut-être ici commis la même faute : ce n'étoit probablement qu'un usage transmis par une longue tradition, & qu'on toléroit. — Enfin, si cette loi

(1) Valer. Maxim. Lucien, de *Diis Syria*.

(2) Strabon.

tenoit au système religieux des Babyloniens, il n'y a rien qu'on ne doive attendre de la superstition. — Elle favorisoit la débauche ; mais il est difficile de penser que ce fut l'intention de celui qui l'établit. L'explication de M. Gouguet ne sera pas adoptée par tous les lecteurs ; il faut cependant en parler. » Vénus , chez les anciens , passoit pour une déesse envieuse & malfaisante , qui excitoit sans cesse les femmes à la débauche. On avoit cherché les moyens de l'appaiser , & de mettre l'honneur du sexe à l'abri des caprices de la déesse ; on voulut racheter les femmes , & assurer pour toujours leur chasteté , en leur faisant faire un écart : on se flattoit que Vénus voudroit bien s'en contenter & laisser ensuite ces victimes tranquilles le reste de leur vie (1). « On voit dans son ouvrage , les raisons qu'il donne de son système : s'il n'est pas applicable aux Babyloniens , il est vraisemblable qu'ailleurs on consacroit à la prostitution un certain nombre de femmes & de filles , afin de détourner la colere d'une divinité malfaisante. Cette idée est conforme à tout ce qu'ont jamais inventé les mortels , pour appaiser les dieux.

(1) Origine des lois , des sciences & des arts , t. 3.

Il est prouvé que les anciens portoient en procession le *Phallum*, c'est-à-dire, la représentation des parties naturelles : le grand-prêtre du temple de Belphegor (1) abaissoit ce *Phallum* devant son idole, & le peuple n'avoit aucune idée indécente.

Les Indiens des environs de Pondichéri adorent une idole de bois, qui a un membre d'une grosseur énorme, les femmes vont lui offrir leur virginité. Les stériles le touchent pour devenir fécondes ; & l'on y mène les bestiaux, afin qu'ils multiplient plus aisément (2). Les Canariens de Goa prostituent leurs filles, de gré ou de force, à une idole de fer.

En général, un peuple ne consacre l'amour, que lorsque sa civilisation est avancée, parce que ce culte tient à des idées qui ne peuvent naître qu'à cette époque dans l'esprit des hommes. Les sauvages jouissent de l'amour, sans s'appercevoir que c'est un bien ; mais voici ce que rapportent M. M. Banks & Solander des in-

(1) Maimonides.

(2) Voyage de Duquesnes, t. 2. On ne peut pas dire ici comment les femmes stériles le touchent ; lisez le Voyageur.

fulaires d'Otahiti , qui ne connoissent pas les métaux.

» Le 14 Mai 1769 , on célébra le service divin au fort ; nous desirions que les principaux Otahitiens y assistassent ; mais lorsque l'heure fut arrivée , la plupart s'en allerent dans leurs habitations. M. Banks traversa la riviere , & ramena un chef & sa femme ; il espéroit que les cérémonies occasionneroient des questions de leur part , & donneroient lieu à quelque instruction de la nôtre. Il les fit asseoir sur des sièges , & se plaça près d'eux ; pendant tout le service , ils observerent attentivement ses postures : ils l'imitoient très-exactement ; ils s'asséyoient , se tenoient debout , ou se mettoient à genoux. Ils sentoient que nous étions occupés à quelque chose de sérieux & d'important , & ils ordonnerent à ceux qui étoient hors du fort , de se tenir en silence : cependant après que le service fut fini , ils ne firent ni l'un ni l'autre aucune question ; & ils ne vouloient pas nous écouter , quand nous tâchions de leur expliquer ce qui venoit de se passer. Les Indiens , après avoir vu nos cérémonies religieuses dans la matinée , jugerent à propos de nous montrer les leurs , qui étoient très-différentes. Un jeune homme , de près de six pieds , & une jeune fille de onze à

douze ans, sacrifient à Vénus devant nous, & devant un grand nombre de naturels du pays, sans paroître attacher aucune idée d'indécence à leur action, & ne s'y livrant au contraire, à ce qu'il nous sembloit, que pour se conformer aux usages du pays. Parmi les spectateurs, il y avoit plusieurs femmes d'un rang distingué, & en particulier Obérea, qui, à proprement parler, présidoit à la cérémonie; car elle donnoit à la fille des instructions sur la maniere dont elle devoit jouer son rôle; mais quoique la fille fût jeune, elle n'en avoit pas besoin (1). — On ne sait pas pourquoi les Otahitiens instituerent cette coutume, ni sur quels principes elle est appuyée. On ne dit pas positivement qu'ils mêlent à ce spectacle, un appareil de religion; & ce fait, dont on peut conclure qu'ils n'ont aucune idée de la pudeur, ne prouve pas encore qu'ils consacrent la débauche. Que cette cérémonie soit religieuse ou civile, il est aisé d'en rendre raison. Ce peuple voluptueux habite le pays le plus agréable de la terre; des arbres charmans lui fournissent sans culture les fruits dont il se nourrit; au milieu de ses campagnes enchanteresses, & sous un ciel toujours

(1) Voyage de Cook.

ferein, ses jours s'écoulent pour la volupté, & plein de son bonheur, il mêle dans ses rites, son yvresse & ses transports.

Le culte qu'on rendit autrefois à Vénus & à l'Amour, n'est plus compatible avec les institutions & le caractère des peuples modernes; mais on trouve d'autres erreurs; & parmi tant d'hérésies, qui défigurent le Christianisme, plusieurs attentent à la pureté des mœurs.

Les Caïnites (1) honoroient Caïn; Esaü; Corée, les Sodomites & Judas; ils prétendoient que pour être sauvé, il faut se livrer à l'incontinence, & qu'un homme parfait peut commettre toute sorte d'infamies: ils soutenoient que chaque action infâme, à un ange tutélaire, & ils invoquoient cet ange (2). Différens Peres de l'Eglise leur reprochent cette doctrine; mais ils ne portoient peut-être pas jusques-là le délire & la fureur.

Voici comment d'autres écrivains nous exposent la doctrine des Antictates, qui étoient une branche de Caïnites. » Dieu créa d'abord un monde, où tout étoit bien: les hommes innocens & heureux, jouissoient des

(1) Hérétiques du deuxième siècle.

(2) S. Irénée, lib. 1. cap. 35.

plaisirs , sans reconnoissance & sans remords. Une des créatures , que l'Être bienfaisant avoit produites , étoit méchante ; le bonheur des hommes fut pour elle un spectacle affligeant ; elle entreprit de le troubler ; elle étudia l'homme , & découvrit que , pour le rendre malheureux , il ne falloit qu'introduire dans le monde , des idées nouvelles ; elle donna donc l'idée du mal ; elle défendit certaines choses , comme déshonnêtes ; elle attacha une idée de honte à ce que la nature inspiroit ; elle l'interdit sous de grandes peines : par ces lois , un besoin qui , dans l'institution de l'Auteur de la nature , étoit une source de plaisirs , devint une source de maux ; l'idée du crime se joignit toujours à l'idée du bien ; le remords suivit le plaisir ; & l'homme étoit humilié par le retour qu'il faisoit sur le bonheur qu'il s'étoit procuré. Placé entre les penchans qu'il reçoit de la nature & la loi qui les condamne , il murmura contre son Auteur : le monde fut rempli de désordres & de malheureux , qui luttoient sans cesse contre la nature , & qui se tourmentoient pour éluder la loi , ou pour la concilier avec les passions (1). Les Antiquités pratiquoient ce que la loi dé-

(1) Dict. des Hérésies de M. l'Abbé Pluquet.

tend : ils croyoient par ce moyen se replacer dans l'état d'innocence.

Pour arriver à Dieu, qui est au-dessus de nous, disoient les Carpocratiens, il faut accomplir les œuvres du monde & de la concupiscence, & c'est l'adversaire auquel l'évangile ordonne de céder. L'ame, qui résiste à la concupiscence, en est punie, en passant après la mort dans un autre corps, jusqu'à ce qu'elle obéisse à tous les mouvemens de la chair (1). Les Valentiniens s'abandonnoient à leurs passions, sous prétexte qu'il faut rendre à la chair, ce qui appartient à la chair, & à l'esprit, ce qui appartient à l'esprit (2); & les Gnostiques faisoient leur priere entierement nuds, afin de donner des marques plus éclatantes de leur liberté.

Les subtilités de la théologie scholastique amenerent par la suite d'autres raffinemens. Les Beguards parurent au quatorzieme siecle. Ils distinguoient dans l'amour la sensualité ou la volupté, & le besoin; le besoin étoit, selon eux, un ordre de la nature, auquel on pouvoit obéir innocemment; mais au-delà de ce besoin, le

(1) S. Epiphane, Héréf. 27.

(2) Hist. Eccléf. de l'Abbé Fleury, l. 3.

plaisir dans l'amour est un crime. Ainsi, la fornication est une action louable, ou du moins innocente, sur-tout lorsqu'on est tenté, & un simple baiser passe pour un péché énorme.

CHAPITRE III.

Raffinemens de volupté. Communauté de femmes.

Ce chapitre offriroit peut-être un côté philosophique & moral; mais la décence ne permet pas de s'y arrêter. On établira seulement les principes.

Les sauvages connoissent déjà quelques raffinemens. Lorsqu'on se dégoûte des jouissances ordinaires, chacun à sa maniere, invente des expédiens, pour prévenir la satiété. Tout ceci dépend encore des circonstances, de la chaleur du climat, du caractère & des occupations des peuples.

On a déjà cité la foiblesse des naturels de l'Amérique; leurs femmes, qui aimoient davantage le plaisir, chercherent des raffinemens: elles en découvrirent de très-singuliers. On peut voir ailleurs celui dont parle Colomb, & avec

quelle aïssance elles se faisoient avorter. En voici un autre : elles persuaderent aux hommes d'employer une résine , pour augmenter les extases de la jouissance. Elles entouroient la verge d'anneaux pétris & formés d'une résine dont la substance molle & flexible a beaucoup d'élasticité (1). Cependant elles n'étoient pas satisfaites. La vigueur des Européens les rendit effrénées , & rien ne put arrêter leur penchant. Trois cens épouses de l'inca *Atabaliba* se prostituèrent au vainqueur sur le champ de bataille de *Caxamalca* , & elles aiderent les Européens à massacrer leurs compatriotes (2).

La communauté des femmes est le premier raffinement de débauche chez les peuples barbares ; & comme il faut tout justifier , chaque peuple en donne des raisons différentes qui lui semblent également bonnes. Lorsque la nuit est venue , les sauvages de la nouvelle France , hommes & femmes , courent de cabane en cabane , pour trouver une compagne : le mariage , disent-ils , ne doit pas priver les individus d'une société , des droits qu'ils ont sur chaque

(1) Rech. phil. sur les Américains , t. 1.

(2) Zarate , Hist. de la Conquête du Pérou , l. 2 ;
 sh. 6. Levinus Apollonius , Descr. Regni Peruviani.

femme (1). Les Scythes Agathyrsiens possédoient les leurs en commun , & ce désordre paroissoit un moyen admirable de vivre en bonne amitié (2). Les Negres du royaume de Loanda conviennent entre eux de changer de femmes ; & quand les missionnaires leur font des reproches , ils répondent qu'il est impossible de se borner toujours au même aliment (3).

Lors même que les sociétés ont pris une assiette fixe , elles adoptent des principes encore plus outrés. Les Spartiates ne rougissoient point de dire : « Ne fait-on pas couvrir une chienne & une cavale , par un étalon & un chien vigoureux , pour avoir de belles races , pourquoi n'en ferions-nous pas de même , pour avoir de beaux hommes (4) ? » Ils se moquoient des nations qui ne les imitoient pas. Les Spartiates ne vouloient plus , & quand même ils l'auroient voulu , ils ne savoient plus vivre comme particuliers ; ils étoient en tout dévoués à la patrie , dit Plutarque.

D'autres peuples perfectionnerent ce désordre , si l'on ose s'exprimer ainsi. » Un nombre

(1) Voyage de Champlain.

(2) Hérodote. Strabon.

(3) Voyage de Merolla.

(4) Boëmus , *Mores Gentium*;

très-considérable

très-considérable d'Otahitiens des deux sexes, forment des sociétés où les femmes sont communes à tous les hommes; ils ont tellement besoin de cette variété, que le même homme & la même femme n'habitent guères plus de deux ou trois jours ensemble. Ces sociétés s'appellent *arreoy*; les autres insulaires n'assistent point à leurs assemblées. Les hommes s'y divertissent par des combats de lutte, & les femmes y dansent des danses lubriques, afin d'exciter en elles des desirs que souvent elles satisfont sur le champ, comme on nous l'a raconté. Si une des femmes devient enceinte, l'enfant est étouffé au moment de sa naissance, afin qu'il n'embarasse point le pere & qu'il n'interrompe pas la mere dans ses plaisirs. On ne peut lui sauver la vie, à moins que la mere ne trouve un homme qui l'adopte comme étant de lui; mais ils sont chassés tous deux de la communauté, & perdent à l'avenir leur droit aux privilèges & aux plaisirs de l'*arreoy*. Il ne faudroit pas attribuer à un peuple, sur de légères preuves, une pratique si horrible & si étrange; mais j'en ai de convaincantes. Les Otahitiens, loin de regarder cette société comme un déshonneur, en tirent au contraire vanité, comme d'une grande distinction: lorsqu'on nous a indiqué quelques

personnes qui étoient d'un arrey, nous leur avons fait, M. Banks & moi, des questions sur cette matiere, & nous avons reçu, de leur propre bouche, les détails que je viens de rapporter. Plusieurs Indiens nous avouerent qu'ils étoient aggrégés à ces sociétés, & qu'ils avoient mis à mort plusieurs de leurs enfans (1).

Chez les anciens Bretons, huit, dix ou douze hommes se rassembloient & mettoient leurs femmes en commun : ces sociétés étoient plus nombreuses, lorsque ceux qui les formoient, pouvoient s'accorder entre eux (2).

On trouve ailleurs ces mêmes associations de plaisirs; & si elles ne sont pas plus répandues, c'est que la communauté des femmes s'établit en abandonnant chacun à ses caprices, au lieu que les associations particulières demandent des réglemens, ce qui est plus difficile.

Le besoin des sens est quelquefois une frénésie, & la passion de l'amour se manifeste avec le caractère de la violence. Sans admettre ce qu'on dit de la lubricité des femmes de Patane; l'empereur de Maroc traîne son serail lorsqu'il voyage. On est contraint de laisser les

(1) Voyage de Cook.

(2) *Milord Littleton's History of England*, t. 1.

femmes pour une nuit dans des tentes dressées à la hâte , & gardées par des soldats : elles soulèvent les bords de la tente , & elles exposent le milieu de leur corps au premier goujat de l'armée : on ordonne aux sentinelles de mettre en pièces , à coups de sabres , la première qui osera paroître dans cet état : elles savent avec quelle rigueur on observe la loi ; & il n'est pas rare d'en trouver qui s'exposent au châtimement.

On finit ici. Si le lecteur jectoit les yeux sur les raffinemens de débauche , qu'on voit au milieu des nations corrompues par le luxe, il recu-
 eroit épouvanté.



CHAPITRE IV.

Corruption de l'amour. Inceste, &c.

ON a parlé plus haut des prohibitions du sang dans le mariage ; & sans répéter ce qu'on a dit des incestes autorisés par la loi , on passe à ceux qui sont commis par la débauche.

Les Negres de la Côte de Poivre & de Rio-Gabon , prostituent leurs femmes à leurs enfans (1). — Dans ces pays très-chauds , le pere est épuisé de bonne heure , & la mere est encore féconde , lorsqu'il ne peut plus engendrer ; & l'on ne cherche qu'à multiplier les familles.

L'aîné des fils , au royaume de Juida , hérite des biens de son pere , de ses bestiaux & même de ses femmes , avec lesquelles il vit en qualité de mari , sa mere seule exceptée (2) ; & les Coucous , peuple du Chili , ne se font aucun scrupule de *connoître* leurs sœurs & leurs propres

(1) Prevost , t. 3. & Rel. d'Artus.

(2) Voyage de Desmarchais.

filles, & d'épouser en même tems la mere & la fille (1).

Le besoin des sens mal dirigé produit la pédérastie; mais cette dépravation n'a pas la même origine dans tous les pays. Les sauvages, qui manquent de femmes, assouvissent leurs passions sur des hommes.

L'Europe fut étonnée, lorsqu'on trouva cette infâme habitude presque par-tout en Amérique. L'organisation des sauvages, leur mépris pour le sexe, les chasses, qui les séparoient de leurs femmes pendant plusieurs mois, amenerent la corruption, qui prit diverses formes. Ici, elle paroissoit avec impudence, & là, elle faisoit quelques efforts pour se cacher. A la Louisiane & chez les Illinois, des Indiens étoient habituellement vêtus en femmes, & ils se prostituoient comme des courtisannes (2).

Quoique Battell reproche aux Negres de Benguela d'entretenir des hommes en habits de femmes; quoique Laugier de Tassy ajoute que dans la plupart des ferrals d'Alger, il n'y a

(1) Suppl. au Voyage d'Anson. On a parlé fort au long de ceci dans le livre du Mariage.

(2) La Hontan, Champlain, l'Escarbot.

point de femmes ; ce vice ne paroît pas aussi commun en Afrique , qu'on auroit lieu de le craindre de la chaleur du climat, ou du moins les Voyageurs n'en disent rien.

Le dérèglement des anciens ne cesse point de surprendre ; & l'on ne s'accoutume pas à la manière ingénue & simple dont parlent leurs écrivains. Horace , Catulle , Tibulle , Ovide & Virgile lui-même , écrivoient à des hommes , comme à leurs maîtresses , & ils prostituent dans ces lettres toute la délicatesse & toute la tendresse de l'amour. Socrate & les philosophes les approuvoient par leurs écrits & par leurs exemples (1) : Plutarque en vient jusqu'à dire : Quant au vrai amour , les femmes n'y ont aucune part. (2) ; & Lucien examine si l'amour des garçons est préférable à celui des femmes.

Les législateurs autorisoient cet amour , & même le philosophe de Chéronée (3) nous apprend que les Thébains l'avoient ordonné pour adoucir les mœurs de leurs jeunes gens.

(1) Tusculan. l. 4.

(2) Œuvres morales , Traité de l'Amour. Voyez aussi Xénophon.

(3) Vie de Pélopidas. Voyez aussi l'*Archæologia* grâce potteri.

Les Amasiens de l'île de Crète enlevoient autrefois les jeunes garçons, comme les Kamtchadales enlevaient leurs femmes. Dès qu'ils en trouvoient un à leur gré, ils indiquoient à ses parens l'amour qu'ils avoient pour lui, & le jour où ils vouloient l'enlever: le jeune homme faisoit résistance, si le ravisseur n'étoit pas de son goût; mais ordinairement, il se laissoit emmener après quelques simagrées; le ravisseur le gardoit plusieurs mois, & il le renvoyoit ensuite (1). On en remplissoit alors les fersails, & on les prostituoit publiquement (2).

Indépendamment du motif qu'alléguoient les Thébains, cet amour, suivant Jérôme le Péripatéticien, se répandit, parce qu'il donnoit du courage & de la force, & qu'il servit à chasser des tyrans. Les conspirations se formoient entre les amans; & lorsqu'ils étoient découverts, ils expiroient dans les tortures, plutôt que de révéler leurs complices (3). — Le patriotisme sa-

(1) *Potteri Archaeologia græca*, & Strabon, qui rapporte beaucoup de particularités sur cet usage.

(2) Laurentius, de *Adulteriis & Meretricibus*, & Martial.

(3) *Mafonii Philosophi de luxu Græcorum, in quo de Meretricibus, &c.*

crisoit tout à la prospérité de l'état : on cherchoit à réunir les hommes par l'attrait du plaisir , & on imagina que cette liaison affermiroit la république. — La politique écartoit les femmes des affaires ; elles vivoient dans la retraite ; c'étoit une foiblesse de les aimer ; on déclamoit sans cesse contre les effets de cet amour , & chacun prenoit des précautions pour l'éviter : cependant les besoins des sens se faisoient sentir , & on se livroit aux hommes. — La pédérastie est le vice des peuples guerriers ; les Gaulois se croyoient déshonorés , lorsqu'on refusoit leurs faveurs , & tranquillement assis sur des peaux , ils plaçoient à leur côté deux jeunes garçons , que tout le monde voyoit (1). Les soldats se corrompent à l'armée : les anciennes républiques étoient continuellement en guerre ; chaque citoyen alloit servir l'état , & conservoit l'habitude qu'il avoit contractée dans les camps. — La religion introduisoit aussi ce désordre : on adoroit les divinités les plus infâmes ; & quand un peuple revere les amours de Jupiter & de Ganymede , il imite la conduite du maître de l'univers.

D'autres causes & d'autres circonstances firent

(1) Diod. de Sic. l. 5. chap. 21.

naître la pédérastie en Orient, où elle regne dès les tems les plus anciens. Sextus Empiricus prétend qu'elle étoit ordonnée chez les anciens Perses; & si l'on veut prendre son expression à la lettre, on peut citer ce que dit Plutarque des Thébains: mais il faut restreindre les assertions de ces deux auteurs, quoique les mauvais raisonnemens d'un législateur fussent pour établir une pareille loi.

La polygamie, dit M. de Montesquieu, mène à ce crime, & les Turcs le regardent comme une simple galanterie. Après l'avoir commis avec des hommes, on le commet avec des femmes; & chez la plupart des Mahométans, un abus secret s'oppose à la propagation de l'espèce. Leurs théologiens autorisent les conjonctions illicites pendant toute l'année, si l'on en excepte le carême; & un scholastique Espagnol manqua de les introduire dans son pays (1).

On sent ailleurs les dangers de cette habitude, & sa funeste influence sur les mœurs. Dans les gouvernemens modernes, les législa-

(1) Voyez les Recherches philosophiques sur les Chinois, t. 1.

teurs décernent la peine du feu contre les coupables ; & s'ils ne peuvent les détruire , ils les forcent du moins à se cacher.

Tribades. Les Voyageurs ne parlent jamais de tribades en décrivant les mœurs des sauvages , & l'on ne fait pas si cette autre corruption a lieu dans l'enfance des sociétés. Le désordre , dont on vient de parler , précède communément celui-ci , qui commence sur-tout dans les grandes nations , dans les ferrails , & à cette époque où le luxe amène la satiété & le dégoût.

Quand les lois souffroient les goûts les plus contraires à la nature , l'amour des femmes étoit permis aux femmes , & les Grecs l'appuyoient sur des raisons d'état. Pour qu'elles eussent peu de communication avec les hommes , & qu'elles ne se mêlassent point des affaires de la république , on étoit bien aise que les charmes du plaisir embellissent leur solitude. Les tribades n'avoient pas besoin de tant d'encouragemens , & l'on voit par les dialogues de Lucien , quels affreux progrès fit cette licence.

Le dégoût est le premier châtiment de l'incontinence ; & l'on se trouve enfin dans un embarras singulier. Sous les empereurs Romains , les femmes mutilerent leurs esclaves , afin de satisfaire les caprices d'une imagination usée par

la débauche. Après les regnes de Tibere & de Néron, on caressoit des monstres; & Pline (1) nous apprend que les hermaphrodites étoient très-recherchés de son tems.

La bestialité est le dernier de tous les désordres (2); & on le reproche aux hommes qui

Bestialité:

(1) Hist. Nat. l. 7. c. 3. On voit encore à Rome une statue hermaphrodite du Chevalier Bernin que le statuaire a voulu rendre très-animée & très-séduisante.

(2) Il paroît que plusieurs animaux ont aussi du penchant pour des créatures humaines, & sans répéter ce qu'on a dit des orangs-outangs & des gros singes qui violent les femmes, (voyez entr'autres le Voyage de Philippi, dans Prevôt, t. 3.) Athénée, l. 13, parle d'un coq qui aima un officier du roi de Bithynie, d'un oïson qui aima un jeune garçon & d'un autre qui aima Lacydes le philosophe, d'un paon qui devint tellement amoureux d'une fille, qu'il mourut à l'instant où la fille expira, d'un dauphin qui aimoit un jeune homme, & d'un éléphant qui aimoit un enfant. En racontant ces fables, Athénée confond l'amour charnel avec l'attachement, dont la plupart des animaux sont susceptibles; & il n'y a peut-être que les quadrupèdes qui éprouvent des transports à la vue d'une femme. — Mais voici l'explication des faits étranges qu'il rapporte. L'imagination des Grecs animoit toute la nature, elle remplissoit les fleuves & les ruisseaux de nayades, les forêts de sylvains, de faunes & de satyres: le zéphir qui agitoit la rose, prodiguoit à cette fleur des marques de sa tendresse; l'eau mobile,

vivent seuls, ou qu'on proscrie de la société. Les esclaves Noirs de Madagascar, commettent les plus abominables excès avec les animaux, sans en être punis (1); & Moïse défend le commerce des boucs & des chèvres (2).

Quand le luxe a tout corrompu; quand la débauche a tout épuisé, elle a recours aux animaux, & il n'est pas possible alors de contenir son indignation. Les Sybarites aimoient les petits chiens; ils les menaient aux bains, pour les faire servir ensuite à leurs plaisirs (3).

qui glissoit doucement sur le corps de la nymphe; qui se baignoit, caressoit ses charmes: enfin, cette charmante mythologie donnoit aux êtres insensibles & aux animaux, le sentiment de l'amour & le goût de la beauté.

On lit aussi dans M. le Gendre, Traité de l'opinion, de grands détails sur les amours de différens animaux pour les hommes.

(1) *Drury's, Hist. Flacourt.*

(2) Lévit. ch. 17. Cet usage est répandu sur les montagnes de la Calabre, comme il l'étoit dans les déserts de l'Arabie.

(3) Voyez Athénée, l. 12. Martial appelle ces petits chiens *catelli fellatores*, pour désigner l'usage qu'on en faisoit. Le sens qu'on donne au passage d'Athénée, diffère de la traduction de l'Abbé de Marolles, qui n'a point entendu l'original. Voici sa version: » C'étoit aussi une coutume

Enfin , il survient une époque où l'on se livre sans honte à tous ces excès. Hérodote (1) atteste que pendant son voyage en Egypte , une femme s'approcha publiquement d'un bouc , dans la province de Mendez. On dit même qu'en Europe , au commencement du siècle , une chevre fut caressée par un homme devant une grande assemblée. Plutarque affirme qu'il y eut jadis des Egyptiennes , qui aimoient des crocodiles apprivoisés (2) ; & quoique des Voyageurs confirment ce témoignage , on aura peine à croire cette frénésie.

Les désordres sont si naturels à l'homme , que son imagination & ses sens se corrompent à la vue d'une statue. Clisophe de Salimbrie , dans l'île de Samos , aimait éperduement une Vénus de marbre : la froideur arrêtant ses caresses , la pas-

Amour des
statues.

parmi eux , & reçue communément dans le pays , d'avoir de petits hommes de bois & de carton ; que quelques-uns appellent *scopes* , c'est-à-dire petits , &c. & de petits chiens *mélités* , (pour des chiens de Malthe ,) qui les suivoient au bain , « Ce n'est pas la modestie qui arrête le traducteur , car d'ailleurs il est cynique.

(1) L. 2.

(2) Leur secret consistoit , dit-on , à se frotter d'une infusion de safran , comme l'on se frotte de coupe-rosé & de musc , contre les morsures de certains serpens.

318 LIVRE DIXIEME. PUDEUR;

sion se rallentit; mais elle se ralluma bientôt; il enveloppe la statue d'un corps moins froid, & il consomme sa jouissance (1). Un Grec arrivant à Delphes, pour y consulter l'oracle, trouva dans le temple deux génies de marbre; il s'y cacha pendant une nuit; il jouit de celui qui étoit le plus beau, & il lui laissa une couronne sur la tête, pour récompense du plaisir qu'il en avoit reçu (2).

(1) Athénée.

(2) *Ibid.*



CHAPITRE V.

Célibat. Vœux de chasteté.

LES hommes tourmentés par leurs passions, ne tarderent pas à s'appercevoir, que l'amour trouble la terre; & qu'il rend injuste, & quelquefois méchant. Ceux qui renoncent aux plaisirs des sens, semblerent plus propres à remplir certaines fonctions de la société; & l'on garda la chasteté pour vivre au milieu du monde, au-lieu que, par la suite, on a pris le même parti pour s'en séparer.

Tels sont les charmes de la pureté, que les sauvages imaginent déjà que l'Être suprême chérit ceux qui ne souillent point leur vie par des jouissances charnelles, & qu'il accepte plus volontiers leurs hommages. Si l'on en croit des anciennes relations, on a trouvé chez plusieurs Indiens de l'Amérique Septentrionale, des femmes, qui n'approchoient point des hommes, & qui renonçoient au mariage. D'autres voyageurs n'ont découvert aucune trace de ces Vestales; mais ils conviennent que le célibat étoit en estime dans quelques

nations, & le P. de Charlevoix parle de diverses plantes salutaires, qui, suivant les Indiens, doivent être employées par des mains pures (1).

La vertu consiste à être équitable, à sacrifier ses plaisirs au bien-être des autres, & enfin à garder toujours une sérénité d'âme capable de juger & de supporter tous les événemens. La continence procure ces avantages, lorsqu'elle ne donne pas un caractère insensible & dur, & il n'y a que des peuples dépravés qui puissent oublier l'estime qu'on lui doit. De-là viennent les préjugés sinistres ou favorables qu'on se forme en différens pays. Une fille de Loango, qui se laisse séduire, paroît à la cour avec son amant, & demande pardon: l'absolution est très-nécessaire, car on croiroit le pays menacé d'une éternelle sécheresse, si la coupable ne se soumettoit pas à la loi (2).

Les anciens Scythes & les Tartares avoient beaucoup de vénération pour les hommes devenus impuissans à la fleur de leur âge.

Dès qu'on eût établi des cultes, les prêtres édifierent par leur conduite; & comme ils étoient

(1) L'Escarbot. Champlain.

(2) Afrique de Dapper, dans Ogilby.

les censeurs des mœurs, & qu'on les chargeoit de réprimer les passions des autres, il falloit qu'ils eussent de l'ascendant sur les leurs. On ne les priva pas d'abord des plaisirs du mariage; mais bientôt on imagina ce dernier degré de perfection; & ils s'engagerent, par des sermens solennels, à conserver leur pureté.

Dans les contrées à demie barbares, on a moins d'empire sur ses penchans, parce qu'on est moins éclairé, & la facilité de succomber, fait recourir à des moyens plus violens. Des prêtres de l'antiquité observoient le célibat, & ils employoient des moyens physiques, pour éteindre le besoin des sens. Ceux d'Egypte & de Cybele, les Hyerophantes d'Athenes, les Nazaréens chez les Hébreux, faisoient usage de plusieurs simples & de topiques réfrigératifs, & sans se mutiler, ils se mettoient dans un état d'impuissance (1).

Les philosophes prenoient aussi ces précautions; & l'on vit les disciples de Pythagore & beaucoup d'autres, amortir les feux de la concupiscence, par un régime très-rigoureux.

On n'arrêtoit pas les mouvemens de la chair:

(1) Hist. crit. du Célibat, t. 5. des Mémoires de l'Académie des Insér.

on buvoit en vain des potions reffroidissantes, on appliquoit en vain de la cigûe sur les parties naturelles, la nature plus forte triomphoit encore; on prit un parti désespéré. Les prêtres de Syrie & ceux de Cybele, se firent eunuques.

Le goût des vœux & de la continence se répand : outre les prêtres chargés par état de mener une vie exemplaire, les simples particuliers s'alarment & vivent dans le célibat & la retraite. Alors paroissent les institutions monastiques; le scrupule commence & dégénere en facéties. Des moines Indiens se percent le prépuce, & ils y passent un anneau avec un cademat (1), dont ils remettent la clef au Juge du lieu.

Les femmes remplirent par la suite, quelques fonctions sacerdotales : il y eut des prêtresses : on les obligea de renoncer aux plaisirs des sens, ou elles s'imposèrent volontairement cette obligation. La loi du célibat étoit prescrite en Perse, aux filles du soleil. Le temple de Bélus renfermoit huit rangs de colonnes de marbre, élevées les unes sur les autres; & sur un des chapiteaux, il y avoit une petite cellule, habitée par une vierge, qui tenoit compa-

(1) Voyez dans le livre neuvième, de quelle manière s'infibulent les caillloires.

gnie à ce dieu (1) ; neuf vierges gardoient l'île de Sené , chez les anciens Gaulois , & l'on dit même qu'elle étoit entièrement peuplée de vierges. Quelques-unes faisoient de tems en tems , des voyages sur le continent , pour la conservation de la république (2).

Les Romains accompagnèrent l'inauguration des Vestales , de cérémonies capables de produire une grande impression , & ils décernerent des châtimens terribles contre celles qui manquoient à leurs vœux. La loi *Papia* ordonnoit au pontife de choisir vingt filles parmi le peuple , de tirer au fort , & d'en saisir quelques-unes , pour les consacrer à Vesta (3). Lorsqu'elles n'étoient pas chastes , les citoyens & les magistrats prenoient le deuil : on fermoit les boutiques , un morne silence & la consternation régnoient dans Rome. — Le caractère de ces maîtres du monde ne ressembloit en rien à celui des autres peuples : leur âme grande & forte , n'éprouvoit que des sentimens impétueux & des transports héroïques ; on ne les conduisoit que par l'admiration & la pompe des spectacles , &

(1) Hérodote.

(2) Hist. crit. du Célibat, par Morin.

(3) Dissertation sur les Vestales, par l'Abbé Nadal.

après la lecture de Tite-Live, on ne cherche pas d'autre origine à ces usages, & ces actions extraordinaires, dont est rempli son ouvrage.

Les prêtresses se multiplièrent comme les moines: elles n'avoient plus de fonctions, & elles se retirèrent du monde, pour s'occuper de leur salut. La religion chrétienne ne leur a pas seule bati des monasteres: différens pays de l'Asie, sont remplis de Talapouines & de Bonzesses.

Mais l'instinct ramene aux plaisirs de l'amour; & rien ne détruit ce penchant qui rapproche les deux sexes: les Platoniciens discuterent long-tems cette matiere; & pour concilier l'amour & la vertu, ils imaginerent leur étrange système. D'illusions en sophismes, & de sophismes en illusions, il s'établit un usage bizarre; des femmes, qui faisoient profession de chasteté, ne rougissoient point d'habiter avec des hommes; elles demandoient la visite des matrones, pour prouver qu'il ne se passoit rien d'indécemment; & Saint Cyprien prêche contre cet abus (1).

(1) *Nec aliqua putet se hâc excusatione defendi quod inspicit & probari possit an virgo sit, & si incorrupta*

On raisonna sur le célibat, & l'on tomba dans les plus folles erreurs: on prétendit qu'Adam & Eve auroient dû vivre sans se *connoître*, & que le style modeste & figuré de l'écriture-sainte leur imposoit cette obligation, en défendant de manger du fruit de l'arbre de la science du bien & du mal (1). Des hérétiques proscrivirent le mariage; ils citoient ce passage d'un évangile des Egyptiens. « Vous êtes surpris que nous prêchions la virginité, & que nous ne nous marions point; ne savez-vous pas que nous rouchons à la fin des siècles (2)? » Les réformateurs des derniers tems attaquèrent les abus du culte, & en particulier la loi qui obligeoit les prêtres au célibat. Zuingle écrivant aux cantons suisses, leur rappelle un édit de leurs ancêtres, qui enjoignoit à chaque prêtre d'avoir sa propre concubine, de peur qu'il ne corrompît la femme de son voisin (3).

A la suite de ceux qui font vœu d'être chastes,

inventa fuerit ex parte sui, quâ mulier potest esse, poterit tamen ex aliâ corporis parte peccasse, quâ violari potest, & tamen inspicere non potest.

(1) Hist. crit. du Célibat, par Morin.

(2) Eusebe, Demonst. Evangel.

(3) Frapaolo, Hist. du Conc. de Trente.

il faut parler de ceux qui font vœu de ne l'être pas. Des courtisanes de l'Inde établissent une société, & s'engagent par des sermens, à contribuer, de tout leur possible, au profit du commerce (1). Si Mindez Pinto est digne de foi, il y a dans les états du Calaminham, près du Pégu, un temple servi par les filles des princes & seigneurs du royaume. Elles jurent, dès l'enfance, d'offrir leur honneur à l'idole; & sans ce sacrifice, un noble ne voudroit pas les épouser.

D'autres causes exciterent les hommes à garder la chasteté. Les athlètes s'appliquoient des plaques de plomb sur les reins, pour conserver leurs forces, & ne pas succomber à la volupté (2).

M. Boulanger propose une conjecture; il dit que les anciens peuples épouvantés par les ravages du déluge, se sont peut-être livrés à des excès; & que, par leurs mutilations, ils ont peut-être rendu la réparation du genre humain très-lente (3). Cette idée bizarre n'est appuyée

(1) Voyage de Dellon.

(2) Differt. sur les Athlètes, t. 1. des Mém. de l'Acad. des Inscript.

(3) Ant. dévoilée, t. 1.

sur aucun fondement. Mais on garantit la certitude de ce fait : Drake reconnu après la prise de S. Domingue en 1586, que les Indiens réduits au désespoir, avoient unanimement résolu de ne plus approcher de leurs femmes, afin que les Espagnols ne tourmentassent pas leurs enfans.

CHAPITRE VI.

Courtisanes.

DANS les grandes peuplades, des courtisanes se dévouent aux plaisirs du public, & l'on fait un commerce de la prostitution. La chaleur du climat les rend quelquefois nécessaires : Bosman dit que sur la Côte d'Or, pour forcer les Negres à ce qu'on desire d'eux, il vaut mieux saisir des filles publiques, que de prendre un autre moyen, & qu'ils consentent à tout, afin qu'elles leur soient rendues.

On en garnit les chemins au royaume de Juida : il y a sur les routes, des cabanes, de distance en distance, où les filles de débauche doivent se trouver pour la commodité des passans : on a eu la précaution d'en remplir

les villes & les villages situés le long du Nil ; & les voyageurs en jouissent , sans les payer (1). Enfin , quand une Negresse riche est au lit de la mort , elle achete des femmes dont elle fait présent au public ; cette libéralité est une action sainte , dont elle croit être récompensée (2). Dès qu'une femme desire d'être admise dans l'ordre , sa réception se fait publiquement : on la conduit sur la place de la ville ou du village , accompagnée d'une courtisane , qui est chargée de l'instruire. Un jeune garçon , au-dessous de l'âge nubile , la caresse devant l'assemblée , parce qu'elle est obligée de recevoir indifféremment tout le monde , & même les enfans. On lui bâtit une cabane ; & quand elle est installée , elle est soumise aux caprices des hommes : elle ne peut exiger d'autre récompense que ce qu'on veut bien lui donner (3).

Les courtisanes jouèrent un rôle distingué dans la Grèce ; elles ne ressembloient en rien aux courtisanes modernes ; elles joignoient les charmes de l'esprit à ceux de la beauté. Elles

(1) Voyages de Paul Lu c 28.

(2) Bosman.

(3) Voyage de Smith.

cultivoient l'éloquence, la musique, la poésie, la danse, les sciences & la philosophie. La délicatesse & le goût se répandoient sur leurs plaisirs & dans leur vie licentieuse, elles cherchoient encore la douceur d'aimer. On oublioit leur conduite, & on ne les regardoit plus que comme des prêtresses de Vénus. Leur inauguration se faisoit sur les autels, avec un pompeux appareil. On en consacra plus de mille, dans le temple de Corinthe. Musonius (1) en cite une foule, qui se rendirent fameuses; & presque tous les grands hommes en avoient une, qui jouissoit d'une partie de leur gloire. Enfin, on leur éleva des obélisques & des statues; & on voyoit au temple de Delphes la statue d'or de Phrinée (2). — Ces hommages étoient une suite de l'enthousiasme des Grecs pour les belles formes: on les appelloit les déesses des beaux-arts, & on les honoroit encore plus que le peintre, le statuaire, le musicien, l'orateur & le poète.

Chez les Romains, plus graves & plus sévères, elles n'eurent point d'influence; elles re-

(1) Musonii *Philosophi de Luxu Græcorum, in quo de Meretricibus*. Coll. de Gronovius, t. 8.

(2) Plut. *de Oraculorum defectu*.

devinrent de viles prostituées. La plupart étoient sous la dépendance d'un maître, qu'elles enrichissoient; les hommes les plus distingués de la république, Caton, le sage Caton, faisoient, sans honte, ce commerce (1).

Les nations, qui parurent en Europe, après la chute de l'empire romain, rendirent aux femmes une partie de leur liberté. Cette révolution ne changea pas la grossiereté des mœurs: les courtisanes ne dépendoient de personne; la police cependant les réduisit en corps; & comme il se mêloit à la débauche, des idées de religion, celles de Paris faisoient, tous les ans, une procession solennelle. La charge de roi des Ribauds étoit considérable, & sa juridiction en certaines matieres, s'étendoit dans tout le royaume (2).

En Orient, où l'on jouit des plaisirs des sens avec plus d'effronterie, & où la religion enseigne que les femmes ne naissent que pour amuser les hommes, la profession des courtisanes est autorisée, & on les fréquente aussi publiquement que les concubines. Elles font un apprentissage; & leur vie est une étude con-

(1) Plut. in *Catone*.

(2) Hist. de France de Daniel, t. 1.

tinuelle de débauches & de jouissances. Dans la plupart des contrées de l'Inde, ce sont des danseuses qu'on mande chez soi, & souvent pendant le repas, elles se mettent nues, & prennent les postures les plus lascives. » Le gouverneur d'Amadabath déclara à dîner qu'il vouloit donner le reste du jour à la joie: vingt danseuses arriverent aussi-tôt: elles se dépouillerent de leurs habits, & danserent & chanterent avec une extrême justesse (1). »

Ailleurs, elles forment une tribu de l'état: la loi les oblige à exercer la profession de leurs ancêtres; & si elles veulent être vertueuses, il faut renoncer à ce projet. Le peuple de Golconde est divisé en quarante-quatre castes, parmi lesquelles on compte celle des femmes de débauche: on en distingue deux espèces, les premières ne se prostituent qu'aux hommes d'une tribu supérieure, & les autres ne refusent leurs faveurs à personne; mais elles sont toutes condamnées à mener la vie de leur mere (2).

Le caractère des Japonois est ardent & sombre, ils commettroient des meurtres, s'ils ne

(1) Rel. de Mandello.

(2) Voyage de Methold;

pouvoient pas satisfaire sur le champ leurs besoins : le trafic des courtisanes est devenu une grande entreprise de commerce , & les lois fixent le prix des faveurs. Les administrateurs des ferrails publics élèvent les filles avec soin : « On leur apprend , dit Kempfer , à danser , à jouer des instrumens , à faire des billets tendres , & tout ce qui convient à leur profession : une des plus méprisables , veille pendant la nuit dans une loge à la porte de chaque maison , pour la commodité des passans. La plupart se marient après le tems de leur service , parce qu'elles sont bien élevées , & l'opprobre de leur jeunesse , ne tombe que sur les marchands. »

Quelques gouvernemens ont mis un impôt sur les courtisanes ; c'est-à-dire , qu'on vend le droit d'exercer une profession infâme ; ce qui est plus déshonorant pour l'état , que pour les prostituées. Cet abus regne en quelques villes d'Italie (1) ; & sous Caligula , chacune d'elles payoit autant qu'elle recevoit pour un coucher (2). A Naples , le bastion du Château-Neuf , s'appelle *Bastione delle P.....* parce

(1) Laurentius , de *Adulteris & Meretricibus*. (1)

(2) Suétone.

Bastione delle P..... (2)

qu'on mit un impôt sur les filles de joie (1), pour le construire.

Souvent on exige qu'elles portent des marques de leur état ; & anciennement elles avoient une figure au front (2). Celles de la Côte d'or attachent à leurs jambes des sonnettes ou des grelots , pour se faire entendre de loin (3).

Elles sont par-tout les victimes de la brutalité, mais des législateurs s'occupent de leur sort. Voici ce qu'on trouve dans les constitutions siciliennes. » Si quelqu'un fait violence à une courtisane , & la force , malgré elle , à satisfaire ses desirs , il sera puni de mort (4). »

(1) Voyage d'Italie de M. de Lalande.

(2) Hist. univ. des Anglois , t. 13.

(3) Rel. d'Artus , & de Villaut.

(4) *Constitutionum secularum* , lib. 1.





LIVRE ONZIEME.

Précautions que prennent les hommes au commencement de leurs actions. Usages relatifs à l'Astrologie, aux Sciences cabalistiques, &c.

L'HOMME abandonné à lui-même, sent profondément sa foiblesse. Accablé de maux, il cherche à les prévenir, & le besoin qu'il a de s'en garantir, lui fait imaginer des chimères. Il ne pense point que ses actions dépendent de lui seul, & il se croit à la merci de tout ce qui existe dans la nature. Ignorant & timide, impuissant & crédule, il commet des extravagances: il devient absurde & cruel, & comme les maux ne diminuent point, il y a une raison, pour que ses erreurs aillent en empirant.

On exposera quelques-unes de ses folies; mais

il est si triste de le contempler, que le sentiment de la pitié absorbe tous les autres.

On n'a pas dessein de faire ici l'histoire de l'astrologie dans toute son étendue. Ce qu'on en dira ne suivra pas, d'une manière exacte, le développement des sociétés; & on confondra les plus barbares avec les plus polies, car en ce point, elles sont également insensées.

A peine le tonnerre gronde-t-il sur la tête de l'homme, qu'il est épouvanté de ce bruit : sa consternation n'est pas moins grande, quoiqu'il ne connoisse point la foudre, & dans sa terreur, il ne fait que devenir. On dit que les sauvages errent alors au milieu des forêts; qu'ils se cachent au fond des cavernes; qu'ils se prosternent, & qu'ils adorent le premier objet qui se présente à leurs yeux. Les Mogols se jettoient jadis, éperdus, dans les lacs & les rivières; & se noyoient; & Genghis-Kan leur défendit, par une loi, de s'approcher de l'eau. Les anciens ne brûloient point ceux qui avoient été écrasés de la foudre (1); & d'après une loi de Numa, on ne leur faisoit point d'obseques (2).

Une éclipse vient couvrir la nature de ténèbres,

Eclipses

(1) Pline & Tertullien.

(2) J. Kirchmangi, de *Funer. Romanorum*.

& l'homme est effrayé de nouveau ; comment pourroit-il en découvrir la cause ? Les Lapons tirent contre le ciel : les habitans du Paraguay décochent des fleches , & crient de la maniere la plus effroyable. Les Mandingos imaginent qu'un chat interpose sa patte entre la lune & la terre , & ils se mettent à danser & chanter (1). Des peuples de l'Indostan cassent leur vaisselle , & se baignent dans le Gange (2) : les Tonquinois sonnent les cloches , frappent sur des tambours , & les soldats prennent les armes , pour secourir les astres en travail (3). Les Péruviens rassembloient les tambourins , les cornets & les trompettes du canton ; & pour augmenter la cacophonie , ils fouettoient leurs chiens , jusqu'à ce qu'ils hurlassent.

Les grandes nations conservent souvent ces premiers préjugés , parce qu'elles ne cultivent point l'astronomie , & que , d'ailleurs , les lumieres ne détruisent pas les usages absurdes. Les Romains & les Grecs faisoient pendant les éclipses de lune & de soleil , un horrible vacarme avec des chaudrons , des sonnailles , des

(1) Prevôt , t. 4.

(2) Voyages de Tavernier , t. 4. l. 3.

(3) Hist. gén. de l'Abbé Lambert , t. 9.

poëles & des instrumens rauques & grossiers. Le tribunal des rites, à la Chine, annonce ces phénomènes plusieurs jours avant qu'ils arrivent. Les mandarins s'assemblent en habit de cérémonies : au moment où le soleil, ou la lune, commencent à s'obscurcir, ils tombent à genoux, & frappent la terre du front : les tambours & les tymbales jouent des fanfares ; & on dit que ce bruit est nécessaire, pour secourir la planète, & la délivrer d'un dragon prêt à la dévorer (1).

L'homme regarde ces astres imposans, qui embellissent l'univers ; il reconnoît peu-à-peu leurs mouvemens, & cette marche le frappe encore davantage. Il croit qu'ils influent sur ses actions, & les préjugés de l'astrologie commencent. Bientôt les nations n'entreprennent ni guerres, ni batailles, &c. &c. sans consulter les astres, & les pères de famille, les mères, les voyageurs, &c. font présider un astrologue à toutes leurs démarches.

Astres,

Les philosophes de l'Inde alloient jadis trouver le roi dans son palais au commencement de l'année ; ils produisoient les observations & les prédictions relatives aux astres, aux fruits de

(1) Duhalde.

la terre, aux animaux, & on imposoit un silence éternel à celui qui étoit convaincu deux fois d'ignorance & de fausseté (1). Les Chaldéens examinoient, d'une manière particulière, les astres à la naissance des enfans (2).

Les progrès de la civilisation ne servirent qu'à perfectionner cet art de mensonges, & l'on en fit une science. Les crises de la nature, le combat des élémens, les révolutions des astres, parurent plus importants que l'histoire de l'homme, des villes & des empires, & on négligea ce qui se passoit sur la terre, pour porter sans cesse ses regards vers le ciel. L'astrologie devint une affaire d'état chez les Egyptiens, les Chaldéens, les Romains & les Grecs; & même les prêtres de Memphis étoient les seuls dépositaires du secret des planetes. Il falloit que ceux de la Chaldée interprétassent les songes & les rêves de leurs princes; & on les condamnoit à mort, lorsqu'ils ne réussissoient pas (3).

Tous les quarante cinq jours, les astronomes de la Chine présentent à l'empereur, la carte

(1) Hist. univ. des Anglois, t. 13.

(2) Diod. de Sic. l. 2.

(3) Ant. dévoilée par ses usages, t. 33.

de l'état du ciel, des changemens qui doivent arriver dans la température de l'air, les pluies, les chaleurs, les sécheresses; & s'il survient un phénomène imprévu, ils accourent au palais, pour en informer le prince: d'après leurs observations, on compose le calendrier impérial, où l'on indique les jours heureux & malheureux; & personne ne peut faire un autre almanach, sans être coupable de *lese-majesté* (1).

Il n'est pas besoin de chercher ici les raisons des coutumes qui s'établirent, car elles se rapportent aux différens préjugés. Les Lacédémoniens n'entroient en campagne qu'à la pleine lune: Erotas, leur troisième roi, les força de se battre pendant le premier quartier; l'armée fut dispersée, & se noya de désespoir (2). En certains cantons de la Chine, on se renferme chez soi le jour de la nouvelle lune: on ne reçoit personne, de peur qu'un étranger n'enlève le bonheur que peut apporter la planète à la maison, & qu'il ne le transfère dans la sienne.

Enfin, les Sabiens & les Perses, qui adoroient les astres & les planètes, lièrent l'astrologie à la religion.

(1) Chine de Duhalde, t. 2. & 3.

(2) Hérod. l. 4. Pausan. *in Attic.* ch. 28.

Prédictions. La divination devint un art chez les Chaldéens; ils prédisoient l'avenir, & par des expiations, des sacrifices & des enchantemens, ils cherchoient à détourner les maux, & à se procurer des biens (1). On crut pouvoir maîtriser les événemens. L'univers matériel, dit Avicenne, doit obéir à un homme, dont l'imagination plane dans les régions éthérées (2); & il ne faut pas s'étonner qu'il prédisse l'avenir. Les nations voulurent connoître le destin futur de l'univers, & en calculer le terme; & l'on créa une *astrologie politique*, qui devoit le sort des monarchies & des autres gouvernemens: on en prévint la durée, par des calculs systématiques; & on fit l'horoscope des diverses religions, qui se sont établies sur la terre (3).

En étudiant les révolutions périodiques des astres, les mortels craignent bientôt qu'ils ne recommencent plus leur carrière. Les Mexicains se mettoient à genoux le dernier jour du siècle, sur le toit des maisons, le visage tourné du côté de l'Orient; & dans leur épou-

(1) Diod. de Sic. l. 2.

(2) *Homini bene compositio & suprâ materiâ elato, cuncta materialia obediunt.*

(3) Ant. dévoilée, t. 2.

vente, ils observoient si le soleil remontoit sur l'horison (1). Une inondation, un tremblement de terre, l'explosion d'un volcan, une famine, une peste, trouble les esprits, & l'on se croit à la fin du monde : tous les peuples anciens, depuis l'Europe jusqu'à la Chine & au Japon, s'attendoient à la dissolution de l'univers, & ils inventerent des cycles & des périodes apocalyptiques de la grande année.

On fait d'autres observations sur les élémens particuliers : on en tire des présages, & on a de nouvelles frayeurs. La température de l'air, la qualité du bois, la saison de l'année, donnent un aspect différent à la lumière & au feu : on examine attentivement la lumière de la lampe & celle de la flamme ; l'extinction naturelle de l'une ou de l'autre, passe pour un prodige, & on devient atroce. On entretient des feux sacrés : celui du temple de Vesta s'éteignit ; ce n'étoit pas assez de sacrifier la Vestale : les affaires publiques & particulières cessèrent ; on alla en procession au temple de la déesse ; & on immola les grandes victimes (2).

Les élémens en particulier,

(1) Gémelli Careri.

(2) Diff. de l'Abbé Nadal. Mém. de l'Acad. des Ins. cript. t. 5.

On tire des pronostics de la pluie, de la chaleur, du froid, de l'agitation de l'air, &c. & la nature ne peut pas faire la moindre opération, que l'homme, qui l'épie, n'en tire une fausse conséquence.

Magie ,
forcellerie.

Les forciers accréditent ces préjugés : la troupe des magiciens se multiplie ; & chacun se dit le maître des élémens : les chefs forment cette prétention ; & les peuples les croient. On voit par-tout du charme & de la forcellerie : des Mores, revenant de Sofala, effuyent une tempête, & ils demandent à Cabral, qui se trouvoit dans ces parages, s'il n'avoit point à son bord de magicien, qui pût la conjurer (1). Les hommes les plus illustres de la république, faisoient des opérations magiques ; & Sextus, le fils du grand Pompée, immola un petit enfant.

Enfin, les Samoledes vendent les vents à ceux qui navigent sur les mers du Nord : ils donnent une corde qui a trois nœuds ; ils avertissent qu'en dénouant le premier, on obtiendra un vent médiocre ; qu'il sera fort, si l'on dénoue le second, & que le troisième fuscitera une tempête violente.

Dieux. La crainte avoit enfanté une multitude de

(1) Prevost, t. 1.

dieux; & en mettant les actions de l'homme sous l'influence de mille causes invisibles, on accrut encore ce nombre. Les marabouts inventent des *Gris-gris*, en faveur de tous les desirs & contre toutes les craintes: les Negres disent que ces Talismans préservent des coups de fleches, & des blessures, & dès qu'ils ressentent de la douleur, ils en appliquent un sur la partie malade: le Maire nous apprend qu'un *Gris-gris* coûte souvent trois esclaves, & quatre ou cinq veaux; & les Negres se ruinent pour en obtenir de la premiere vertu; mais les princes eux-mêmes ne sont pas toujours en état de les payer.

Ailleurs, chaque particulier les crée, sans le secours des prêtres: un Negre de Loango fait lui-même ses *Mokiffes*, lorsqu'il en a besoin, & à l'instant, il implore leurs faveurs (1).

D'autrefois, le pere de famille est grand pontife: il distribue les dieux à ceux qui lui en demandent, & il a seul le droit de leur offrir des sacrifices, de les consulter, & de rendre des oracles.

Cependant la nature continue sa marche: l'homme se plaint des dieux, parce qu'il leur

(1) Rel. d'Ogilby.

demande à tout moment des choses contradictoires ; & il est coupable d'impiété & de sacrilège.

Un Ostiake , mécontent de son idole , la dépouille , la maltraite & la jette au feu : s'il en est satisfait , il la caresse , la couvre de fourrures , de peaux de renards noirs , de zibelines ; il l'enduit de graisse , il lui présente des animaux & des poissons , & il la place à l'endroit le plus honorable de sa cabane (1).

Le culte d'un trop grand nombre de dieux fatigua les Cauniens ; ils battirent l'air de leurs javelots , & ils poursuivirent ces dieux importuns jusques sur les frontières , pour les obliger de sortir de leur pays (2).

Les Negres de Loango , accablés de la peste , invoquèrent inutilement leurs dieux ; & ils les brûlerent , en disant : *S'ils ne nous servent pas dans l'infortune , quand nous serviront-ils* (3) ?

Un Goth décochoit des flecles contre des siens , dès qu'il n'obtenoit pas ce qu'il demandoit (4).

Animaux. Enfin , l'homme malheureux s'adresse à tout

(1) Muller. Descr. de la Russie , par Strahlenberg.

(2) Hérodote , dans Clio.

(3) Voyage de Mérolla.

(4) Olaus Magnus , *Hist. de Gentibus septentr.*

pour en tirer des présages; & il devient l'esclave de l'objet le plus vil de la nature. Si les animaux sont nuisibles, il les adore. Les insulaires des Larrons rendent un culte au *cayman*, au *tiburon* & au *caëlla*, qu'ils n'osent attaquer: & ils leur payent une dixme des fruits de la terre (1).

Les Chinois, qui redoutent les tigres, enterrerent avec soin les os de ces animaux, & ils tournent la tête du côté du nord. Le pere Gerbillon dit que voulant en disséquer un, l'empereur ne manqua pas de l'avertir de cet usage (2). Ce prince, suivant l'ancienne coutume, fit des obseques à un lion, qui mourut: on mit un marbre blanc & une épitaphe sur son tombeau, & on lui rendit les mêmes honneurs, qu'aux mandarins de la premiere distinction (3).

Comme on offroit aux dieux le sang des animaux, on étudia l'avenir dans les entrailles palpitantes des victimes; & on forma d'étranges systèmes.

Lorsque les Guanches avoient besoin de pluie, ou lorsque les saisons étoient dérangées, ils conduisoient leurs moutons & leurs chevres dans les

(1) Voyage de Mindana.

(2) Rel. de Gerbillon.

(3) *Ibid.*

temples; ils fevroient les plus jeunes, & ils tiroient à tous du sang, qu'ils plaçoient sur les autels (1).

Les Tartares Theleuts tuent chaque année un cheval, dont ils mangent la chair, assis en rond; ils empaillent ensuite la peau; ils montent le cheval empaillé sur quatre poteaux, du côté de l'Orient; & ils mettent dans sa bouche deux branches de bouleau garnies de feuilles (2).

Au commencement de leurs actions, les Negres de Melinde éventrent un mouton; ils en tirent les intestins, autour desquels ils font différens exercices à cheval (3).

Quand d'autres Negres entreprennent un voyage, ils égorgent un poulet, & ils avancent ou diffèrent leur départ, suivant ce qu'indiquent ses entrailles.

On conçoit une aversion puérile pour certains animaux: les anciens Scythes abhorroient les cochons, & ils les tuoient (4).

On eut au contraire de l'aversion pour le meur-

(1) Voyage de Scorry.

(2) Voyage de Gmelin.

(3) Prevost, t. 1.

(4) Hist. univ. des Anglois, t. 13, où l'on cite les auteurs originaux.

tre des animaux; & les Talapoins se levent en plein jour, afin de ne tuer aucun insecte (1).

Quelques peuples leur décernerent un culte solennel. Si le bœuf Apis mouroit; il étoit pleuré de toute l'Egypte, & on lui faisoit de magnifiques funérailles (2).

On croit que les rêves sont inspirés par les êtres invisibles; & les nations les plus éclairées y attachent de l'importance, comme dans l'enfance des sociétés.

Songes.

Quand un Indien de l'Amérique septentrionale desire en songe quelque chose, la bourgade parcourt souvent cinq cens lieues, pour le satisfaire. Le songeur conserve ce qu'on lui donne avec des soins inouis; & si c'est un animal, sa mort lui cause une inquiétude extrême: s'il s'avise de rêver qu'il casse la tête à un homme, il va le tuer, s'il peut en venir à bout. Ces sauvages célèbrent une fête, qu'on nomme *fête des songes*, ou *renversement de la cervelle*: elle commence à la fin de l'hiver, & dure quinze jours. Chacun court de cabane en cabane, sous mille déguisemens: on brise, on renverse tout, en demandant à ceux qu'on rencontre, l'explication de son dernier

(1) Voyez le livre premier.

(2) Diod. de Sic. l. 1. sect. 6.

rêve: celui qui le devine, est obligé de donner la chose qu'a rêvé le songeur (1). Il y a ensuite un grand festin. Le P. Dablon, Jésuite, se trouva, malgré lui, au milieu d'une de ces fêtes, dont il fait la description (2).

L'empereur Antonin (3) remercioit les dieux de ce qu'il avoit appris en *songe*, des remèdes pour ses crachemens de sang.

L'ignorance de la physiologie, enfanta d'autres erreurs: on prit le tintement des oreilles, l'éternûment, le tressaillement de quelques parties du corps, le bruit intérieur du ventre, & même les vents, pour des présages (4). On en forma sur les *paroles fortuites*, les chûtes imprévues, la rencontre de certaines personnes & de certains animaux, & l'on eut soin de n'employer que les noms dont la signification annonçoit quelque chose d'agréable (5).

On imagina ensuite les sorts: on ouvroit un livre au hasard; & l'on formoit des augures sur

(1) Il semble d'abord que ce soit une raison pour ne jamais deviner; mais cette considération n'arrête pas les sauvages.

(2) Lafiteau, Mœurs des sauvages Américains.

(3) Pensées de Marc-Aurèle. Chap. *Bienfaits que j'ai reçus des dieux.*

(4) Bulengeri, de *Ominibus.*

(5) Mém. de l'Acad. des Inscr. t. 1.

le premier passage qui s'offroit au lecteur. Les payens se servoient sur-tout des livres d'*Homere* & de *Virgile* (1) : les chrétiens employèrent la bible ou les vies des saints (2) : cette coutume devint universelle ; & Louis le Débonnaire fut contraint de l'abolir par une loi générale (3). On chercha des présages jusques dans les noms des saints. (2)

On consulte les hommes qui naissent avec une difformité monstrueuse ; on croit que la divinité prend d'eux un soin particulier : les peuples de l'Orient respectent les Blafards ; & ils les canonisent de leur vivant.

Les Cretins du Valais sont des imbécilles qui portent des goîtres monstrueux ; on les regarde comme les anges tutélaires des familles , & comme des saints (4).

Les peuples raisonneurs inventent de nouvelles

(1) On les nommoit *sortes Homericæ*, *sortes Virgilianæ*. Voyez la Dissert. de l'abbé Du Resnoir, dans les Mém. de l'Acad. des Inscrip. t. 31.

(2) On les nommoit *sortes Sanctorum*.

(3) Voyez le quatrième livre des Ordonnances, art. 46. *Ut nullus in psalterio vel Evangelio, vel aliis rebus, sortiri præsumat, nec divinationes aliquas observare.*

(4) Mém. de M. le Comte de Maugiron, lu à la Société Royale de Lyon.

manieres de pronostiquer les événemens : ils créent des termes généraux, & de toutes ces chimeres, ils forment des sciences (1).

Enfin, on ne fait plus d'où tirer des présages, & on immole des victimes humaines. Les Celtes tuoient un homme d'un coup de sabre, & la maniere dont couloit son sang, dirigeoit leur conduite (2). Les Galates examinoient en outre comment il tomboit, & comment ses bras s'affaïssoient (3). Les Gaulois, qui perçoient d'un coup d'épée le diaphragme, observoient les différentes convulsions (4). Les Danois ne lisoient l'avenir que dans les entrailles, le cœur & l'estomac. Un mandarin ou un seigneur de Laos, donne vingt-cinq ou trente écus à un scélérat, qui chasse des hommes dans les bois : s'il en saisit un, il lui ouvre l'estomac

(1) On peut voir dans le Traité de l'Opinion, des détails sur l'*hydromantie*, la *lecanomantie*, l'*aëromantie*, la *gastromantie*, la *catoptromantie*, l'*alphitomantie*, la *escinomanterie*, la *céphalayonomantie*, la *rabdomantie*, la *xylomanterie*, la *ceromanterie*, la *pyromantie*, &c. &c. Chacun connoît les absurdités de la cabale, & les rêveries des Pythagoriciens, & des autres philosophes, sur les nombres.

(2) Diod. de Sic.

(3) Boëmus, *Mores Gentium*.

(4) Diod. de Sic. l. 5. ch. 20.

& le ventre, & lui arrache la vésicule du fiel ; qu'il porte au maître qui l'a envoyé : celui-ci jette des gouttes de ce fiel dans du vin ; & il en frotte la tête d'un éléphant, pour découvrir l'avenir. On ajoute que si l'assassin n'en trouve point dans le tems prescrit, il se poignarde lui-même, ou sa femme, ou un de ses enfans (1).

Lorsque tout est dénaturé, on met une importance puérile à des bagatelles : il n'y a plus rien d'indifférent, & il semble que le sort de l'homme soit attaché à la plus petite de ses opérations. Si un Negre se place par hasard au coin du lit, où le mari & la femme ont couché la nuit précédente, il court chez un forgeron : l'ouvrier prend le coupable par le petit doigt de la main gauche, qu'il fait tourner sur sa tête : il le purifie, en frappant deux ou trois fois sur son enclume, & prononçant quelques paroles (2). Un pere, qui a un fils insensé, ne peut manger de la chair de buffle, & son abstinence ne finit que lorsqu'il engendre un enfant raisonnable (3).

(1) On ne garantit pas ce fait attesté par quelques voyageurs.

(2) Rel. d'Ogilby.

(3) *Ibid.*

Les Juifs mettent le soulier droit le premier ; & en se déchaussant, c'est le soulier gauche qu'ils doivent d'abord ôter : ils placent dans le lit, les pieds du côté du nord, & la tête au midi : c'est un péché de laisser un couteau sur son tranchant ; & plusieurs vont à la garde-robe une fois par jour, pour ne pas souiller ce qu'ils mangent.

Les Mahométans se lavent la paume de la main, la barbe & les doigts du pied ; ils se frottent la tête & les oreilles ; ils tirent de l'eau par les narines, en commençant toujours du côté droit. Ces ablutions sont indispensables, quand on a satisfait aux besoins de la nature ; après le sommeil, car on a contracté des impuretés dont on ne se souvient pas ; lorsqu'on s'est enivré, ou que des vapeurs ou des vertiges ont fait perdre la raison ; & si on a touché les parties naturelles ou une femme impure.

Cérémonies.

On établit des cérémonies ridicules qu'on revêt d'une pompe solennelle ; & les nations les plus éclairées sont les moins raisonnables. Des paysans de Livonie nourrissent des serpens avec du lait : ils croient que le salut de leurs troupeaux dépend de la vie de ces reptiles.

Pour arrêter les calamités publiques, les Romains

maines enfonçoient, en grand appareil, un clou dans la muraille du Capitole (1).

On a recours aux oracles & aux Sybilles. Oracles & Sybilles.
Les oracles sont de tous les lieux & de tous les tems : Vandale & Fontenelle expliquent pourquoi ils ont cessé en Europe & en Asie ; mais ils subsisteront toujours en Afrique, & on en connoît deux aujourd'hui, à la côte occidentale, qui sont aussi fameux que celui de Delphes.

Toute la Grece consultoit les oracles ; leur réponse conduisoit les affaires des particuliers, & decidoit des intérêts des villes, des nations & des rois, de la paix, de la guerre & de la religion. Comme l'erreur fut plus invétérée & plus durable que dans les autres pays, il est important d'en découvrir la cause.

Ce peuple passionné, qu'on enflammoit par l'enthousiasme, & qui remplissoit de dieux, les montagnes, les forêts, & les fleuves, crut aisément que ces dieux parloient en quelques endroits. — Il paroît que les sophistes & les rhéteurs rendoient souvent les oracles ; & alors les Grecs étoient entraînés par les charmes de l'éloquence & de la poésie, plus encore que par la superstition. — On accouroit avec empref-

(1) Tite-Live, décade 1, l. 7.

fement , pour entendre des dieux qui parloient ; & c'étoit un grand spectacle pour la curiosité. — Les prêtres, les princes & les hommes éclairés , ne croyoient pas toujours aux oracles ; mais ils respectoient ces préjugés , & les anciens avoient pour maxime de ne pas blesser la croyance du peuple. L'esprit humain ne dirigeoit ses efforts que contre la tyrannie , & comme ce vaste champ élevoit les âmes , & absorboit leur activité , on n'attaquoit point la superstition (1).

(1) On peut appliquer aux Anglois la même réflexion ; Ces fiers Insulaires regardent en pitié les écrivains qui combattent les préjugés religieux : ils rient de leurs efforts ; & persuadés que le genre humain est né pour l'erreur , ils ne se mettent pas en peine de détruire des superstitions , qui seroient bientôt remplacées par d'autres. Mais la liberté de la presse , & la constitution du gouvernement , leur permettent d'attaquer les administrateurs , & ils crient sans cesse au despotisme. La première loi des monarchies est d'écarter les séditieux & d'ôter la liberté d'écrire : l'esprit humain , qui est indomptable , s'égare , & si attaque les religions. Les sujets des princes absolus écoutent d'ailleurs plus volontiers ces spéculations ; tandis qu'en Angleterre , on est plus disposé à recevoir les avis qu'on donne pour maintenir la liberté. Rien n'excite tant d'enthousiasme que cette liberté ; & la nation qui en jouit , ou qui croit en jouir , ne voit & n'entend rien , que lorsqu'on lui parle du despotisme.

Les hommes les plus habiles avoient d'ailleurs sur les oracles, des connoissances imparfaites. Vénérius rapporte leur systême; & Platon, Jamblique & Porphyre les attribuoient aux démons: les systêmes de Proclus, de Plutarque & d'Aristote, ne sont pas moins absurdes, & aucun d'eux n'entrevoit la cause de ces impostures.

Bulengerus fait mention de cent quarante oracles fameux: ils ne parloient pas tous de la même manière; & les prêtres employoient différentes ruses. On dit qu'à Dodone, des colombes donnoient la réponse (1). Quoiqu'à l'aide de la mécanique, la voix d'un homme puisse sortir du bec d'un pigeon, il est probable que les colombes du temple servoient seulement aux superstitions des sacrificateurs.

Les Colophons de l'Ionie avoient un oracle qui accordoit la vertu de prophétiser, au moyen d'une eau qu'on buvoit; & les Branchides prophétisoient, en humant la vapeur d'une cave d'eau (2).

Les Dauniens & les Calabrois consultoient

(1) Bulengerus; de *Oraculis & Vatribus*.

(2) Jamblique, Porphyre, Venerius de *Oraculis & Divinationibus*.

l'oracle de Podalire en se couchant sur des peaux de brebis, & pendant leur sommeil, ils recevoient la réponse.

On se présentait nud à l'ouverture de l'ancre de Trophoniüs : on disoit à l'oracle, ce qu'on vouloit, & on recevoit, d'un autre côté, les réponses accompagnées d'un vent impétueux (1).

Sibylles. Les Sibylles ne furent pas moins célèbres. Ces femmes couroient le monde, en débitant des prédictions. Les livres sibyllins ont été longtemps sacrés ; les Romains les confierent aux citoyens les plus distingués & à des ministres publics ; on les consultoit dans les occasions importantes, & ces rapsodies gouvernerent l'univers : ils devinrent, à la fin, si dangereux, que les empereurs Romains versèrent du sang pour les abolir ; & on traita les *sibyllistes* comme des criminels & des ennemis du monde (2).

Fêtes. On institue des fêtes, & chacun les sanctifie à sa manière. Les Juifs observoient scrupuleusement le sabbat, & ils n'alloient pas même à la garde-robe (3).

(1) Diod. de Sic. l. 15. c. 14. Les Adages d'Erasme ; & les Béoïques de Pausanias, l. 9.

(2) Tacite. On peut voir une Histoire abrégée des Sibylles, dans l'Antiquité dévoilée par ses usages, t. 2. (2)

(3) Boëmus, *Mores Gentium*,

Le roi d'Achem, suivi de sa noblesse, & de quarante éléphants, richement caparaçonnés, se rend, une fois l'an, à la mosquée, pour voir si le Messie n'est point venu. On y fait de grandes recherches; & le prince retourne dans son palais, sur l'éléphant destiné au Messie (1).

Lorsque les habitans de Java forment une entreprise difficile, ou qu'ils bâtissent une maison, ils célèbrent un jour de fête (2).

Afin de mettre la divinité dans ses intérêts, Vœux, on fait toute sorte de vœux. Les Negres de Juida adorent un serpent, & on lui consacre des vierges, pour en avoir soin. Voici comment on enlève ces victimes: de vieilles prêtresses sortent armées de grosses massues, & courent comme des Bacchantes, en disant: *Arrêtez; prenez.* Toutes les filles de huit à douze ans, qu'on saisit dans cet intervalle, leur appartiennent; & quiconque résiste est mis à mort.

Ces vierges font un noviciat: on grave sur leur corps, avec des poinçons de fer, des figures de fleurs, d'animaux, & sur tout de serpens; cette opération cause de vives douleurs & une grande effusion de sang; mais personne

(1) Prevôt, t. I.

(2) *Ibid.*

ne peut approcher des furies , qui les tourmentent. La peau ressemble à un satin noir à fleurs , & annonce une consécration perpétuelle au culte du serpent. Ces prêtresses sont fort respectées , & si elles se marient , l'homme qu'elles épousent , ne leur parle qu'à genoux (1).

Les Negres entourent leur nez de plaques de fer , pour se souvenir de leurs vœux (2). Les Tartares Nogais & de Crimée consacrent leur premier enfant à Dieu ou à quelque saint : si c'est une fille , elle porte le reste de sa vie une bague dans la narine droite , & si c'est un garçon , il la porte à l'oreille droite.

Les pagodes de l'Inde sont remplies de veuves , qui jurent de présenter de l'eau de fèves aux voyageurs : on en voit d'autres , qui jurent de ne manger que ce qu'elles trouvent dans la fiente mal digérée des chevaux , des bœufs & des vaches (3).

Les peuples éclairés prononcent des vœux d'un genre différent. Catherine de Médicis promit d'envoyer à Jérusalem un pèlerin , qui en feroit le

(1) Voyage de Desmarchais, t. 2. Voyage d'Atkins.

(2) Voyage de Moore.

(3) Rel. de Tavernier.

chemin à pied , en avançant de trois pas , & reculant ensuite d'un pas à tous les troisiemes (1), si elle obtenoit du ciel une grâce qu'elle demandoit.

Bertrand du Guesclin , relevant le gantelet d'un Anglois , « jura , au nom de la Trinité , de ne manger que trois *soupes au vin* , jusqu'à ce qu'il l'eût combattu (2). « Ce même héros assiégeant Moncontour , « jura de ne *manger viande & de ne se déshabiller* , qu'il ne l'eût prise (3).

Des assiégés font vœu de se manger les uns les autres , plutôt que de se rendre : on promettoit jadis à Dieu de planter les pannon sur les murs ou sur la tour dont on vouloit s'emparer , de se jeter au milieu des ennemis , & de leur porter le premier coup (4). Jacques d'Andeli jura qu'au premier combat , où se trouveroit le roi d'Angleterre , il seroit le meilleur guerrier de son côté , ou qu'il mourroit à la peine. Il tint parole à la bataille de Poitiers.

(1) Elle trouva pour cela un homme assez vigoureux , & elle l'annoblit après l'avoir comblé de richesses.

(2) Théâtre d'honneur de la Colombiere.

(3) *Ibid.*

(4) Froissart.

Sermens.
Promesses.

Les premières peuplades ont souvent de la bonne foi, & l'on en voit qui remplissent leurs engagemens avec exactitude. Les Ostiakes tracent sur leurs mains des figures d'oiseaux ou des chiffres, en présence de leurs créanciers; ils apportent le poisson sec, les pelleteries ou ce qu'on a fixé dans le marché: ils montrent les marques de leurs mains, on les efface, & tout est terminé (1).

Mais les hommes manquent bientôt à leurs promesses; & on essaye de rendre les engagemens sacrés, en interpellant les dieux. La superstition donne toute sorte de formes aux sermens. Quelques-uns ressemblent à des contrats purement civils; mais ils imposent une obligation religieuse. Les Indiens des bords de l'Orenoque, crachent dans leurs mains, & après cette cérémonie, ils ne manquent plus à leur parole.

Les Galles (2) s'oignent de beurre, & placent leurs mains sur la tête d'une brebis. La brebis, disent-ils, est le symbole d'une mère, le beurre, désigne l'amour qui est entre la mère & les enfans; & l'on ne doit jamais manquer

(1) Rel. de Muller.

(2) Peuple d'Abyssinie.

à un serment prêté sur la tête de sa mere (1).

Lorsque les officiers du Tonquin, renouvellent au roi leur serment de fidélité, ils égorgent une poule, ils en laissent couler le sang, dans un bassin d'arrak, qu'ils boivent ensuite (2). Les Negres de Juida, avalent deux ou trois gouttes de sang, & ils en arrosent un trou fait en terre (3). Les Siamois boivent réciproquement de leur sang (4); & on dit que Catilina présenta à ses complices des coupes remplies de vin & de sang humain (5).

Les peuples de l'Orient lioient les pouces de leurs mains droites; ils s'entrepiquoient le doigt, & ils suçoient en même tems le sang qui jaillissoit (6).

Les Negres jurent par leurs fétiches, c'est-à-dire, par un poil, une paille, une pierre, un morceau de bois, &c. & lorsqu'ils avalent du fétiche rapé, le serment est encore plus sacré (7). Les Européens, profitant de leur

(1) Rel. de Lobo.

(2) Rel. de Tavernier & de Baron.

(3) Descript. de la Guinée, par Barbot.

(4) Rel. de la Loub.

(5) Salluste.

(6) Hérod. l. 1. Tacit. ann. 12.

(7) Voyage de Loyer.

croyance, jettent un petit corps dans de l'eau; ils y trempent un morceau de pain; & à l'aspect de cette liqueur, les Negres découvrent ce qu'on veut savoir. Plusieurs marchands ordonnent aux esclaves de jurer par le fétiche, qu'ils ne se jetteront pas dans la mer, & sur ce serment, on leur ôte leurs chaînes (1).

Le prêtre reçoit d'autres sermens, avec plus de solennité. Le contractant prie le fétiche de le punir, s'il blesse la vérité: le pontife touche ensuite les tempes, les bras, le ventre & les jambes du Negre avec le fétiche; & il tourne trois fois autour de lui: il lui coupe l'extrémité des ongles de deux doigts du pied & de la main, & une partie de sa chevelure, qu'il jette dans le tonneau, où l'on place le fétiche (2).

Ailleurs, on fait un autel de petits bâtons; & on arrose de sang humain, un sac qui contient des ossemens: on y joint des morceaux de pâte & une callebasse remplie de la liqueur qui sert au serment (3).

Les Negres jurent aussi par la tête, par

(1) Voyage de Philips.

(2) Voyage de Villault.

(3) *Ibid.*

les bras ou la jambe, &c. d'un homme, & ils craignent de perdre la tête, les bras ou la jambe, s'ils se parjurent; ou ils mettent du sable dans leur bouche; & levant les yeux au ciel, ils s'écrient: *Dieu! que ce sable me tue, si ce que je dis n'est pas vrai.*

Quand les Ostiakes prêtent serment aux Wayvodes représentans du czar, on étend par terre une peau d'ours, une hache & un morceau de pain sur un couteau: avant de manger le pain, ils disent: » Si je ne demeure pas toute la vie fidelle à mon souverain, &c. puisse cet ours me déchirer au milieu des bois; ce pain, que je mange, m'étouffer; ce couteau, me donner la mort, & cette hache, m'abatre la tête. « D'autres fois, on les mène devant une idole, à laquelle ils coupent le nez, en chantant: » Si je fais un faux serment, puisse ce couteau m'abatre aussi le nez. «

Les Hébreux, si l'on en croit les Rabins, posoient alors la main sur les parties naturelles du grand-prêtre.

Les payens juroient par des êtres inanimés; des herbes potageres, & sur-tout par le chou (1) & le capprier, par le chien, & par l'oye; &

(1) Athenée, l. 9.

les Egyptiens, par l'ail, le poireau & l'oignon : les Scythes, par le vent & leur ciméterre (1) : les Tartares, par leur dance ; d'autres peuples, par la terre, les fontaines & les rivières : les Cappadociens, par une montagne : les Massagètes, par le Tanaïs & les Palus Meotides ; & Pythagore lui-même par le quarré de quatre (2).

Les barbares juroient *par leur honneur* ; mais on ne reconnoît plus ce serment dans les tribunaux ordinaires, parce que les lois romaines ont prévalu sur les anciennes mœurs (3).

Les Romains abrutis juroient par le génie, le salut, la fortune, la majesté & l'éternité de l'empereur ; & Caligula, par le salut, la fortune & le génie de son cheval.

On jura par la tête & les cheveux de Dieu ; & il fallut que Justinien défendit, sous des peines très-sévères, ce serment qui dura jusqu'au milieu du sixième siècle (4). On fit des sermens sur des tombeaux, sur des reliques, sur l'autel & sur l'évangile.

(1) Lucien.

(2) Laurentius, *de Juramentis*. Coll. de Gronovius, t. 6.

(3) Origines ou anc. Gouv. de la France, &c. t. 2.

(4) Diff. sur les sermens de l'Abbé Massieu, t. 1.
Mém. de l'Acad. des Inscr.

Enfin, comme on redoutoit le parjure , on joignit les épreuves aux sermens. En Sicile , on jetoit une écorce dans l'eau : si elle alloit au fond , le serment passoit pour faux , & on brûloit le parjure (1). En plusieurs endroits de la Grèce , ceux qui juroient , prenoient du feu avec la main , & marchaient à pieds nuds sur un fer chaud (2).

On ne manqua pas de raisonner sur ces sermens , & l'on établit d'abominables maximes : des peuples de l'antiquité disoient qu'il faut amuser les enfans avec des jouets , & les hommes avec des sermens. Les habitans de Maroc ne gardent pas la foi aux infideles , & ils n'ont aucun scrupule (3).

L'abus des sermens devient extrême ; & on en fait dans toutes les occasions. Sous Louis XI, les promesses & les engagemens étoient comptés pour rien , à moins qu'on ne les confirmât par un serment solennel.

(1) *Ibid.*

(2) Voyez le Scholiaste de Sophocle.

(3) S. Olon. Braitwait.

Enfin, comme on redoutoit les païens, on
joignoit les épreuves aux sermens. En Sicile, on
jetoit une écorce dans l'eau : si elle alloit au
fond, le serment passoit pour faux, & on lui
faisoit le païen (1). En plusieurs endroits de la
Grèce, ceux qui juroient, y avoient du fer au
la main, & marchoient à pieds nus sur un
chaud (2). On ne s'empêchoit pas de raisonner sur ces ser-
mens, & l'on établit d'abominables maximes
des peuples de l'antiquité disoient qu'il faut
amuser les enfans avec des jouets, & les
hommes avec des sermens. Les habitans de Ma-
roc ne gardent pas la loi aux infidèles, & ils
n'ont aucun scrupule (3).

L'abus des sermens devient exécrable ; & on
en fait dans toutes les occasions. Sous Louis
XI, les promesses & les engagemens étoient
comptés pour rien, à moins qu'on ne les con-
firmât par un serment solennel.

(1) Ibid.

(2) Voyez le Scholiaste de Sophocle.

(3) S. Olan. Hist. Arab.